CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

La BIBLIOTHÈQUE ALLEMANDE paraît le quinze de chaque mois, par cahiers d'au moins quatre feuilles d'impression.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Strasbourg, 12 fr. par an, et 7 fr. pour six mois;
Pour Paris et les Départemens (franc de port), 15 fr. par an, et 8 fr. pour six mois;
Pour l'Étranger (franc de port), 18 fr. par an, et 10 fr. pour six mois.

ON S'ABONNE :

A STRASBOURG,

Au bureau du Journal, place St-Thomas n° 3;
Chez MM. LEVRAULT, libraire;
TREUTTEL, et WÜRTZ, libraires;
FÉVRIER, libraire;
PFÆHLER et Ce, libraires;
ALEXANDRE, au Cabinet littéraire, rue Brûlée.

A PARIS,

Chez MM. TREUTTEL et WÜRTZ, libraires, rue Bourbon;
SAUTELET et Ce, place de la Bourse;
MONGIE, libraire, Boulevard des Italiens.
Et chez les principaux libraires de la France et de l'Étranger.

MM. les auteurs et libraires allemands qui désireraient faire annoncer des ouvrages, sont priés de les envoyer *franc de port* au bureau de la BIBLIOTHÈQUE ALLEMANDE.

Les lettres et envois d'argent devront être affranchis.

Imprimerie de Mad. Ve Silbermann.

BIBLIOTHÈQUE allemande.

JOURNAL DE LITTÉRATURE,

RÉDIGÉ PAR

MM. Barthélemy, Avocat; Bruch, Professeur à l'Académie de Strasbourg; Jung; Liechtenberger, Avocat; Lortet, de Lyon, Docteur en Médecine; Massmann, Docteur, de Berlin; Matter, Professeur à l'Académie de Strasbourg; Maud'heux, Avocat; G. Silbermann, Avocat; D. E. Stœber, Avocat; Strobel; Willm, etc.

TOME II.

N° 7.

STRASBOURG,
AU BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE ALLEMANDE,
PLACE SAINT-THOMAS N° 3.

PARIS,
CHEZ DONDEY-DUPRÉ, PÈRE ET FILS, IMPR.-LIBR., RUE RICHELIEU N° 67.

TABLE DES MATIÈRES

DU SEPTIÈME CAHIER.

I. MÉMOIRES ET NOTICES.

II. ANALYSES ET ANNONCES D'OUVRAGES.

LITTÉRATURE.

SCIENCES POLITIQUES ET HISTORIQUES.

III. MÉLANGES ET VARIÉTÉS.

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHÈQUE allemande.

JOURNAL DE LITTÉRATURE,

RÉDIGÉ PAR

MM. Barthélemy, Avocat; Bruch, Professeur à l'Académie de Strasbourg; Jung; Liechtenberger, Avocat; Lortet, de Lyon, Docteur en Médecine; Massmann, Docteur, de Berlin; Matter, Professeur à l'Académie de Strasbourg; Maud'heux, Avocat; G. Silbermann, Avocat; D. E. Stœber, Avocat; Strobel; Wilm, etc.

TOME II.



STRASBOURG,
AU BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE ALLEMANDE,
PLACE SAINT-THOMAS N° 3.
PARIS,
CHEZ DONDEY-DUPRÉ, PÈRE ET FILS, IMPR.-LIBR., RUE RICHELIEU N° 67.
1826.

DE L'IMPRIMERIE DE Mme Ve SILBERMANN, PLACE ST.-THOMAS N° 3.

I. MÉMOIRES ET NOTICES.

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE HERDER.

Un écrivain distingué a nommé Herder, sans doute dans un moment d'enthousiasme, le *véritable représentant* du génie de la nation allemande. Nous ne partageons pas entièrement cet avis; nous ne pensons pas qu'un individu puisse représenter une nation; nous croyons, au contraire, qu'il n'est aucun individu qui soit en état de se représenter fidèlement lui-même, c'est-à-dire, de reproduire dans ses ouvrages, comme dans un miroir exact, toutes les qualités intellectuelles et morales dont il est doué; cependant, si l'on veut parler de *représentans de la littérature allemande*, quelque imparfait que soit ce terme, nous pensons qu'Herder peut aspirer avec Schiller et Gœthe à la gloire d'un pareil titre. Les œuvres d'Herder attestent même une variété de connaissances, ou si l'on aime mieux, une érudition et une profondeur de vues sur des sciences diverses qui ne se retrouvent pas, au même degré, dans les écrits des deux rivaux que nous lui donnons, quoique les noms de ces rivaux soient encore plus illustres que le sien.

Ces considérations nous ont fait penser qu'un coup-d'œil sur la vie, et surtout la vie littéraire d'Herder, pourrait conduire, d'une manière toute spéciale, à l'étude des lettres alle-

mandes ; deux biographies sur ce célèbre écrivain, qui viennent de paraître à des époques très-rapprochées, nous font d'ailleurs un devoir de faire connaître les nouvelles lumières qu'elles répandent sur une vie illustre.

Ces deux ouvrages ont été publiés par M. Ring, référendaire privé du grand-duché de Bade (1), et M. le Dr Dœring, professeur à Weimar (2). L'un et l'autre ont puisé aux meilleures sources, l'un et l'autre ont profité, en les complettant et en les rectifiant, des *Mémoires sur la vie d'Herder*, publiés par la veuve de cet homme célèbre et par George Müller, l'un des plus intimes amis de cette famille (3) ; l'un et l'autre ont considéré et ont pu considérer Herder sous de nouveaux points de vue ; car un homme n'est pas une figure de géométrie qu'on ne saurait décrire que d'une seule manière ; c'est un être dont les facultés sont infinies. On peut donc se flatter aujourd'hui de pouvoir apprécier Herder plus que jamais, et la circonstance que, dans ce moment même, on exécute une édition complète de ses œuvres, mise à la portée de toutes les fortunes (4), prouve, que réellement la nation d'Europe qui lit le plus, sent le besoin de lire généralement les productions d'un aussi beau génie.

Nous serions trop heureux si nous osions croire que les lignes que nous allons tracer, pussent appeler l'attention de quelques

(1) *Herders Leben neubearbeitet von Carl Ludwig Ring.* 1822. Carlsrouhe. 1 vol. in-8°.

(2) *Johann Gottfried von Herders Leben.* Weimar 1823. 1 vol. in-12°.

(3) *Erinnerungen aus dem Leben Johann Gottfrieds von Herder.* Tubingue, 1820. 2 vol. in-8°.

(4) *Herders vollständige Werke ; Taschenausgabe.* 60 *Bände.* in-8.

lecteurs français sur des ouvrages qui leur feraient connaître la nature et les richesses de la véritable littérature romantique, infiniment mieux que cette foule de brochures sur le romantisme, où se débitent tant de chimères sur des choses que l'on prend si peu le tems d'étudier.

Cependant ce n'est pas la littérature seulement qui nous intéresse dans la vie d'Herder, c'est aussi sa vie elle-même; car s'il est vrai que la vie d'un homme de lettres soit dans ses écrits, il est encore plus vrai que la clef des écrits d'un homme de lettres est dans sa vie. La vie d'Herder nous offre d'ailleurs un tableau de mœurs curieux; c'est un enfant pauvre qui s'ouvre lui-même le chemin de la gloire; c'est un homme comblé de gloire, cinq fois couronné par les plus célèbres académies, et luttant contre le sentiment de ses dettes; c'est un vénérable ecclésiastique au milieu d'une nombreuse et charmante famille; c'est un surintendant général remplissant pleinement ses pénibles fonctions, et planant encore, avec le coup-d'œil de l'aigle ou celui du poète, sur toutes les questions de littérature qu'agite autour de lui le pays le plus érudit du monde. Un tel homme ne meurt pas; un tel homme peut rappeler à la vie beaucoup de gens qui passent ordinairement à dormir le demi-siècle que leur confie la providence.

Herder naquit à Mohrungen, dans la Prusse orientale, en 1744, fils d'un instituteur de jeunes filles, et mourut à Weimar, en 1803, surintendant général des églises du duché. Sa mère lui communiqua les sentimens d'une tendre piété, son père, l'amour d'une régularité de travail et d'une application qui n'excluait pas une liberté raisonnable. L'extrême médiocrité de la fortune de cette famille, imposa des privations très-dures à tous ses membres; mais ces privations les unirent les uns

aux autres du lien le plus étroit et le plus sacré, de celui de l'infortune.

En passant de la maison paternelle où tout respirait un ordre invariable, une stricte économie et un travail assidu, dans l'école latine de la ville, Herder dont l'âme se composait essentiellement de sensibilité, d'imagination et de tout ce que l'on appelle *feu poétique*, se trouva entre les mains du recteur Grimm, le type parfait du pédantisme, plein de grec et de latin et en général d'une solide érudition, mais la communiquant telle qu'il l'avait reçue, sans se permettre d'en modifier les formes, ni suivant ses propres besoins, ni suivant ceux de ses élèves. Herder fit cependant de grands progrès sous sa direction; il s'en fit chérir, et citer comme modèle : mais l'unique influence qu'un tel maître eut sur son cœur, fut celle de lui inspirer tous les sentimens d'une profonde vénération. Le jeune élève chercha une autre source pour nourrir son génie : la nature a placé quelques-unes de ses plus attrayantes beautés autour de Mohrungen, un lac et un bosquet, que l'on nomme le *Paradis*. Herder s'y rendait pour lire ses auteurs sous l'inspiration de ces lieux; souvent aussi il se bornait au verger de son père, s'y attachant à quelque arbre, afin que son esprit pût errer au gré de ses désirs, sans avoir à craindre pour le corps.

La société de Mohrungen offrait aussi au jeune Herder un homme dont toutes les qualités répondaient aux besoins de son cœur et de son imagination. C'était le pasteur Willamow, frère du poète de ce nom, et qui lui a fourni tous les traits pour l'idéal qu'il a tracé, dans un autre âge, sous le titre de *L'Orateur de Dieu*. Mais, comme si la Providence avait résolu de le former plutôt dans une autre série de circonstances, ce

n'est pas avec Willamow qu'elle le mit le plus en rapport; il devint le *famulus* ou le secrétaire du diacre Trescho, homme sombre et hypochondre, ayant tous les défauts de ce caractère, malgré tous les traités de piété qu'il lança dans le monde, et ne sachant donner à son élève qu'un lit et le conseil répété d'embrasser quelque bon métier. Herder qui, malgré sa profonde reconnaissance pour les bienfaits de Trescho, n'a jamais pu le chérir, trouva cependant, parmi ses livres, le poète Kleist avec quelques classiques anciens, et l'étude de ces maîtres lui fournit bientôt le moyen de se venger lui-même en poète de la mauvaise opinion que le diacre avait prise de ses facultés. Ayant à cacheter et à expédier un traité d'Ascétique que Trescho adressait à son libraire de Kœnigsberg, le *famulus* y glissa un poëme intitulé : *Cyrus, neveu d'Astyages*, et cette production anonyme plut au libraire à un tel point, qu'il l'imprima sur-le-champ, et qu'il lui prodigua, dans sa réponse, toutes les formules panégyriques qu'absorbaient ordinairement les pieux traités du maître.

La poésie, qui vit de belles fictions, ne conduit que rarement à de belles réalités. Le poëme d'Herder fut admiré, mais l'auteur resta *famulus* du diacre. Enfin un Suédois, chirurgien d'un régiment russe qui avait pris quartier à Mohrungen, en revenant de la guerre de sept ans, se fit le protecteur du pauvre étudiant, et l'amena avec lui à Kœnigsberg, sous la bénédiction de ses parens, pour lui faire étudier la médecine. La botanique enchanta l'élève, mais le premier cadavre qu'il vit disséquer, le remplit d'un invincible dégoût pour la carrière qu'on venait de lui ouvrir. Sur le conseil d'un ami, il se décida promptement et invariablement pour la théologie; le chirurgien opposa vainement la brillante condition

d'un médecin de Pétersbourg à la modeste position d'un pasteur de village, Herder fut inébranlable; son protecteur se résigna et ses parens applaudirent à sa résolution. Il leur avait écrit qu'il s'entretiendrait du produit de ses leçons; il tint parole, mais il fut souvent obligé de se contenter d'un petit pain pour toute nourriture. Heyne, qui fut, depuis, son ami comme son admirateur, avait fourni, quelques années auparavant, la même carrière de pauvreté. Il avait été reçu élève en théologie en 1762; une année après il fut appelé au collège *Frédéric*, d'abord comme surveillant de quelques pensionnaires, ensuite comme instituteur de diverses classes. Tandis qu'il donnait, d'un côté, des leçons de grec, de latin, d'histoire, de mathématiques et de langue française, il suivait auprès de Lilienthal, de Kypke, de Kant et de quelques autres, des cours de dogmatique, de philologie, de physique et de philosophie. Kant, qui était loin d'enseigner alors avec cette sécheresse scolastique qui caractérise ses derniers cours et ses derniers écrits, attachait particulièrement le jeune étudiant-professeur. Dans les âmes fortes et élevées la philosophie et la poésie, loin de s'exclure, se rencontrent quelquefois et se prêtent leurs idées et leurs formes : Kant ayant exposé un jour ses vues sur l'éternité, dans un langage analogue à ce grand sujet; ayant entremêlé ses développemens de citations des poëmes de Pope et de Haller, Herder courut de la leçon à sa demeure, reproduisit, en vers pompeux et hardis, l'enseignement sublime du maître, et eut, dans la prochaine séance consacrée à la philosophie, la joie d'entendre ses vers lus par Kant et accompagnés d'éloges, devant tout l'auditoire. L'élève est allé plus tard au-delà du pronostic qui s'échappa un jour de la bouche du philosophe : « Lorsque le génie effervescent de ce jeune homme se sera calmé, disait-il, ses

beaux talens en feront un homme utile. » Ce qui devait charmer le plus le philosophe, c'est que l'élève ne jura pas sur les paroles du professeur. Herder n'aimait guère l'enseignement ordinaire de Kant, celui de la métaphysique; mais il ne perdait aucune de ses leçons sur l'astronomie et la géographie physique; les autres cours que le professeur lui communiqua quelquefois en manuscrit, furent, déjà à cette époque, l'objet de quelques observations critiques : ce n'est pas à dire pourtant qu'en philosophie Herder se soit jamais placé à la hauteur de Kant.

Dès cette époque il cultiva les belles-lettres avec la prédilection que lui donnait pour elles son beau génie. Il lut d'abord les principes de Batteux, dans la traduction de Rammler, ensuite les *Lettres sur la littérature*, publiées par Lessing et les plus beaux esprits du tems, ainsi que la *Bibliothèque de Leipsic*; il rattacha dès-lors à ces lectures toutes sortes de projets de travaux.

La société de quelques bonnes familles de Kœnigsberg et celle de quelques amis, tels que Hamann, écrivain de la plus piquante et de la plus féconde originalité (1), formèrent à la fois son goût et ses manières, en lui ôtant cette timidité qui l'avait oppressé lui-même. Aussi Trescho, en le revoyant à Kœnigsberg, fut-il surpris du changement qui s'était fait dans son ancien *famulus*. Son ami Hamann lui apprit l'anglais, et lui fit lire Ossian et Shakespeare, qu'Herder a, depuis, toujours placé au-dessus de tous les autres poètes dramatiques. Dans ses

(1) Ses ouvrages publiés par Roth en plusieurs volumes, sont une mine inépuisable d'idées; ils sont intraduisibles; mais ils conduisent le lecteur dans un monde entièrement nouveau.

écrits sur les *Belles-Lettres et les Arts* (1) il s'explique à ce sujet avec un enthousiasme qui prouve bien que c'est un enthousiasme de jeunesse. « Shakespeare est là entre l'antiquité et le monde moderne, embrassant l'un et l'autre. La chevalerie et la féerie, toute l'histoire de l'Angleterre et tout le trésor des plus beaux contes formaient, pour ainsi dire, un grand livre toujours ouvert devant ses yeux. Ses chevaliers et ses héros, ses rois et les diverses classes des nations se reproduisent sous son pinceau dans toute la pompe de leur tems et du sien, de ces tems dont les sentimens et les existences sociales, si singulièrement caractérisées, forment pour nous un monde sortant du tombeau. Que de fois la singulière naïveté et les préventions de ces siècles nous arrachent le sourire! Dans tout cela Shakespeare est un peintre-ménestrel qui présente les personnages, les scènes et les mœurs tels qu'ils se sont présentés à lui et qu'ils servent à son but. Mais lorsque, dans ces scènes de l'ancien monde, il nous ouvre les profondeurs du cœur humain; que, dans son langage particulier, mais caractéristique, il nous expose une philosophie qui répand son jour sur toutes les conditions, les rapports, les mœurs et les situations de la vie humaine, alors, certes, il n'est pas seulement un poète des tems modernes, il est le miroir des poètes dramatiques de tous les tems. »

L'étude d'Ossian et celle des restes de l'ancienne poésie anglaise, recueillis par Percy, fit également sur son esprit une profonde impression, et lui suggéra l'idée d'une suite de travaux sur les anciens chants populaires. Il publia l'an 1773 un mémoire sur *Ossian et les chants des anciens peuples*, et, plus tard, il recueillit

(1) Vol. 7 p. 366. Vol. 12 p. 246.

et traduisit tout un volume de ces chants, sous le titre de *Voix des peuples en Chants.* (1)

Herder était à peine établi dans sa nouvelle position, que son ami Hamann le fit appeler à l'école de la cathédrale de Riga, où il fut chargé d'enseigner la philologie et la religion, et de prêcher dans les services du soir. Son excellente méthode d'enseignement, jointe à l'ardeur avec laquelle il désirait communiquer ce qu'il avait apprit lui-même avec une sorte d'impétuosité, le rendirent également cher aux bons élèves et aux pères de famille; mais les écoliers paresseux ne purent jamais l'aimer. Ses prédications, qui lui fournirent ici l'occasion de cultiver ses talens oratoires, dont il n'avait fait qu'un essai à Kœnigsberg, attirèrent bientôt un certain nombre d'auditeurs choisis. Son éloquence manquait encore, ainsi que sa poésie, de cette force de conception, de cette clarté et de cette pureté de style qui caractérisent l'âge mûr d'un homme de génie; mais on y remarque déjà cette verve, cette hardiesse, cette pompe et cette élévation qui annoncent un grand talent, et dont l'absence dans le jeune âge présage toujours la stérilité et la médiocrité pour des tems postérieurs. Voici un échantillon de la première éloquence d'Herder. Il parle auprès du cercueil de la sœur de son protecteur. « Nous allons à la mort et, semblables aux enfans, nous voilons notre vue pour ne la voir que quand elle nous saisit; touchant sans cesse à la tombe, nous ne la regardons qu'au moment de nous y précipiter. Inquiets jusqu'au chagrin, jusqu'à la folie, de ce qu'il y a d'incertain dans notre avenir, nous n'accordons aucune attention au certain qui viendra changer toute notre condition. Eh

(1) Le 8e volume de ses ouvrages de belle-littérature.

bien ! contemplez ce cercueil, vous, homme dans la force de l'âge ; vous, jeune homme ; la perspective que vous offre ce tombeau est un pas inévitable à faire dans votre carrière ! Oui, approchez, mais approchez d'un pied tremblant du tombeau d'une sœur ; un pareil tombeau recueillera vos cendres. Et quelles vues s'ouvrent donc à nous de toutes parts ? En-deçà l'obscurité ; au-delà le mystère, et sous nos pas l'abyme ! Est-ce moi seul qui frémis ici ? Eh bien ! fuyez, frémissemens de l'homme qui oublie qui il est ! Venez, venez plutôt, images du tombeau ; je vous déroberai des traits de consolation, de tranquillité. Ombres de la terre entrouverte pour nous tous, ce n'est pas seulement du repos que vous m'offrez ; j'y vois percer des rayons de joie. C'est ainsi que, souvent au milieu des nuages de la tempête, nous y voyons percer les rayons de l'arc de grâce............. parle donc, corps inanimé, apprends la sagesse à notre âme et le calme à notre cœur, qui n'est d'ordinaire qu'une scène d'agitations ! » Il y a là trop d'images, et il y a recours à des images trop faciles à présenter (1) ; mais il y a là, à la fois une sensibilité si profonde et une audace si heureuse à aborder et à traiter un sublime sujet, qu'on se sent transporté avec l'orateur où il veut vous conduire et qu'on tremble d'aise d'avoir fait avec lui un pas immense sans trop broncher.

La position qu'Herder eut à Riga, faisait disparaître tous ces soucis qui l'oppressaient jusqu'alors ; son âme put prendre tout son essor ; car il n'est que trop vrai que le talent, tout en secouant la chaîne de la misère, en porte les traces aussi long-

---

(1) Herder disait, plus tard, de ses premiers discours : « Ces feuilles et ces fleurs doivent tomber avec l'âge. »

tems qu'il n'en est pas entièrement débarrassé. Le père du jeune professeur étant mort, il en laissa l'héritage à sa mère, content du fruit de ses propres travaux.

Quelques familles de riches négocians l'associèrent à leurs réunions ; il les anima par des lectures, comme il embellissait ses promenades par les poëmes où il en peignait les beautés. Il se plut dans la ville de Riga et ses environs, mais surtout dans le cercle de quelques amis distingués, au point qu'il refusa, en 1767, la place lucrative de Directeur d'une école de Pétersbourg. Le magistrat de Riga, pour lui en témoigner sa joie, le nomma pasteur-adjoint et prédicateur du soir d'une église de faubourg !

Si le jeune prédicateur-professeur se fût borné aux fonctions que lui imposait ce double titre, il eût pu tranquillement et obscurément passer sa vie à Riga, mais quelle ineffable perte cette espèce de mort d'un seul homme, eût été pour l'Allemagne? D'ailleurs si l'on ne résiste pas à la seule vanité, comment résisterait-on au véritable génie? Herder heureusement ne fut pas capable de résister au sien. Il avait lu les *Lettres sur la littérature*, et quoiqu'il assignât à Lessing le premier rang parmi les critiques d'Allemagne, une partie de ces lettres lui déplaisait. Il publia, comme pour en donner le supplément, ses *Fragmens pour la littérature allemande*. Il y comparait cette littérature avec celle de la Grèce et de Rome, ainsi que celle de l'Orient, et il émettait des opinions si ingénieuses que, jointes à la singulière vivacité du style, elles excitèrent bientôt l'attention générale. Mais le ton acerbe que sa jeunesse y avait mis, lui fit nombre d'adversaires ; et Klotz, esprit étroit et cœur dur, l'attaqua bientôt avec autant d'amertume que d'indécence. Herder lui répliqua, dans les *Forêts critiques*, sur un ton qu'il

ouvrages (1), il se rendit avec des lettres de recommandation dans la ville d'Angers, pour voir les membres de l'académie des belles-lettres de cette ville. Il y allait plein des plus hautes espérances ; il en repartit fort triste : « C'est, dit-il, une académie de trente membres, sans mémoires depuis plusieurs années, sans bibliothèque, sans plan, et presque sans séance. » Il serait sans doute difficile aujourd'hui de trouver en France le pendant d'une telle académie.

Herder fut loin de juger la France par Angers; plus il se trouvait au milieu des Français, plus il appréciait les auteurs de la nation, quoique son genre d'esprit n'eût rien de français. Son secret pour apprendre à juger des écrivains que ses compatriotes ont tour à tour placés et trop haut et trop bas, et qu'ils ne commencent à connaître que depuis le moment où les Français eux-mêmes comprennent la littérature allemande, son secret, disons-nous, mérite d'être prêché sur les toits. « On ne connaît pas les écrivains français quand on ne connaît pas la nation elle-même, dit-il; j'avoue du moins » (et cet aveu est remarquable de la part d'un homme qui enseignait le français depuis plusieurs années.) « j'avoue du moins que je n'avais pu, jusqu'à présent, ni comprendre, ni prononcer, ni apprécier le français. » Peut-être son jugement sur *Le Poëme des Saisons*, qui paraissait alors, tenait-il un peu de son ancienne prévention et de sa nouvelle prédilection. « Les notes, dit-il, en sont remplies de vues philosophiques; mais je n'en puis supporter la poésie. »

Il conçut encore à Nantes l'idée de répondre à la question

---

(1) Il ne voulait plus rien publier « qui n'ajoutât quelques idées nouvelles au total de celles que l'esprit humain avait déjà trouvées. »

de l'académie de Berlin : *Comment est-il à expliquer que les hommes abandonnés à leurs facultés se forment une langue?* (1) « C'est une question grande et vraiment philosophique, écrivait-il à un ami, elle me semble, pour ainsi dire, posée pour moi. Laissez-moi du moins cette chimère. Il faut se réchauffer en se battant ses propres flancs lorsque le tems est froid ; il faut s'inspirer de ses propres idées, quand les Muses sont absentes. » C'est un excellent moyen de se passer de la présence des Muses ; mais pour pouvoir s'en servir, il faut qu'elles vous aient au moins fait quelques visites.

Le 4 novembre, Herder partit de Nantes, qui s'était gravée dans son souvenir comme un paradis ; le 8 du même mois il arriva dans Paris.

J. M.

(*La suite dans un prochain numéro.*)

---

(1) On voit bien, à cette phrase, que c'est une académie étrangère qui pose la question.

II.

ANALYSES ET ANNONCES D'OUVRAGES.

LITTÉRATURE.

1. *De la littérature allemande; deux fragmens du cours de littérature allemande, donné à Genève, par M. Chrétien Müller. Genève, chez Paschoud,* 1826.

La littérature aussi a ses missionnaires, non de ceux qui sont destinés à rallumer la foi dans le cœur de leurs compatriotes, mais de ceux qui, franchissant les mers et les déserts, vont porter à des peuples infidèles des doctrines nouvelles, des idées d'un autre climat. Voici un docteur allemand de l'université de Jéna qui a donné à Genève un cours de littérature allemande, et qui en publie deux fragmens qui font bien augurer du reste. M. Chrétien Müller, qu'il ne faut pas confondre avec un assez grand nombre d'écrivains qui portent le même nom, est l'auteur de plusieurs ouvrages dont deux ont été traduits en français (1). Les fragmens que nous annonçons se composent du *Discours préliminaire* et d'une dissertation *Sur le Classique et le Romantique, ainsi que sur l'étude des littératures étrangères.* Dans le premier, M. Müller apprécie et reconnait les efforts de M. Villers et de Madame de Staël

(1) Tableau de Saint-Pétersbourg en 1810, 1811 et 1812. 1 vol. 1813. Voyage en Grèce et dans les îles ioniennes en 1821.

pour répandre en France la connaissance de la littérature allemande. Il reproche aux Allemands de ne pas assez bien juger l'ouvrage de cette femme célèbre. Il nous semble qu'ils le jugent plutôt trop sévèrement que mal. Il y a dans le livre de Mme de Staël, à côté des plus grandes beautés et des vues les plus justes et les plus profondes, beaucoup de jugemens hazardés, de graves malentendus, des rapports pleins d'erreurs, erreurs qu'il importerait d'autant plus de relever et de rectifier, que l'autorité de ce grand écrivain est plus imposante. Ce qui fait le charme des ouvrages de Mme de Staël est en même tems la cause de ce qu'il y a d'imparfait dans quelques-uns de ses écrits. Elle a mis trop d'enthousiasme dans un genre de littérature qui sans doute ne l'exclut pas, mais qui exige plus de jugement et de sévérité de goût que de verve et de chaleur. M. Müller fait sentir la nécessité de remonter au moyen âge pour bien comprendre la littérature allemande de nos jours, et de ne pas en isoler l'histoire de celle des autres littératures européennes. « Nous marcherons toujours les yeux fixés sur elles, dit-il; leurs productions bonnes ou mauvaises sont un miroir qui nous garantira de vanité comme d'injustice envers nous-mêmes. » Venant à parler de la difficulté que l'on éprouve à traduire en français des morceaux choisis, il fait quelques observations qui nous paraissent trop importantes pour n'être pas répétées ici. « Madame de Staël, dit-il, et tous les étrangers qui connaissent la langue allemande, ne cessent de s'affliger de ce que, plus une production est originale en allemand, plus elle doit perdre dans une traduction française. C'est bien différent quand on traduit d'un idiôme germanique dans l'autre, de l'allemand en anglais, ou d'une langue quelconque pauvre ou riche dans la nôtre. Je ne citerai pour preuves que nos traductions du Dante, de l'Ari-

oste, du Tasse, de Caldérone, de Cervantes, de Shakespeare, de Lamartine, de Lord Byron, ainsi que des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il est impossible aux Français de bien juger nos productions littéraires, sans connaître la langue originale. On ne saurait leur pardonner la manière bizarre et ridicule dont ils ont arrangé beaucoup de nos ouvrages, pour les faire reparaître dans un pays, où la vérité, la profondeur, l'élan de l'âme et l'originalité sont souvent sacrifiés à l'élégance qui, chez eux, est *l'astre polaire* de la littérature. » Il y a peut-être dans ces observations quelques expressions peu exactes, mais elles n'en sont pas moins vraies pour le fond. C'est cette difficulté de traduire et l'infidélité avec laquelle on a rendu les pensées de Klopstock, de Wieland, de Schiller, qui fait que la littérature allemande est encore si peu appréciée en France. On n'ose plus mettre en problême, comme l'a fait, au siècle de Louis XIV, le bon père Bonhours, la question de savoir « Si un Allemand pouvait être un bel esprit? » mais beaucoup de gens attachent encore aux épithètes de *tudesque*, de *germanique* je ne sais quoi de ridicule et d'injurieux.

Après ces observations préliminaires sur la littérature allemande, l'auteur présente des observations générales qui sont d'un grand intérêt. Nous ne craignons pas qu'on nous accuse de longueur en transcrivant littéralement celles qui nous ont le plus frappé, ou qu'il nous semble le plus utile de reproduire. « Tandis que chez les Français nous voyons un champ clos où tout est prévu, fixé et calculé par des règles, la littérature allemande paraît un champ vaste et libre, une république d'esprit, où il ne règne qu'une seule loi, la loi du vrai et du beau, quand même cette vérité et cette beauté seraient contraires à toutes les règles établies par d'autres nations et par leurs législateurs.

L'amour de la patrie et de l'indépendance, l'enthousiasme pour la religion, la loyauté de cœur, la profondeur de sentiment et l'imagination la plus hardie, ces qualités du caractère national, originaires des forêts de la Germanie, ont donné le type à la littérature des Allemands. Cette couleur est surtout imprimée à leur poésie. Nous y voyons des sentimens profonds embellis par l'imagination et exprimés avec une grande hardiesse d'esprit, dans une langue riche, flexible et sonore. »

« L'esprit de liberté, uni à la profondeur des recherches et à l'esprit de système, favorisa l'étendue des connaissances, cette universalité d'esprit qui se fit un devoir de recueillir les trésors scientifiques et littéraires de toutes les autres nations, et de s'élever à une hauteur étonnante dans les sciences exactes. »

M. Müller fait sur l'esprit littéraire des Allemands une observation qui doit être un éloge, mais qui, aux yeux de beaucoup de gens, peut paraître un blâme. « Il n'y a, dit-il, dans ce pays aucun littérateur, aucun poète, dont la réputation soit sans réserve et généralement reconnue. Il n'y a point de gloire ni de réputation littéraire, qui y ait subsisté cinquante ans, sans être fortement attaquée ou révoquée en doute. Les Allemands n'aiment pas les réputations inébranlables. » Cela n'est que trop vrai. Nous devons le dire, on pousse trop loin en Allemagne ce peu de respect pour de vieilles réputations, dont se compose en définitive la gloire littéraire des nations. Tandis qu'on exhume péniblement les poètes et les chroniqueurs du moyen âge, qu'on exalte avec un enthousiasme d'antiquaire les *Nibelungen* et d'autres productions de ces tems reculés, et qu'on idolâtre Gœthe, on oublie, on traite sans égard une foule d'écrivains distingués qui s'élevèrent dans la dernière moitié du 18e siècle et à qui l'Allemagne doit tout ce qu'elle

a de lumières et tout ce qu'elle a fait de progrès dans les lettres et dans les sciences. M. Müller partage le sentiment de ceux qui ne voient dans Lessing, et même dans Opitz et Luther, que des restaurateurs de la litterature allemande et qui prétendent que *le douzième et le treizième siècle ont vu presque toutes les branches de la littérature allemande à un point de beauté et de perfection qui méritent l'admiration de nos jours.* Il cite à l'appui de cette assertion, plus que bizarre, les *charmantes Romances des Troubadours de Souabe et les Nibelungen,* comme si des romances et des contes le plus souvent imités, et un poème épique informe quoique rempli de beautés naïves, représentaient *presque toutes les branches de la littérature.* Avancer que Luther, Opitz et Lessing n'ont été que les trois derniers restaurateurs de la littérature germanique portée à la perfection dans des tems barbares, c'est comme si l'on disait que Voltaire, Corneille, Malherbe et Marot n'ont fait que restaurer la littérature française commencée et portée au comble par les Troubadours et les Trouvères et par les auteurs des fabliaux et des romans des chevaliers de la table ronde et des paladins de Charlemagne. Nous sommes loin de déprécier ces vénérables restes des âges héroïques de l'Europe moderne, mais nous ne pouvons y voir que de faibles commencemens, les premiers pas de l'esprit humain à peine sorti de l'enfance et encore enveloppé des langes de la barbarie.

M. Müller déplore un peu trop, à notre avis, un fait du reste très-réel, mais dont il faut peut-être plus féliciter que plaindre l'Allemagne littéraire ; c'est au peu de protection que les souverains du pays ont accordé à la littérature allemande qu'elle doit son indépendance, et tous les avantages qui en

dérivent. S'il y a des muses superbes et dispendieuses qui ne peuvent prospérer que sous le patronage des grands, il en est d'autres, telles que la poésie et l'histoire qui ne réussissent que libres et indépendantes. M. Müller cite parmi les princes protecteurs des lettres Alphonse de Ferrare : ne sait-il donc pas ce qu'il en coûta au grand et infortuné auteur de la Jérusalem délivrée, pour avoir consenti à se laisser protéger par lui ? Cette conviction du reste ne nous empêche pas de nous joindre à M. Müller dans la reconnaissance qu'il a vouée au prince éclairé qui a fait de Weimar la Florence de l'Allemagne.

Notre littérateur-voyageur termine son premier discours par une citation de l'*Edimburgh Review* que nous rapportons, parce qu'elle donne à la fois la mesure de la justice que l'on commence à rendre dans la Grande-Bretagne à la littérature germanique, et une idée juste de la prodigieuse activité intellectuelle des Allemands : « Ce serait outrepasser les bornes de notre journal, dit le critique écossais, que de vouloir citer les productions les plus remarquables de la littérature allemande de nos jours, tant pour les sciences exactes que pour les lettres nationales. Ces ouvrages forment aujourd'hui l'ensemble le plus imposant pour la variété, pour la profondeur et pour l'harmonie des différens efforts scientifiques et littéraires. »

Dans le discours sur *le classique et sur le romantique*, M. Müller a répandu une lumière nouvelle sur cette question tant débattue de nos jours et le plus souvent si mal posée. Jamais appellations inexactes n'ont donné lieu à des discussions plus mal conduites, plus gratuitement traînées en longueur. De quoi s'agit-il en effet ? Quelle est donc cette grande inimitié qui sépare ces deux termes ? Y a-t-il entre l'un et l'autre un abîme que rien ne saurait combler ? Si, avec le dictionnaire

de l'Académie, vous appelez *classique* ce qui est approuvé, ce qui fait autorité dans une matière, il n'y a pas opposition absolue entre *classique* et *romantique*; car l'approbation peut changer et l'autorité se déplacer. Si avec les étymologistes vous nommez *romantique* ce qui est né de la littérature romane, ce qui tient du moyen âge, en opposition avec ce qui est ancien, la question sera bientôt résolue : nous ne sommes ni Grecs, ni du moyen âge, nous sommes de notre tems, et sous ce rapport la littérature ne doit être ni classique, ni romantique, mais mêlée de l'un et de l'autre, c'est-à-dire moderne. Elle le sera, n'en doutons point. Si nos pères sont sortis des forêts de la Germanie, et s'ils en ont apporté des sentimens inconnus aux Romains et aux Grecs, si ensuite une religion toute spirituelle a modifié ce caractère primitif, et si ce mélange de l'esprit germanique avec le christianisme a déterminé l'esprit de la civilisation du moyen âge, nous avons aussi hérité des anciens, et ce concours d'influences diverses nous a faits ce que nous sommes : des Germains, Francs, Ostrogoths, Visigoths, mêlés à des Gaulois, à des Italiens, à des Espagnols, convertis au christianisme, alors que nous n'étions encore guères en état de comprendre cette religion sublime, par des apôtres, qui le plus souvent, ne l'entendaient pas très-bien eux-mêmes; enfin instruits et polis par les grands écrivains de la Grèce et de Rome, et forcés à l'admiration et à l'imitation par les ruines magnifiques d'une antiquité belle et majestueuse. Si, comme le pense M. Müller, romantisme est identique avec littérature nationale et moderne, et classicisme avec asservissement à des règles surannées et déduites, non de la nature même du beau, examinée dans sa source, mais d'un petit nombre de chefs-d'œuvre de l'antiquité; si par romantisme on

entend affranchissement et liberté du génie, et par classicisme, docile et pusillanime obéissance aux lois d'Aristote et de Boileau, alors sans doute il faut condamner la manière classique, et le romantisme doit l'emporter, et il l'emportera nécessairement dans ce sens, parce qu'on finit toujours par être de sa nation et de son siècle. Si la littérature romantique est indigène parmi nous, comme le prétend Mad. de Staël, si elle est l'expression de nos institutions, et surtout de notre religion, elle ne peut que devenir dominante comme étant née parmi nous, mais comme religieuse elle n'embrasse pas tous les genres de littérature, ni même de poésie. Enfin, si vous élevant plus haut, remontant à la source même de ce grave et interminable débat, vous reconnaissez avec moi, que la division des littérateurs en classiques et romantiques tient à la différence naturelle des esprits, bien plus qu'à celle des deux poétiques rivales, et qu'il y a entre le classicisme et le romantisme la même séparation que celle qui existe entre l'empirisme et l'idéalisme, alors la question sera non pas résolue, mais du moins plus nettement posée. La poésie classique est la poésie des sens et de l'empirisme, et la poésie romantique est celle des idées et du rationalisme. Pour la première se déclareraient avec une approbation plus ou moins entière, Aristote, Epicure, Gassendi, Bacon, Locke, Condillac, Cabanis, et se déclarent aujourd'hui plus ou moins vivement ceux qui suivent leurs principes; la seconde compterait parmi ses partisans Pythagore, Platon, Descartes, Leibnitz et Kant peut-être, comme tous ceux qui ont embrassé des doctrines semblables se sont prononcés pour elle. Ainsi il s'agit moins d'opposition entre la poésie de l'antiquité et celle du moyen âge, que d'une opposition qui a toujours existé, et qui subsistera toujours. Long-tems après qu'on aura cessé, d'un côté,

d'imiter servilement les anciens, et de juger la beauté par ancienneté, et, de l'autre, de révérer superstitieusement les restes du moyen âge; long-tems après que l'on aura renoncé à une poétique toute d'autorité et de convention, pour puiser les règles du beau dans leur source primitive; alors même que, purement modernes, nos poètes auront reconnu que tout le passé leur appartient, depuis Moïse et Orphée jusqu'à Gœthe et Byron, qu'ils ont hérité de tous leurs devanciers, alors même cette opposition, entre ce qu'on appelle aujourd'hui classicisme et romantisme, subsistera sous un autre nom. Il y aura toujours des époques, des nations et des individus plus favorables à la poésie de la sensation et de l'empirisme, tandis que d'autres préféreront la poésie du sentiment et des idées. Les véritables littérateurs, comme il y en a déjà aujourd'hui, sauront goûter les beautés de l'une et de l'autre, en condamnant les excès qui ne manqueront d'aucun côté. Une sage critique, par un éclectisme littéraire, saura concilier, les deux poétiques rivales, comme quelques philosophes n'ont pas jugé impossible de réunir, jusqu'à un certain point, les lumineux résultats de l'empirisme avec ce qu'il y a de plus élevé dans les idées de Platon.

Nous avons cru pouvoir hazarder ces pensées dans un journal consacré à une littérature accusée de romantisme. Voici, pour terminer, comment M. Müller décrit la poésie romantique de l'Allemagne; nous n'approuvons pas toutes ses expressions; il faut se souvenir que ce n'est pas le romantisme en général, mais le romantisme allemand, qui est ici défini par un Allemand écrivant en français : « C'est, dit-il, le parfum de l'âme, l'enthousiasme immortel et l'imagination hardie, franchissant ces règles prononcées par un homme qui ne connaissait pas la poésie (ce n'est pas d'Aristote que je parle); ce

sont les couleurs frappantes, qui retracent les cieux et les abymes du cœur humain avec autant de vérité que les délices du printems, d'une nuit d'été et d'un bouquet de roses : ce sont ces accens qui, évitant toute imitation, toute allusion et toute réminiscence maniérée de l'antiquité, se rattachent avec un transport sublime à ce qui appartient à nous-mêmes, et à ce que nous avons de plus cher : ils se rattachent au christianisme, à ses sentimens, à ses vertus, ainsi qu'à l'histoire nationale, à ses héros, et surtout aux siècles reculés du moyen âge, qui prêtent le plus à la poésie. Ils s'attachent souvent à cet âge, mais ils ne l'imitent pas. Il n'est donc pas difficile de fixer le caractère du genre romantique. L'élan sublime pour la religion chrétienne et l'enthousiasme pour l'histoire nationale en font la base. La hardiesse de l'imagination, les couleurs brillantes et la vérité frappante dans les situations et dans les caractères, sont indispensables, ainsi que l'obéissance aux lois invariables du beau, gravées dans le cœur de tous les hommes cultivés. Voilà ce qui constitue la poésie romantique dans tous les genres. La grâce, la tendresse, la gaîté s'y mêlent souvent, mais ce ne sont point des qualités indispensables. » W.

2. *Launen meiner Muse in ernsten und heiteren Aufsaetzen, etc. — Fantaisies de ma muse; recueil de diverses compositions littéraires, par Panze. Leipsic, chez Weygand.* 1 *vol. in*-12. 1826.

M. Panze, auteur de l'*Hermite en Allemagne*, a publié au commencement de cette année un petit volume intitulé : *Les Fantaisies de ma Muse*, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (1er vol., p. 341.), et qui vient de nous parvenir.

Ce recueil nous semble digne de la faveur avec laquelle il a été reçu en Allemagne. Quelques sujets tragiques s'y font surtout remarquer par la manière sombre et pathétique dont ils sont traités, et nous regrettons que leur étendue ne nous permette pas, en ce moment, d'en offrir quelque traduction à nos lecteurs. Les tableaux historiques sont également d'un grand mérite ; presque tous les journaux allemands en ont fait un grand éloge, en citant pour exemple un discours tenu par Henri Ier à son armée, avant la bataille de Mersebourg. Nous allons essayer d'en donner une traduction, qui paraîtra, sans doute, bien faible à côté du style brillant et nerveux de l'original.

« Un morne silence, semblable à celui des tombeaux, régnait dans la plaine. Dans le lointain, on voyait briller, à travers les voiles grisâtres de la nuit, la flamme qui s'élançait du sein des villes et des villages embrasés. A peine l'heure de minuit était-elle écoulée, que l'empereur sortit des retranchemens et fit avancer de nouveau ses troupes, en ordre de bataille, sur la même ligne qu'elles avaient occupée la veille. Il parcourut les rangs à cheval, et passa encore une fois en revue son armée qui, dans peu d'heures, allait teindre la terre de son sang. — « Guerriers, s'écria-t-il alors, décidez maintenant si vos femmes et vos enfans embrasseront des hommes libres, à votre retour dans vos foyers, ou si vous voulez être témoins de leur déshonneur et de leurs tortures, en préférant une vie pleine de tourment et d'esclavage à quelques momens livrés au pouvoir de la mort. Que dis-je? Ici il ne s'agit que d'un instant, et un instant vous conduira du champ d'honneur au sein de vos héroïques ayeux ; mais si vous fuyez, des mois, des années vous attendent durant lesquels le poids de la mort

pèse sur tous les mouvemens de la vie. Ici vous ne mourrez qu'une fois, mais dans l'esclavage vous mourrez autant de fois que l'aurore brillera sur la terre. Guerriers! jetez vos regards dans les profondeurs de la nuit, devant vous, derrière vous des flammes s'élancent vers le ciel! Ce sont vos enfans qui rendent le dernier soupir sous des ruines fumantes; ce sont vos femmes qui poussent des cris de désespoir autour de ces autels étincellans et ensanglantés, au milieu desquels le fruit de leurs flancs a disparu; elles vous maudiront si vous reculez devant la vengeance, elles vous béniront si vous leur ramenez la paix et la liberté. Voyez là-bas: le ciel est couvert de lueurs pourprées; ce sont vos propriétés incendiées, ce sont vos vœux, vos espérances qui s'évanouissent dans les airs; voyez vos pères sans asyles, obligés d'abandonner leurs têtes, blanchies par l'âge, à la fureur des élémens. Qu'irez-vous chercher en prenant la fuite? Vos chaumières? Elles sont réduites en cendres! Vos femmes? Elles sont déshonorées! Vos enfans? Des cadavres ne parlent plus! Votre Dieu? Ses autels sont renversés, et il n'habite plus ses temples, où la honte est seule à l'invoquer! Guerriers, le jour de la vengeance est arrivé, soyez hommes et adressez vos prières là-haut, à celui qui prête son assistance à l'heure du besoin! » — Par un mouvement spontané, toute l'armée se précipite à genoux sur le champ de bataille et se livre silencieusement à la prière. Tous les cœurs étaient dévorés par la soif de combattre et le cri de guerre fut *Kirie Éleyson.* »

M. Panze n'est pas seulement habile à manier des sujets aussi graves que ceux dont nous venons de parler, sa plume sait aussi se prêter aux peintures mélancoliques; nous citerons entre autres *Le songe de Juillet*, dont nous allons essayer de donner une traduction.

Le songe de Juillet.

« Minuit sonnait, et j'errais solitaire à travers la campagne déserte ; je ne pouvais ramener le calme dans mon cœur, qui palpitait plus impétueusement que de coutume. Où me précipites-tu, sang brûlant qui frémit dans mes veines? O mon âme! est-ce le souvenir de ta félicité perdue qui t'agite? *Elle* n'est plus! Est-ce le désespoir qui me chasse au milieu de la nuit silencieuse? O parle compagne de ma vie; ô douleur, source éternelle de larmes, parle! que cherches-tu dans les ténèbres? Je l'ignorais et cependant *elle* seule occupait mes pensées. Bientôt l'haleine des vents, murmurant à travers le feuillage des tilleuls sous lesquels je m'étais dérobé à la lumière de l'astre de la nuit, m'entraîna malgré mes efforts vers la place, où pour la dernière fois, je m'étais agenouillé devant *elle*. Je reposai ma tête brûlante sur le tertre où les rayons de la nuit venaient se briser, et cherchai à rafraîchir ma paupière sur le gazon humide de rosée. Je pleurais et ne pouvais retenir mes sanglots. Puis il me sembla entendre dans le lointain les sons d'une harpe et des accens semblables aux accens d'Ossian :

« Ombres chéries, répondez-moi du haut de vos montagnes, du haut de vos rochers; ne craignez point de m'effrayer. Où êtes-vous allées vous reposer? Dans quelle grotte vous trouverai-je? Je n'entends point leurs voix au milieu des vents; je ne les entends pas me répondre dans les intervalles de silence que laissent les orages. » (*Traduction de Letourneur.*)

« Et je me mis à pleurer et à pleurer encore jusqu'à ce que le sommeil fut venu clore mes yeux noyés de larmes. Tout-à-coup un génie beau comme un ange, aux regards doux comme les rayons de la lune, m'apparut en songe. Il portait dans sa main un lis, image de ma vie. « Lève-toi, voyageur

« épuisé de fatigue, me dit-il, et suis mes pas. » Je me levai et le suivis. Il me conduisit à travers une forêt obscure et profonde, dans un lieu entouré de saules pleureurs et où retentissaient encore les chants mélodieux d'un rossignol. « C'est ici « me dit-il, que repose celle que tu aimes, dépose un baiser « sur ce tertre et tu la verras se réveiller. » Je baisai le tertre et j'en vis sortir une figure blanche: des cheveux blonds roulés en boucles et parsemés de milliers d'étoiles étincelantes, flottaient autour de sa tête. C'est toi! m'écriai-je transporté d'alégresse, et je tombai sur le sein de ma bien-aimée. J'étais heureux comme les élus célestes et ma voix était comprimée par le plaisir. Ne prononce pas mon nom, murmura l'apparition, ou bien il me faudra te quitter. Ah! j'étais muet; les palpitations de mon cœur se faisaient seules entendre. En ce moment l'étoile du matin se leva belle de tout son éclat, et tandis que j'attirai mon amie contre moi, et que je l'embrassai toujours plus étroitement, comme si j'eusse voulu qu'un autre monde ne me sépara plus d'elle, mes lèvres tremblantes lui demandèrent: pourquoi m'as-tu quitté? Je te préférais à l'âme immortelle qui vit en moi! Elle se tut, mais elle me serrait dans ses bras avec la plus vive tendresse; je vis une larme briller dans ses yeux et la sentis rouler sur mon sein. Incapable de me contenir plus long-tems, je me précipitai à genoux, je pressai sa main sur mes lèvres et dans l'égarement de ma félicité, je m'écriai: *Rosalie!* — Hélas! l'apparition disparut tout-à-coup et je me réveillai sur mon tertre solitaire. Le matin était venu, mais le soleil ne parut point. Des nuages chargés de pluie se dirigeaient vers l'Orient, et la triste journée versa des pleurs avec moi sur la bien-aimée perdue sans retour. »

SCIENCES POLITIQUES ET HISTORIQUES.

2. *Geschichte der Revolution Spaniens und Portugals, und besonders des daraus entstandenen Krieges. — Histoire de la révolution d'Espagne et du Portugal, et particulièrement de la guère qui en fut la suite, par le colonel prussien de Schepeler. Vol. I, de* 1807 *jusqu'en octobre* 1808. *Berlin et Posen, chez Mittler,* 1826.

Cet ouvrage paraît devoir être de longue haleine, puisque le premier volume qui a paru, n'embrasse guère que les événemens d'une année. L'auteur a été à portée de bien s'instruire des faits; major dans le corps du duc de Brunsvic-Œls, il passa, en 1810, d'Angleterre en Espagne, entra au service de ce dernier pays, et y resta comme militaire et diplomate jusqu'en 1823, à l'exception des six premiers mois de 1814, qu'il passa à Paris. Il a donc vu beaucoup de choses par lui-même, et, ce qui est surtout important, il connaît bien les nations dont il a entrepris d'écrire l'histoire. Les sources où il a puisé sont, outre sa propre observation, des pamphlets imprimés, des manuscrits qui lui ont été communiqués, et des entretiens avec les principaux acteurs dont il a connu une partie personnellement. Il obtint des héritiers de Don Isidore Antillon des documens importans que cet homme distingué avait recueillis pour servir à une histoire de la révolution espagnole. L'ouvrage de M. Antillon, dit M. de Schepeler, s'il l'eût achevé, aurait démontré combien il est absurde de prétendre que ce fut le clergé seul qui souleva les peuples de la Péninsule pour leurs princes légitimes, assertion fausse, à la faveur de laquelle le jésuitisme

cherche de nouveau à envelopper l'Europe de ses filets. On voit assez par-là que M. de Schepeler s'efforcera lui-même de combattre cette prétention d'un parti qui, en s'emparant en 1814 de l'esprit de Ferdinand, entraîna ce prince à des mesures dont nous voyons aujourd'hui les conséquences. L'auteur convient que le fanatisme eut sa part dans le soulèvement de la nation espagnole contre les Français; mais il soutient que s'il y coopéra, il ne le dirigea jamais, et que là où il marchait à la tête, tout allait fort mal. Beaucoup d'évêques furent destitués par la Junte centrale pour avoir pris le parti des Français, et l'archevêque de Saragosse, grand-inquisiteur d'Espagne, D. Arce, se déclara chaudement pour Joseph. M. de Schepeler termine sa préface, qui renferme sa profession de foi politique, par ces mots: « C'est un fait que l'inquisition elle-même reconnut les Bonaparte, et céda au torrent du tems; il est donc bien permis, en parlant du monde moral, de s'écrier ou du moins de penser avec Gallilée, malgré les jésuites: *E pur si muove!* »

Cette histoire est précédée d'une introduction qui renferme des détails curieux sur le caractère des Espagnols, sur les constitutions des différentes provinces de la Péninsule et sur les revenus de l'Espagne avant 1808.

La plupart des voyageurs, en déterminant le caractère des Espagnols, l'ont jugé d'après ce qu'il était au moyen âge, et dans les comédies de Lope et de Caldérone, sans égard pour les modifications qu'il a subies depuis. La fierté des habitans primitifs, qui vit encore tout entière dans les Biscayens, la franchise et l'esprit de liberté des Visigoths, l'imagination, l'irritabilité et la frugalité des Arabes, tels furent les élémens dont se composait le caractère des Espagnols, comprimé plutôt qu'altéré par l'inquisition, avant que l'esprit du dix-huitième

siècle pénétrât dans la Péninsule. Depuis ce tems l'Espagnol est moins taciturne et moins sévère. La galanterie chevaleresque et la jalousie, qui le distinguaient autrefois, ne sont pas plus communes aujourd'hui en Espagne qu'ailleurs. Il est encore fier et vindicatif; les assassinats sont fréquens; mais au moins en Espagne chacun se venge lui-même. L'Espagnol d'aujourd'hui aime le repos, et il est facile de le tromper; mais on ne le trompe qu'une fois. Au penchant de la fainéantise se joint le goût du vagabondage. Il est facile d'engager un ramas de muletiers, de contrebandiers et de vagabonds à des entreprises, qui seraient impossibles dans tout autre pays de l'Europe, la Turquie exceptée.

C'est au printems que l'esprit nomade s'empare des Espagnols; ils aiment alors à quitter les lieux habités, et la richesse naturelle du sol leur offre, dans les déserts mêmes, de quoi satisfaire leur appétit frugal.

L'Espagne est le pays de l'Europe où l'on trouve le moins de traces du système féodal. Le servage y fut toujours inconnu. La noblesse y eut peu de privilèges. Après la découverte de l'Amérique, l'argent tint lieu d'ayeux et de titres. Il était facile d'acheter des lettres de noblesse, et les nobles pouvaient se livrer au commerce et à l'industrie sans déroger. (1)

L'influence du clergé n'est pas aussi puissante qu'on le pense. Depuis 1814, les cloîtres ne trouvèrent presque plus de novices ayant quelque fortune.

Le nombre des prêtres éclairés s'est beaucoup accru depuis Charles III; la plupart toutefois sont encore sans lumières;

(1) Aussi ne fut-ce pas la noblesse qui s'opposa à la constitution.

mais, peuple eux-mêmes, ils suivent plutôt les mouvemens du peuple qu'ils ne les dirigent.

Le caractère des Espagnols diffère, comme partout, selon les différentes provinces. Le Castillan agricole est plein de droiture et de probité; c'est le Béotien de l'Espagne. Les habitans de l'Estramadure sont plus entreprenans; ils jouèrent un grand rôle dans les expéditions d'Amérique: Cortès et Pizarre étaient Estramennos. Les Galiciens sont braves et actifs; ils aiment les courses lointaines. La Galice fournit toute l'Espagne de porte-faix et de crocheteurs. L'Asturien est fier de sa pauvreté et de son antique origine. Tout gentilhomme de l'Asturie s'estime à l'égal d'un grand, et tout simple paysan s'y regarde comme gentilhomme.

Les Biscayens se disent tous nobles: ils se refusent au service militaire ordinaire, et prétendent à toutes les places d'officiers. Le Navarrois est plus grossier et moins industrieux que le Biscayen, mais il s'empresse de défendre ses foyers, et n'aime pas à sortir de son pays.

L'Aragonois est pauvre parce qu'il est paresseux: il est en même tems le plus orgueilleux des Espagnols. On dit d'un homme entêté qu'il est têtu comme un Aragonais et comme un mulet.

Si c'est l'honneur qui sert de guide en toutes choses à l'habitant de l'Aragon, le Catalan n'est mû que par l'amour du gain et de l'indépendance. L'esprit mercantile est l'esprit dominant dans la Catalogne. Il s'y trouve uni à l'amour de la liberté.

Le Valençais est de tous les Espagnols celui qui se rapproche le plus des Maures pour le costume et le caractère. Le royaume de Valence est la province où la vengeance commet le plus de meurtres. Du reste les Valençais sont très-laborieux; leur pays ressemble à un vaste jardin. On fait la même observation

dans le royaume de Murcie, dont les habitans ressemblent beaucoup à ceux de Valence.

Les Andaloux sont pauvres, paresseux, mais contens de peu. Ils sont hableurs et aiment à exagérer leurs moyens. Malgré ces différences dans le caractère des divers peuples de la Péninsule, ils offrent une masse très-compacte et très-unie. Les antipathies qui divisaient encore dans la guerre de succession les Castillans et les Aragonais, n'existent plus : tous sont Espagnols, plus Africains qu'Européens.

Après avoir ainsi caractérisé les peuples de l'Espagne, l'auteur offre un exposé très-clair et très-précis de la constitution de la monarchie espagnole avant 1808, de sa population et de ses ressources.

Il résulte de l'exposé historique des différentes constitutions qui régissaient autrefois les royaumes de la Péninsule, que là, comme presque dans tous les autres pays de l'Europe, c'est la liberté qui est ancienne et le despotisme qui est moderne. Avant Ferdinand-le-Catholique, les Espagnols étaient la nation la plus libre de l'Europe. Outre les institutions et les garanties locales, presque toutes les villes envoyaient des députés aux Cortès, qui avaient le droit de réviser les dépenses du gouvernement, de refuser les impôts, de donner leur avis sur l'opportunité de la guerre et de la paix, de faire des lois et d'accuser les ministres. Toutes les provinces avaient des députations permanentes que les rois devaient consulter dans tous ces différens cas. Ferdinand-le-Catholique, avec le secours de l'inquisition, commença l'œuvre de l'oppression ; depuis ce prince l'édifice constitutionnel fut démoli pièce à pièce. La première chose que fit Ferdinand, ce fut d'affaiblir la puissance des Cortès. Il en exclut plusieurs villes et n'y invita plus que rarement la noblesse. Les villes de la Castille

essayèrent par l'insurrection de 1521 de ressaisir leurs anciens droits; la noblesse se déclara contre elles. Les cavaliers (*Caballeros*) remportèrent à Villelar une victoire décisive sur les communes (*Communeros*). Sous Philippe II il ne resta de la constitution castillane que le nom; les Cortès n'eurent plus que le droit de présenter des doléances et d'enregistrer par ordre les lois et les impôts. Une armée de Castillans détruisit la constitution d'Aragon, à l'occasion de la persécution du secrétaire Perez, qui s'était refugié dans ce pays, après avoir été long-tems le docile instrument des secrètes fureurs de Philippe. La liberté espagnole succomba de plus en plus, sous les efforts réunis de l'inquisition, du clergé et des favoris qui dirigèrent les successeurs de Philippe II, et l'Espagne n'était plus, sous Charles II, qu'un corps languissant, lorsque une dynastie nouvelle monta sur le trône. Les Bourbons l'ayant emporté, les provinces de la couronne d'Aragon, qui avaient pris parti pour l'Autriche, perdirent le reste de leurs antiques libertés. Les derniers rois de race autrichienne convoquaient encore de tems en tems, pour la forme, les assemblées des Cortès; les Bourbons suivant les maximes de Louis XIV, ne les appelèrent que pour leur faire reconnaître les princes des Asturies. Ainsi les constitutions espagnoles périrent à l'avénement de la nouvelle dynastie; mais avec elle pénétra dans la Péninsule l'esprit du dix-huitième siècle, qui y prépara une ère nouvelle.

L'auteur fait l'éloge du règne de Charles III, qui quitta le trône de Naples pour celui de l'Espagne, qui mit des bornes au pouvoir de l'inquisition, et qui expulsa les Jésuites de ses états. La révolution espagnole que M. de Schepeler ne regarde pas comme terminée, commença, selon lui, sous le règne de Godoy, ministre de Charles IV; mais avant d'entrer dans quel-

ques détails sur le gouvernement de ce favori, il s'applique à exposer l'état intérieur de l'Espagne avant 1808, parce que, dit-il, c'est cette situation, incompatible avec l'esprit du siècle, qui est en révolution.

Depuis Philippe II jusqu'à Charles II, la population de l'Espagne alla constamment en décroissant; elle s'accrut sous les Bourbons, et surtout sous Charles III. D'après le dénombrement fait en 1797, l'Espagne aurait eu alors 10,541,221 habitans, que l'on peut porter pour 1808 à 11 millions. Sur ce nombre, 10 millions à peu près appartenaient à l'agriculture, 456,493 aux autres professions, 184,802 au clergé, y compris ses serviteurs et ses commensaux; de sorte qu'il y avait une personne cléricale sur 60 individus, et un prêtre sur 110 laïques, tandis qu'il n'y avait qu'un seul commerçant sur 429 individus. Le revenu du clergé, tout compris, était estimé à 1100 millions de réaux, à peu près 275 millions de francs, ce qui fait pour chaque individu 300 piastres ou 1500 francs, somme suffisante pour faire vivre toute une famille. La plus grande partie de ces fonds était prise sur l'agriculture, d'ailleurs grevée d'impôts énormes. Les revenus de la couronne se montaient, avant la guerre de 1808:

Pour l'Espagne à . . .	693,000,000	de réaux de Vellon;	
Pour l'Amérique à . .	145,000,000	—	—
En total à	838,000,000	—	—

Ce qui fait à peu près 289,500,000 francs.

Or, avec ces revenus il y eut dans la seule année de 1797, un déficit de près d'un milliard de réaux, ou de 250 millions de francs. Charles III avait laissé une dette de 2064 millions de réaux; sous Charles IV elle alla jusqu'à 7194 millions. Chaque

année y ajouta, malgré le peu de délicatesse de Godoy à combler les déficit annuels.

Après avoir ainsi réuni dans le même tableau le contraste des idées nouvelles qui franchirent les Pyrénées, malgré les efforts de la sainte Hermandad, avec les prétentions de l'Inquisition et le despotisme du gouvernement, la richesse du clergé et la détresse de l'agriculture et de l'industrie, le délabrement des finances, l'immoralité de Godoy et la faiblesse de Charles IV, M. de Schepeler retrace rapidement les principaux événemens du règne de ce prince. Tous les vices autorisés par l'exemple de la cour, malgré la bonté naturelle du roi; deux ministres habiles que Charles III expirant avait recommandés à son fils, bannis de la cour et emprisonnés pour faire place au favori de la reine, naguère encore simple garde du corps, et qui n'avait aucune espèce de talent; toutes les parties de l'administration livrées au désordre et à la dilapidation; Godoy, nommé prince de la paix, en récompense du traité honteux de S[t]-Ildefonse; une branche de la maison de Bourbon alliée à la république française; toutes les folles entreprises de la reine et de Godoy, inspirées par les plus viles passions; une guerre vainement dirigée contre le Portugal, parce que, à l'entrevue de Badajoz, la princesse Charlotte, fille de Charles IV et femme du prince royal de Portugal, n'avait pas montré assez de respect au favori de sa mère; les vues politiques fondées sur l'alliance de la France, sans cesse traversées par les intrigues amoureuses de la reine et de Godoy, et par des mouvemens de jalousie, suite de leurs infidélités réciproques; les gardes du corps formant le sérail de l'épouse de Charles IV, les dames de la cour celui du prince de la paix; les chasses du roi aussi dispendieuses que des expéditions militaires; Godoy,

devenu l'allié de son roi par son mariage avec une infante, renonçant à la place de premier secrétaire d'état pour mieux gouverner la reine ; deux ministres habiles, Saavedra et Jovellanos, bannis et traînés de prison en prison, parce qu'ils refusent d'être les instrumens du favori ; le prince de Parme, neveu de Marie-Louise, nommé roi d'Etrurie par un traité onéreux pour l'Espagne; l'Espagne épuisée d'argent par les subsides payés à Napoléon, et par la guerre avec l'Angleterre, fruit de l'alliance obstinée avec le France; la marine espagnole détruite à Trafalgar. Cependant, à mesure que la cour se précipitait vers sa ruine, la nation s'éclairait au spectacle de la révolution française. Elle suivit avec intérêt et avec une secrète jalousie les progrès de la puissante république, et murmurait hautement des désordres de la cour. Bonaparte, héros républicain, fut long-tems l'objet de l'admiration des Espagnols ; mais quand ils eurent compris que son alliance était funeste à l'Espagne, ils portèrent leurs regards sur le prince des Asturies. L'intérêt qu'on lui portait augmenta lorsqu'il parut visiblement l'objet de l'aversion de sa mère et de Godoy. La haine publique contre ce ministre s'accrut encore par les bruits qui se répandirent sur la part qu'il aurait eue à la mort prématurée de la princesse des Asturies. Tout était prêt pour un grand mouvement, lorsque la paix de Tilsit permit à Napoléon de porter ses forces vers le Midi. Le refus du Portugal de recevoir des troupes françaises, fut pour le conquérant l'occasion d'entrer dans la Péninsule, et le traité de Fontainebleau, par lequel Godoy consentit au partage du Portugal et à l'invasion de ce royaume, fut pour le peuple espagnol le signal de l'insurrection et le commencement de la révolution.

Abordant l'histoire même qu'il s'est proposé d'écrire, l'au-

teur raconte dans les trente chapitres dont se compose le premier volume, l'invasion du Portugal et les premiers mouvemens du parti du prince Ferdinand; la manière dont les troupes françaises s'emparèrent de plusieurs forteresses espagnoles; l'abdication de Charles IV; l'avénement et la captivité de Ferdinand; la journée du 2 mai, première explosion de l'énergie long-tems comprimée des Espagnols; les événemens de Madrid jusqu'au mois de Juillet et les négociations de Bayonne; l'insurrection de Murcie et de Valence; les opérations du maréchal Moncey, dans ce dernier royaume; le pillage de Cuença par les Français; l'insurrection d'Aragon; le premier siège de Saragosse; l'insurrection de la Catalogne; celles des Baléares; la révolution d'Andalousie; l'insurrection de Cadix et de Grenade; l'établissement de la junte de Séville et les opérations du général Dupont dans l'Andalousie, qui se terminent par la capitulation de Baylen; l'insurrection de Badajoz et de l'Estramadure; celle d'Alentéjo, de Ciudad-Rodrigo et du nord du Portugal; les événemens de Lisbonne et les dispositions de Junot; la descente des Anglais, la bataille de Viméira et la capitulation de Junot; la révolution des Asturies et de la Galice, de la vieille Castille et de Léon; les opérations des généraux espagnols Cuesta et Blake; l'arrivée de Joseph à Madrid, le 20 juillet; la reprise de la capitale par le général espagnol Llamas le 13 août; enfin la formation de la Junte centrale. Le volume se termine par le récit de l'évasion du corps d'armée espagnol, placé sous les ordres de La Romana. Dans le chapitre cinq, l'auteur donne une liste de toutes les troupes françaises qui entrèrent en Espagne jusqu'en 1813, et en fait monter le nombre à plus de 673,000; il n'en sortit que 253,500, de sorte que l'Espagne est devenue le tombeau de plus de 420,000 Français ou alliés. L'ouvrage

que nous annonçons est écrit avec vivacité, avec intérêt, avec clarté ; on reconnaît partout, dans le récit, un homme qui raconte ce qu'il a vu par lui-même. Il s'est bien instruit du caractère, des mœurs et des vœux de la nation espagnole. Il se prononce franchement pour le parti constitutionnel tel qu'il était à Cadix. Il ne cache pas combien l'invasion française a blessé son sentiment moral; mais s'il se souvient un peu trop peut-être qu'il fut l'ennemi des Français, il se plait du reste à rendre justice à leur bravoure. Cet ouvrage mériterait d'être traduit, ne fût-ce que pour donner à plusieurs généraux l'occasion de se justifier des accusations dont ils y sont l'objet.

W.

3. *Allgemeine historische Taschenbibliothek für jedermann, etc. — Bibliothèque portative de l'histoire universelle. Première partie : Histoire de France, 2 vol. Seconde partie : Histoire d'Angleterre, 2 vol. Troisième partie : Histoire d'Ecosse, 2 vol. Quatrième partie : Histoire des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. 3 vol. Dresde, chez Hilscher* 1826.

Voici encore une entreprise utile à laquelle nous devons des éloges. Dirigée par quelques écrivains distingués de l'Allemagne, elle ne peut manquer d'obtenir tout le succès qu'elle mérite. Les rédacteurs de ce recueil ont pris pour guides, dans leurs travaux, ceux des écrivains qui ont le mieux réussi à tracer l'histoire des différens pays dont ils s'occupent tour à tour, en s'écartant toutefois de l'original à mesure qu'ils y ont rencontré des inexactitudes importantes à relever. Quelques extraits de chacune des parties qui ont paru jusqu'ici,

donneront une idée de la manière dont chaque sujet a été traité.

1° *Histoire de France*, par A. L. Herrmann, d'après M. Félix Bodin. Le premier volume présente un tableau rapide de la situation de la Gaule avant la domination romaine, et s'arrête à la fin du règne de François II. Le second volume commence au règne de Charles IX, et va jusqu'en automne de 1815. Nous en traduirons le passage suivant, dans lequel l'auteur décrit d'une manière rapide et énergique une partie des horreurs de la St. Barthélemy. « Le roi, accompagné de sa cour, alla voir le cadavre mutilé de Coligny, qu'on avait suspendu à un gibet; déjà il répandait une odeur infecte et l'un des courtisans se tenait le nez bouché. C'est à cette occasion que Charles IX redit cet horrible propos : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon!* Le roi annonça alors solennellement que tout avait été exécuté d'après ses ordres; le parlement en témoigna sa satisfaction et arrêta qu'une procession annuelle célébrerait le massacre de 100,000 Français! Le nom seul de la St. Barthélemy excite maintenant l'horreur, *quoiqu'elle ait encore trouvé de nos jours des défenseurs!* »

2° *Histoire d'Angleterre*, par J. H. G. Hensinger, d'après M. Félix Bodin. Le premier volume s'étend jusqu'en 1603, le second jusqu'en 1815. Nous en extrairons le morceau qui suit : « On a beaucoup écrit sur l'origine du gouvernement représentatif. Montesquieu prétend l'avoir trouvé dans les forêts de la Germanie. D'autres l'ont cherché dans les institutions féodales. D'autres encore l'ont fait descendre de l'église et des conciles; on a même été jusqu'à remonter aux anciens Romains. A laquelle de ces opinions faut-il ajouter foi? Je ne me hasarderai pas à le décider. Mais comme l'état représentatif est tout-à-fait fondé sur le droit et sur la nature des choses, il a

dû nécessairement s'en présenter quelques élémens dans chaque nation et à chaque époque. La société, considérée sous le rapport de la communauté de ses intérêts, étant un *gage*, et le gouvernement étant *l'administrateur de ce gage*, il est naturel qu'une portion plus ou moins grande de ceux qui constituent ce gage prennent part à son administration. Partout, et même sous le despotisme le plus absolu, on trouvera des espèces de conseils, chargés de porter les vœux du pays à la connaissance du pouvoir, et de s'opposer à l'arbitraire. Chez les Turcs ce sont les Ulémas; en Chine les Mandarins; dans tel pays ce seront les prêtres; dans un autre les soldats; dans un troisième les juges. L'essentiel est de savoir quelle est l'institution nationale qui fait concourir le plus de membres de la société à l'administration des intérêts communs. Fuyons l'Orient esclave, où la crédulité l'a de tout tems emporté sur le soin de l'intérêt général, *où le pouvoir absolu n'a jamais cessé d'être un article de foi, et d'avoir des prêtres pour ministres.* »

3° *Histoire d'Ecosse;* par Lindau. L'auteur s'est écarté du *Résumé de l'histoire d'Ecosse* de M. Carrel, ouvrage qui lui a paru rempli d'inexactitudes. Dalrymple, Hume, Henry, Guthrie, Robertson, ont servi de guides à M. Lindau. Nous traduirons les lignes suivantes qui se trouvent dans le second volume, page 109. « Semblable aux autres états de l'Europe, dont le mode de gouvernement dérive de certaines institutions féodales, l'Ecosse était une monarchie tempérée, où la noblesse et le clergé formaient le contrepoids du pouvoir monarchique. L'Ecosse ne possédait point un tiers-état éclairé qui aurait pu rétablir l'équilibre dans le royaume; aussi l'histoire de ce pays n'offre-t-elle que des troubles continuels et des luttes multipliées entre le trône et la noblesse. La noblesse

écossaise avait dans le système féodal de sûrs moyens d'agrandir sa puissance, et se trouvait encore favorisée par d'autres circonstances accidentelles. La liberté habite les montagnes, et la nature particulière de ce pays montagneux, qui arrêta les aigles romaines dans leur vol et fit échouer les efforts de Guillaume-le-Conquérant, permettait facilement à la noblesse de défier les souverains du haut de ses châteaux et de ses forteresses. Le manque de grandes cités contribua beaucoup à augmenter la puissance des nobles et à affaiblir le pouvoir royal. *Les grandes communes sont le berceau des lois et de l'ordre public.*»

4° *Histoire des Etats-Unis de l'Amérique du Nord,* par F. Philippi. Les deux volumes qui en ont déjà paru font attendre le troisième avec impatience. Le premier finit avec l'année 1688, le second va jusqu'en 1776. L'auteur n'a pas cru devoir suivre l'ouvrage de M. Barbaroux, qui lui a paru peu proportionné à l'importance politique des États-Unis. M. Philippi promet une histoire complète de la constitution des Etats-Unis, qui, à en juger par ce premir essai, sera un travail digne du plus vif intérêt. Nous allons en attendant que nous puissions entretenir nos lecteurs de la nouvelle production que médite M. Philippi, leur donner un extrait de son histoire des Etats-Unis (tome 2 page 104). « C'est ordinairement le malaise des peuples qui produit les révolutions et qui excite en eux une tendance générale vers le changement; mais quelquefois aussi les révolutions sont la conséquence des progrès de l'intelligence, qui, appelant la force physique à son secours, cherche à briser les entraves d'un ordre de chose resté en arrière du siècle. Quelqu'attachés qu'ils soient à leurs anciennes institutions, les peuples acquièrent, avec l'émancipation, le désir de se sous-

traire à toute espèce d'arbitraire et à la tutelle que l'on cherche toujours à conserver sur leur esprit. La révolution américaine dirigée à son origine principalement contre la théorie du despotisme, et se conformant aux principes proclamés dans ses manifestes, a pris, dès ses premiers pas, un caractère d'abstraction philosophique, de prudence et de sociabilité dont l'histoire nous offre peu d'exemples, et qui ne peut, par conséquent manquer d'exciter la curiosité de tous les peuples. Ce phénomène s'explique lorsque l'on remarque qu'au moment où cet événement eut lieu, la nation était déjà arrivée à un haut degré de liberté politique et religieuse. L'exposé des droits des colonies était un résumé de ces principes et la déclaration d'indépendance en fut l'application pratique.* G. S.

4. *Recherches sur la nationalité, l'esprit des peuples allemands et les institutions qui seraient en harmonie avec leurs mœurs et leur caractère, par Fr. L. Jahn, traduit de l'allemand, avec notes par P. Lortet, docteur en médecine; Paris chez Bossange* 1825. *in*-8. *un vol. de* 432 *p.*

5. *Lettre sur l'Allemagne, à l'occasion des recherches sur la nationalité etc., par M. Stanislas Gilibert. Lyon à l'imprimerie de Coque,* 1826. *broch. de* 17 *p.* 8.

Ces deux publications faites par deux médecins philosophes de Lyon, sont une preuve bien agréable du vif intérêt que la nation et la littérature allemandes commencent à inspirer aux Français le plus instruits et les plus détachés des préventions nationales. Nous ne saurions mieux faire, pour caractériser

l'ouvrage de Jahn, et pour apprécier le service que M. Lortet a rendu à la philosophie sociale, en traduisant en français un ouvrage aussi difficile et aussi intéressant, que de suivre, l'auteur de la *Lettre sur l'Allemagne* écrite à l'occasion de ce livre remarquable. « Le sort de l'Allemagne n'étant pas changé, dit M. Gilibert, l'ouvrage de Jahn (écrit il y a plus de quinze ans) n'a rien perdu de son opportunité ; il reste ce qu'il était, une machine de guerre élevée pour la défense du pays contre la tyrannie de l'étranger et contre cette folle prétention de conquêtes et de domination universelle, qui a pu être long-tems un mal nécessaire et le seul moyen de communication entre les peuples ignorans et les barbares, mais qui certainement cèdera enfin l'empire à d'autres moyens de civilisation qui ne coûteront ni sang, ni larmes. Philosophe autant que patriote, l'auteur combat franchement, dans l'intérêt de son pays comme dans celui de l'humanité, cette vieille folie qui, déguisée sous les noms de Sainte-Alliance, de congrès, de cosmopolitisme, aspire encore aujourd'hui, sans égard pour la diversité naturelle des peuples, à les soumetttre tous également au même régime, comme Procuste plaçait toutes ses victimes dans son lit de fer. »

« Un Tamerlan seul, écrivait Jahn, quelque tems après la bataille de Wagram, un Tamerlan dont l'œuvre journalière était la destruction, et qui portait trois globes sur ses armoiries et ses enseignes, pouvait seul ne vouloir sur la terre qu'un peuple, une langue et une religion. »

« En effet, poursuit M. Gilibert, n'est-ce pas entendre à contre-sens ce besoin réel d'unité qui tient à l'origine même de l'âme, comme à sa destinée, et qui pousse l'esprit humain à travers toutes les variétés de formes, de tems et de lieux, vers

ce qui est général, universel, infini? En toutes choses humaines, en politique, comme en littérature, comme en religion même, tout ne se réduit-il pas au fini et à l'infini, à l'unité et à la diversité? L'unité peut-elle se trouver séparée de la diversité? La multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion; l'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie, a dit Pascal, cet homme prodigieux, dont le génie a comme pressenti et indiqué, deux siècles d'avance, le grand système de philosophie qui règne aujourd'hui en Allemagne. C'est dans cette école philosophique, la plus complète de toutes, puisqu'elle ne méconnaît aucun élément ni aucun rapport de la nature humaine, c'est à cette doctrine qu'appartiennent les *Recherches sur la nationalité*. Ce n'est même qu'en partant de ce point de vue élevé, qu'on peut embrasser l'ensemble des idées de l'auteur sur l'existence de chaque nation, considérée dans tous les développemens de son activité naturelle, sur le droit inviolable, bien que souvent violé, d'être elle-même en toutes choses et non autre qu'elle, de s'appartenir à elle-même et non à d'autres, de penser, de juger par elle-même, de sentir et de s'exprimer dans sa langue maternelle, et non dans des langues mortes ou étrangères au climat comme aux habitants, enfin d'agir et de gouverner par elle-même, d'après les lumières et les besoins du pays et non d'après des mœurs étrangères ou des intérêts ennemis. On sait ce que la civilisation moderne doit au génie inventif et à l'esprit d'indépendance de la nation allemande; combien de découvertes utiles, de travaux importans, d'idées saines, d'exemples salutaires et généreux, soit en politique et en religion soit en philosophie et en morale, soit en littérature, dans les beaux-arts et dans l'éducation publique. Depuis le triomphe populaire d'Hermann, l'Allemagne a donné à l'Europe moderne

une autre leçon d'indépendance bien autrement importante ; c'est celle de la liberté d'examen, de la liberté religieuse, philosophique et littéraire, en un mot de l'affranchissement de l'homme moral et intellectuel. »

« Avec un auteur qui embrasse une si grande diversité d'objets, d'un point de vue si élevé, le lecteur ne risque pas de tomber sur la lettre morte de ces écrits méthodiques, composés froidement, sous la seule inspiration des livres, loin du monde réel et comme en exil de la vie positive : résultat stérile de la séparation qui existe presque partout entre la théorie et la pratique, le savoir et la sagesse, les principes et les affaires. Dans le livre de Jahn, le caractère allemand paraît encore tout palpitant de réalité. C'est à cette plénitude de vie qu'il faut attribuer l'apparence de désordre que présente cet ouvrage. »

« Habile observateur autant que savant historien, réunissant aux trésors d'une profonde érudition les connaissances positives que donne la pratique d'une vie active, consacrée tout entière au salut de sa patrie, Jahn passe en revue toutes les parties de l'organisation sociale, telles que les ont faites les origines nationales, les révolutions anciennes et modernes, la nature du climat, les mœurs, les habitudes et toutes les circonstances de tems et de lieu qui modifient les lois générales de la nature humaine. Calculant ainsi la somme de maux et de biens, de progrès et de revers que l'Allemagne doit à l'influence de ces circonstances, et dressant l'inventaire de tous les développemens de la vie sociele, il en conclut une appréciation exacte des besoins de l'époque, de ses ressources et des obstacles à un état meilleur. »

« *Division naturelle des territoires, administration intérieure de l'état, unité de l'état et du peuple ; église, éducation du*

peuple, constitution de la nation, sentiment national, littérature nationale, vie domestique, voyages dans la patrie: rien de ce qui existe ou de ce qui devrait être, n'est omis dans cette espèce de statistique physique, intellectuelle et morale de la nation allemande. Toutes les institutions, toutes les parties de l'organisation sociale y sont appréciées telles qu'elles sont devenues, comparativement à ce qu'elles étaient autrefois, et telles qu'elles devraient être relativement aux besoins de la civilisation générale et aux intérêts particuliers du pays. Mais c'est surtout dans leur rapport avec l'esprit et le caractère des peuples allemands, que l'auteur s'applique à les considérer; c'est dans ce rapport intime, dans l'accord et l'harmonie de toutes les institutions avec les mœurs et le génie national, qu'il trouve *la force d'unité de toute société humaine, et ce qu'il nomme Volksthum, nationalité.* »

Après avoir ainsi rendu compte de l'esprit de l'ouvrage original, l'auteur de la *Lettre sur l'Allemagne* parle du travail du traducteur. « J'ai lu, dit-il, cet ouvrage comme j'aurais écouté une conversation d'un sage ou d'un ami, sans trop prendre garde à la correction du langage. *C'est ici un livre de bonne foi,* a dit M. Lortet de l'ouvrage allemand; on peut le dire aussi de la traduction, et ce jugement devrait suffire; Montaigne s'y fût tenu: pourquoi ne nous en contenterions-nous pas? Qu'importe, dans un sujet aussi grave, la vaine parure du style? Ne cesserons-nous donc pas de prendre un livre bien écrit pour un bon livre, l'extérieur de l'homme pour l'intérieur? *Je me méfie de ces gens qui ne font point de fautes en parlant,* disait d'Alembert. » Ici, nous l'avouons, nous ne sommes pas tout-à-fait de l'avis de M. Gilibert, et nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de faire des solécismes pour être honnête

homme. M. Gilibert lui-même écrit du reste trop bien pour qu'on puisse regarder son opinion comme intéressée. Mais ses paroles à ce sujet semblent renfermer une critique indirecte de la traduction, critique qui nous paraît peu fondée. Sans doute le travail de M. Lortet est rempli de germanismes, quoique composé sur les bords du Rhône; mais cela même ajoute à son mérite: c'est une preuve de la fidélité de la traduction, qui est le premier devoir du traducteur. D'ailleurs s'il y a du germanique dans l'ouvrage français, il est moins dans l'expression matérielle que dans les idées. « Il y a deux manières de traduire, dit M. Lortet dans sa préface: dans l'une le traducteur s'empare des pensées de l'original, et les exprime dans sa langue comme si elles lui étaient propres; dans l'autre il doit non seulement rendre les idées, mais conserver la couleur des expressions et souvent la tournure des phrases. Je me suis déterminé pour cette dernière parce que je voulais faire connaître l'ouvrage et son auteur. Le style est une manifestation de l'homme. »

Nous en avons assez dit pour faire connaître l'esprit de l'ouvrage de Jahn, et pour le recommander à ceux qui veulent connaître la nation allemande. Il ne nous reste plus qu'à en indiquer en détail le contenu. Dans la préface, M. Lortet donne sur l'auteur une notice dont les matériaux lui ont été communiqués par un Allemand qui a voulu garder l'anonyme. L'ouvrage même est divisé en dix livres, distribués ainsi qu'il suit:

I. *De la division naturelle des territoires.* II. *De l'administration intérieure de l'état:* du gouvernement de l'état, des provinces, du gouvernement de marche, de cercle et des communes; de l'organisation judiciaire, de la simplification de la perception des impôts; des établissemens d'éducation: écoles

communales et paroissiales, écoles de cercle, de marche, universités etc. III. *De l'Unité de l'état et du peuple:* sûreté publique, connaissance des affaires publiques; droit civil, unité de mesures; union intime entre le civil et le militaire; droit public civil et pénal; perfectionnement de la langue maternelle; convocation des notables; capitale; manie du *compatriotisme*. IV. *De l'église*. V. *De l'éducatiou du peuple*. VI. *De la Constitution de la nation*: ordres de l'état, lois constitutionnelles, diète, maisons souveraines, droit de citoyen, noblesse, défense du pays. VII. *Du Sentiment national:* costume national, fêtes nationales, sépultures d'honneur et monumens nationaux. VIII. *De la Littérature nationale*. IX. *De la Vie domestique*. X. *Des Voyages dans la patrie*; nécessité de ces voyages; esprit allemand.

M. Lortet a joint à la traduction, un grand nombre de notes, quelquefois très-étendues, qui ne sont pas la partie la moins intéressante de son travail. Pour achever de faire connaître ce livre, nous allons extraire, au hazard, du texte et des notes, quelques passages qui pourront faire juger du reste.

« Un état composé de toutes sortes de pays, imparfaitement unis, jouit tout au plus de la vie d'un polype, où chaque partie peut être divisée sans dommage et sans commotion pour le tout. Un état doit être un corps dont les provinces sont les membres (page 47). »

« Un grand peuple éloigné des mers doit étouffer, parce qu'il n'est pas libre de sortir et de rentrer à volonté. Dût-il soutenir des guerres à outrance, ce peuple doit avoir en vue d'établir des relations avec les autres peuples, ainsi que l'immortel Pierre l'a fait pour la Russie (page 51). »

« Chez les peuples anciens, on trouve la grandeur; chez les modernes on ne trouve que l'esprit d'agrandissement. La gran-

deur a une force expansive, l'esprit d'agrandissement envahit et englobe (page 97). »

L'auteur blâme l'emplacement de la plupart des capitales de l'Europe. « Copenhague, dit-il, est comme la plus extrême patache d'une flotte à l'ancre. Stockholm est cause de la faiblesse de la Suède. Si Diogène ressuscitait, il crierait aux Russes : renversez votre capitale, si non, votre peuple se disperse dans de vastes déserts. Vienne, qui est une cause de dépérissement pour l'Autriche, n'est point un centre pour les provinces de l'empire. Si les Grecs (qu'on se souvienne que ceci est écrit en 1810) renouvellent les journées de Marathon et de Platée, leurs Amphictyons doivent songer à ce mot du rusé Philippe : « Celui qui « possède Corinthe et Chalcis en Eubée, tient le taureau par les « cornes. » Il ne manque à Madrid qu'un fleuve navigable. *La France dans Paris* regarde vers Londres comme les statues de ses anciens rois. Les Pyrénées forment son talon gauche et, comme Achille, elle est vulnérable dans cette partie ; son bras droit menace le Rhin. Entre les deux épaules seulement elle n'est pas défendue par des fortifications de la nature ou de l'art ; de Genève à Bâle elle ressemble à ce Siegfried armé d'écailles, chanté dans les Niebelungen. »

Nous ne pouvons nous empêcher de transcrire encore ces paroles qui commencent le livre de l'*Eglise* : « Le sentiment de l'éternité accompagne l'homme dans toutes les situations et toutes les phases de la vie, depuis le premier réveil de l'esprit jusqu'à son dernier sommeil. Il est créateur dans les grandes œuvres et dans les grandes entreprises ; il anime tout dans les petits travaux et les moindres affaires. Planter des arbres, ensemencer, fonder des établissements, consacrer sa vie à des recherches philosophiques, méditer sur chaque invention utile, passer sa vie

à faire des découvertes, telles sont les richesses qui découlent de cette source toujours jaillissante. Les liens sacrés de l'humanité tiennent à ce pressentiment plein de vie, à ce désir indestructible, à cette douce croyance, et sur sa bannière brille cette inscription : IMMORTALITÉ. » Les notes de M. Lortet sont remplies d'une érudition saine et bien choisie. Nous signalons surtout la quatorzième sur le *génie de la langue allemande*, extraite de l'ouvrage de Jahn sur la gymnastique, et la quarante-troisième qui renferme un parallèle entre *Gœthe* et *Schiller*.

Nous ne croyons pas mieux pouvoir terminer cet article qu'en rapportant quelques passages de la première note. « La langue allemande réunit l'originalité à une ductilité très-étendue, le grand âge à la fraîcheur de la jeunesse : c'est une œuvre faite d'un seul jet. Sa grande richesse en mots radicaux lui donne une supériorité positive; l'abondance et la précision des mots auxiliaires employés dans la formation d'autres mots, forment un trésor inépuisable. Ce qui est possible en allemand est par-là même réel. Toute distinction de mots en *vieux* et *nouveaux* y est une chose incertaine. Il n'existe point de différence de rang entre les premiers nés et les plus tardifs. Dans la faculté, dont jouit cette langue pour la formation des mots, se trouve le principe de son rajeunissement : elle est la source de son immortalité. »

« Par la facilité qu'on a de décomposer, de transposer et de composer les mots, la langue allemande possède une configuration multiple, qui permet de la faire marcher dans toutes les directions. Comme langue originale, elle a pour dot une clarté dont manque toute langue bâtarde. Elle est intuitive, vit par l'intuition et pénètre dans la profondeur du sentiment. Elle a conservé une simplicité enfantine, elle est expressive dans les images, édifiante dans le discours, entraînante dans le chant, énergique et concise dans les sentences. » W.

III. MÉLANGES ET VARIÉTÉS.

Société des sciences à Gœttingue.

Dans la séance du mois de décembre dernier, dont nous avons parlé dans notre sixième numéro (page 392), le professeur Tychsen, président de la société, a donné lecture de la seconde partie d'un mémoire sur l'origine de l'histoire ancienne des Perses, et sur la foi qu'on peut y ajouter. Voici une analyse de cet important travail. Dans la première partie de ce mémoire M. Tychsen s'était arrêté à la dynastie des Sassanides; la seconde traite des Arabes et de la Perse moderne. « Les Arabes, dit M. Tychsen, faisaient peser leur joug beaucoup plus sur les Perses que sur les autres nations, parce qu'ils les méprisaient comme adorateurs du feu et idolâtres, et parce qu'ils craignaient qu'un peuple si nombreux, ayant une religion et une langue particulière, ne fût difficile à gouverner, aussi long-tems que le puissant ordre des Mages existerait. Ils détruisirent donc les temples, brûlèrent les livres, forcèrent les vaincus à embrasser l'islamisme, donnèrent tous les emplois à des Arabes, et ordonnèrent qu'à l'avenir on ne se servirait que de la langue arabe dans les affaires publiques. Les Mages s'opposèrent à ces prétentions, et il paraît que cette lutte donna naissance à plusieurs livres écrits en ancien perse. Cette tyrannie diminua cependant sous le règne des Abbassides, originaires de la Perse; leurs sujets, et surtout les habitans du Khorasan, commencèrent à se familiariser avec la civilisation de

leurs maîtres, tandis que de leur côté les Arabes étudiaient les traditions, l'histoire et la philosophie pratique des Perses. En 731, Hescham II fit traduire une histoire des Sassanides dont Massudi a vu au dixième siècle un très-beau manuscrit. Un auteur persan, Mokaffa (ou Mukni, Mukfa, Mokanna) traduisit, sous le règne du second Abasside, plusieurs ouvrages, tels que le *Calila ve Dimna*, les règles du roi Ardschir, les traditions d'Esphendiar, de Rustem et d'autres héros, une histoire de Nushirvan et Tarich Fars, une histoire de Perse écrite sous les Sassanides. Depuis cette époque les Perses s'adonnèrent à la langue arabe, et un grand nombre d'entre eux publièrent des ouvrages arabes sur différentes branches des sciences. On remarque parmi eux Behram, auteur d'un livre sur Moïse et sur Jésus-Christ; Chosru, Hescham, et Cassim d'Ispahan, qui a laissé une histoire des rois parthes et quelques biographies. L'histoire fut encore cultivée avec plus de zèle vers la fin du dixième siècle, lorsque les Samanides, famille persane, gouvernèrent la Perse orientale. Mansur, fils de Nuh, se proposa de rassembler des matériaux pour composer une histoire du pays, et en chargea particulièrement son vizir Abu Mansur. Le ministre recueillit un nombre considérable d'ouvrages historiques, et avec le secours de quelques savans il écrivit le *Schachnameh*, ou le livre des rois. D'après la déclaration que fait l'auteur lui-même dans la préface, son ouvrage paraît avoir été fait avec peu d'exactitude. Il se borne à citer les sources auxquelles il a puisé, sans s'expliquer davantage sur leur contenu, et il fait à peine mention du *Tarich Fars*, qui lui a servi principalement de guide. Il ne fait aucune distinction entre l'histoire proprement dite et les traditions fabuleuses. Ces traditions, conservées en partie dans le Khorasan et la Perse orientale, étaient déjà altérées depuis plusieurs siècles, et

c'est de là que proviennent ces noms modernes de pays et de villes qu'on trouve fréquemment dans ce recueil. Il n'y est presque question que des guerres avec les Turaniens, tandis que les grands événemens arrivés dans la Perse occidentale y sont passés sous silence. L'ordre chronologique n'était pas suivi, et ce n'est qu'après que l'ouvrage fut terminé qu'on l'y ajouta; mais comme il fallut répartir un laps de tems de trois mille ans entre les règnes de vingt rois, les seuls dont les traditions eussent conservé les noms, on donna à quelques-uns de ces règnes une durée de plusieurs siècles. C'est ainsi que celui de Rustem, l'un des princes qui rendit le plus de services à son empire, se trouve avoir six cents ans. Malgré ces défauts, le livre des rois pourrait être d'une grande utilité pour l'histoire, s'il avait été conservé intégralement. Mais on n'en possède qu'un extrait en vers, le *Schachmaneh* de Ferdusi, qui a souvent sacrifié la vérité pour donner plus de charmes à sa poésie. L'idée singulière de mettre en vers l'histoire d'un grand empire, fut déjà conçue sous les Samanides par le poète Dekiki; mais ce n'est que sous le règne de Mahmud, prince issu de la dynastie des Ghasnevides, que Ferdusi la réalisa, et le vieillard Assedi, maître de Ferdusi, termina le poëme de son élève en y ajoutant l'histoire de la conquête de la Perse par les Arabes. Un grand nombre des traditions, qui composent ce poëme, avaient été déjà traitées antérieurement par Dekiki, Assedi, Ansari et Ferdusi. Mahmud avait rassemblé des traditions sur Sam, Zal et Rustem, et avait puisé dans une histoire de Perse par Horferose. Ferdusi doit avoir apporté à Ghasna une histoire des rois de Perse que Mahmud compara avec le *Basitan Nameh* et quelques autres ouvrages historiques de la bibliothèque de son souverain. Il est même question dans ce poëme d'un ouvrage écrit en

pelwi, ou traduit du pelwi, sans qu'on puisse cependant déterminer s'il traitait de la mythologie ou de l'histoire. En général, il est difficile de démêler l'histoire qui sert de base au poëme de Ferdusi, et comme les annalistes qui lui ont succédé n'ont puisé que dans son ouvrage, il faut convenir que l'histoire ancienne de Perse, telle que les auteurs persans nous l'ont transmise, est très-vague et très-incertaine. Il faudrait, en tout cas, la comparer avec les plus anciens historiens arabes qui nous ont été conservés, tels que Abu Giafar al Tabari, qui a écrit cinquante ans avant la confection du *Schachnameh* historique; Masuti qui a vécu au milieu du dixième siècle et qui probablement s'est servi du *Basitan Nameh*; Hamzah d'Ispahan qui, long-tems avant Ferdusi, a écrit avec beaucoup d'exactitude une histoire de Perse. On conserve un manuscrit de ce dernier ouvrage dans la bibliothèque de Leyden, et il faut espérer que M. Hamacker publiera dans son catalogue des extraits qui jetteront une lumière nouvelle sur l'histoire ancienne des Perses. »

J.

Universités allemandes. — Epoques de leur fondation.

En donnant à nos lecteurs la liste des universités que l'Allemagne possède, nous avons cru qu'il ne serait pas sans intérêt de faire connaître l'époque de la fondation de chacune d'elles. Nous suivrons l'ordre chronologique dans cet aperçu.

L'université	de Prague	a été fondée en	1348.
—	de Vienne	—	1365.
—	de Heidelberg	—	1368.
—	de Würzbourg	—	1403.
—	de Leipsig	—	1409.

l'Université	de Rostock	a été fondée en	1419.
—	de Greifswalde	—	1456.
—	de Fribourg	—	1457.
—	de Bâle	—	1460.
—	de Tübingue	—	1477.
—	de Marbourg	—	1527.
—	de Kœnigsberg	—	1544.
—	de Jéna	—	1557.
—	de Giessen	—	1607.
—	de Kiel	—	1665.
—	de Halle	—	1694.
—	de Breslau	—	1702.
—	de Gœttingue	—	1734.
—	d'Erlangen	—	1743.
—	de Landshut	—	1810.
—	de Berlin	—	1810.
—	de Bonn	—	1818.

Quelques universités, célèbres par leur antiquité et par les savans qui les ont illustrées, ont été supprimées dans les dernières révolutions. Ce sont les suivantes :

Celle	de Mayence,	fondée en	1477,	a été abolie en	1790.
—	de Stoutgardt,	—	1784,	—	1794.
—	de Cologne,	—	1388,	—	1798.
—	de Bamberg,	—	1648,	—	1803.
—	de Dillingen,	—	1549,	—	1804.
—	d'Altdorf,	—	1678,	—	1809.
—	de Rinteln,	—	1623,	—	1809.
—	de Salzbourg,	—	1623,	—	1809.
—	d'Ingolstadt,	—	1472,	—	1810.

Celle d'Erfurt, fondée en 1392, a été abolie en 1815.
— de Wittenberg, — 1502, — 1815.

L'université d'Ingolstadt a été transférée à Landshut; celles d'Erfurt et de Wittenberg ont été réunies à l'université de Halle.

J.

Ecoles d'enseignement mutuel dans le Danemarck.

Les écoles lancastriennes se multiplient tous les ans dans le Danemarck. Le gouvernement vient de fonder à Ekkernfœrde une école normale, destinée à former des instituteurs d'après cette méthode pour tout le Danemarck. Il se fait présenter annuellement un rapport sur toutes les écoles de ce genre qui sont dans le royaume et sur le succès de leurs travaux. Une commission attachée à l'école normale, dont nous venons d'annoncer l'institution, est spécialement chargée de propager ce mode d'enseignement, et d'en provoquer l'introduction dans toutes les provinces. Des ordres ont été donnés aux autorités administratives, pour qu'elles aient égard aux besoins de cette méthode dans toutes les constructions de maisons d'écoles, de manière à laisser à chaque enfant un espace de dix pieds carrés. Les 236 tableaux employés dans l'enseignement mutuel se vendent dans les deux langues, danoise et allemande, pour le modique prix de 6 thalers, ou 24 francs. Les instituteurs reçoivent, outre ces tableaux un commentaire qui contient tous les développemens et les explications nécessaires. Dans cet ouvrage, qui est dû aux soins d'une société de savans, on a introduit différentes modifications, afin de combiner les avantages du mode d'instruction suivi jusqu'à présent avec ceux que présente la nouvelle méthode. J.

Nouvelles diverses.

Halle. On connaît les bienfaits que Franke a répandus sur cette ville, par les pieuses et philanthropiques institutions qu'il y a fondées. Le professeur Knapp, l'un des directeurs de ces établissemens, est décédé, et M. le chancelier Niemeyer, son collègue, s'est adjoint le professeur Jacobi, qui vient d'être confirmé dans ces fonctions par une ordonnance royale.

Hofwyl. L'institut de M. de Fellenberg, pour l'éducation des enfans pauvres, compte en ce moment quatre-vingts élèves. Un établissement semblable, pour les jeunes filles, vient d'être formé et promet des résultats aussi satisfaisans.

Culture des arbres fruitiers, enseignée dans les écoles d'Allemagne. Dans un grand nombre de communes, l'administration fait enseigner, dans les écoles, l'art de planter et de cultiver les arbres fruitiers. Il résulte d'un rapport, fait par l'autorité administrative de Düsseldorf sur les progrès de cette partie de l'agriculture, dans le district soumis à sa surveillance, que depuis peu d'années 160,000 pieds d'arbres fruitiers ont été plantés dans les environs de la ville, par les maîtres d'école, d'après les leçons de M. Weyhe, jardinier du roi.

Abo en Irlande. Cette université voit augmenter tous les jours son importance littéraire et scientifique, sous la direction paternelle de son chancelier, le ministre secrétaire d'état baron de Rehbinder. Elle lui doit l'achat de la bibliothèque du professeur Haubold, mort à Leipsig, laquelle contient, entre autres recueils importans, une collection complète des ouvrages de jurisprudence grecque et romaine. On évalue cette augmentation de la bibliothèque publique d'Abo, à 10,000 volumes.

Berlin. La liste des cours donnés dans cette université, pendant le semestre d'été, contient les noms de près de cent professeurs. Ce sont les facultés de médecine et de philosophie qui tiennent les cours les plus nombreux. Il est à regretter que l'état de la bibliothèque ne soit pas en harmonie avec la prospérité des autres parties de l'université. Les fonds, que le chancelier d'état, M. de Hardenberg, lui avait destinés, ont été beaucoup réduits, et il n'est plus question d'achats considérables. Les fonctionnaires, qui se servent également de cette bibliothèque, entravent encore l'usage qu'en devraient faire les étudians. On se plaint d'ailleurs de ce que les bibliothécaires n'ont pas toute l'urbanité qui distingue les personnes chargées de cet emploi en France, en Angleterre et dans d'autres parties de l'Allemagne.

Upsala. Dans le mois de janvier cette université a perdu le célèbre professeur et orientaliste Norberg, mort dans sa 79e année. Il avait été pendant quelque tems professeur à Lund. Avant sa mort il est encore parvenu à achever le catalogue de tous les manuscrits orientaux que possède la bibliothèque d'Upsala.

Munic. Le 28 avril une députation de magistrats et de représentans de cette capitale, a été appelée auprès de Sa Majesté, qui lui a déclaré qu'elle a résolu de faire transporter l'université de Landshut à Munich. Cette petite ville sera dédommagée par quelques branches de l'administration, qu'on y établira. L'université ne pourra que gagner à ce changement; car la capitale possède un musée des arts, une grande bibliothèque, un jardin botanique, des hôpitaux et plusieurs autres établissemens nécessaires aux étudians. On dit que le nombre

des professeurs sera considérablement augmenté, et on nomme parmi ceux que le roi de Bavière a l'intention d'y appeler M. Fréderic de Schlegel qui est à Rome, et M. Gœrres qui se trouve en ce moment à Strasbourg.

— Le second numéro de l'*Atlantis* vient de nous parvenir. Dans un prochain numéro nous en donnerons quelques extraits; nous nous bornons maintenant à en indiquer le contenu. 1° Suite de l'aperçu historique des opérations les plus importantes de la seconde séance du dix-huitième congrès des Etats-Unis; 2° Aperçu historique sur le gouvernement des Etats-Unis, depuis la constitution de 1787; 3° Extraits de documens sur le message du Président, du 5 décembre 1825; 4° Nécrologie et esquisse biographique du commodore américain Macdonough; 5° Proclamation du président des Etats-Unis du Mexique, à l'occasion de la reddition de St-Jean d'Ulloa; 6° Déclaration de l'indépendance des provinces du Haut-Pérou; 7° Essai sur la nécessité de former une confédération générale des états espagnols dans l'Amérique du sud, et sur le plan de son organisation, par D. Bernarda de Montragudo; 8° Traité sur une confédération et une alliance perpétuelles entre les républiques du Mexique et de Colombie; 9° Note diplomatique du secrétaire d'état de Buénos-Ayres, adressée au ministre des affaires étrangères de l'empire du Brésil, avec la déclaration de guerre de l'empereur du Brésil, en réponse à cette note; 10° Traité conclu entre S. M. I. l'empereur du Brésil et S. M. T. F. le roi de Portugal, à l'occasion de la reconnaissance de l'empire du Brésil, le 29 août 1825, sous la médiation de la Grande-Bretagne; 11° Extrait du traité d'amitié, de commerce et de navigation, conclu le 18 octobre 1825 à Rio-Janéiro, entre le Brésil et la Grande-Bretagne; 12° Extrait du traité conclu à Rio-Janéiro,

le 12 octobre 1825, entre la Grande-Bretagne et le Brésil, concernant l'abolition de la Traite des nègres; 13° Correspondance diplomatique entre le gouvernement des Etats-Unis et le ministre anglais accrédité auprès de lui, au sujet d'une convention à conclure, pour empêcher la Traite des noirs; 14° Constitution des Etats-Unis du Mexique; 15° Notices géographiques et statistiques; 16° Récompense honorable accordée au mérite.

— On vient de découvrir à Londres, dans les archives de l'État, de nouveaux trésors littéraires. Le hazard a fait trouver un gros paquet de manuscrits qui contiennent une histoire de la vie publique et privée de Milton. Ces papiers avaient été saisis sous le règne de Charles II, et étaient restés inaperçus jusqu'à ce moment dans le bureau des archives. Une nouvelle vie de ce poète célèbre, écrite par l'éditeur de ses poëmes, est maintenant sous presse. Elle contiendra des faits extrêmement curieux dont-on n'avait pas encore eu connaissance, et qui sont consignés dans les documens nouvellement découverts. Il paraît que ces manuscrits ont été possédés par la veuve de Milton.

(*Journal universel de Stoutgard.*)

ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

AVERTISSEMENT.

Sur les demandes réitérées qui nous en ont été faites, nous nous sommes décidés à joindre à chaque numéro de la Bibliothèque allemande, un supplément consacré à la publication de prospectus et d'annonces d'ouvrages français et étrangers. Les abonnés recevront ce supplément *gratis*, et les auteurs et libraires qui voudront y faire insérer des annonces, auront à faire déposer, franc de port, un exemplaire de l'ouvrage, *pour tous frais d'insertion*, à Paris, chez MM. Dondey-Dupré, père et fils, imprimeurs-libraires, rue Richelieu n° 67, et rue Saint-Louis n° 46, au marais; et à Strasbourg, au bureau de la Bibliothèque allemande, place Saint-Thomas n° 3.

Toutes les lettres devront être affranchies.

1. REVUE BRITANNIQUE *ou choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne sur la littérature, les beaux-arts, les arts industriels, le commerce, l'économie politique, la géographie, etc.*

Un des caractères de notre époque, c'est ce mouvement qui porte tous les peuples à étudier leurs mœurs, leurs institutions et leurs littératures respectives, sans rien perdre pour cela de leurs nationalités. MM. les éditeurs de la Revue britannique ont saisi ce besoin, et l'entreprise qu'ils ont conçue et qu'ils exécutent avec une zèle toujours croissant, est digne des succès qu'elle a obtenus. Ce succès, il faut en convenir, était bien dû aux sacrifices qu'ils se sont imposés pour atteindre complètement leur but. De nombreux recueils arrivés à grands frais, non-seulement du territoire européen des trois royaumes, mais de tous les points du globe où la domination britannique a porté sa langue et ses mœurs, sont les sources où ils puisent pour enrichir, chaque mois, nos arts et nos sciences de tout

ce que ces feuilles présentent d'utile ou d'intéressant. La civilisation naissante de l'Australasie, ou du cap de Bonne-Espérance, et la civilisation jeune et vigoureuse des Etats-Unis, s'y montrent ainsi à côté des arts et de la vieille civilisation de l'Angleterre. On conçoit quel intérêt doit présenter un pareil choix fait avec discernement; ajoutons que les extraits dont se compose la Revue britannique sont traduits par des littérateurs distingués et se font lire avec autant de plaisir que de fruit.

La Revue britannique paraît par livraison de 200 pages environ, chaque mois. Les prix est de 30 francs par semestre, et 56 francs par an, pour les départemens, franc de port.

On souscrit, à Paris, chez MM. Dondey-Dupré père et fils, imprimeurs-libraires, rue St-Louis, n° 46, au Marais, et rue de Richelieu, n° 64.

SOUSCRIPTION.

2. LES PRÉLUDES POÉTIQUES, *par M. de L**, un des rédacteurs de l'INDÉPENDANT, précédées d'un essai sur l'état de la poésie en France, par M. Alp. Rastoul, rédacteur en chef de l'INDÉPENDANT; 1 vol. in-18, pap. vélin. Prix 3 fr.*

Cet ouvrage, orné d'une charmante lithopraphie, sera composé des pièces dont voici les titres:

1. Ode à M. de Châteaubriand; 2. la Prière; 3. la Résignation; 4. la Liberté, à l'empereur don Pédro; 5. les Vergers de Choully, à M. Claparède, juge à la cour suprême de Genève; 6. la Germandrée; 7. Ode à Lamartine; 8. les Açores; 9. la Gloire, à Antonin de Sigoyer; 10. l'Eglantine; 11. l'Exil, à Charles Froment; 12. les Vœux; 13. à Delphine Gay; 14. la Terre de Lusus, à Marie de la Gloire, reine du Portugal et des Algarves; 15. Ode à Charles Nodier; 16. le Sentiment religieux, épître à M. J. L. C., pasteur de l'église réformée, à Lyon; 17. une belle Journée; 18. l'Amitié, à M. Vernay-Girardet, avocat à la Cour royale de Lyon; 19. la Méditation; 20. le Brésil, à M. l'abbé Boiret, grand-aumônier de l'empire; 21. le Léman, Ode à Mme la marquise d'Ericy; 22. l'Eglise du hameau; 23. l'Infirmerie Marie-Thérèse, à Mme la vicomtesse de Châteaubriand; 24. Mélodie du soir; 25. le Poète; 26. Elle; 27. l'Invocation; 28. l'Hymne du Barde, à S. M. le roi de Suède et de Norwège; 29. les vallons de St-Point, à Mme de Lamartine; 30. Rochecardon.

On souscrit, sans rien payer d'avance, à Lyon, au bureau de l'Indépendant, et chez les libraires Millon, Laurent, Targe et Favério; à Paris, chez Ladvocat; à Genève, chez Paschoud.

La souscription sera fermée au premier septembre prochain. Il ne sera tiré d'exemplaires que pour les souscripteurs, et la liste de leurs noms sera placée en tête du volume.

3. REVUE ENCYCLOPÉDIQUE. Cet excellent Journal, dont la France doit l'établissement aux soins de M. JULLIEN de Paris, continue le cours de ses succès, et se rend chaque jour plus recommandable aux amis des sciences et des lettres. Ce vaste recueil tient ses abonnés au courant de tous les progrès de l'esprit humain aussi loin que les lumières ont pu porter leurs bienfaits; tous les ouvrages nouveaux y sont analysés avec détail, esprit, et surtout avec une rare impartialité.

On s'abonne à Paris au Bureau de la Rédaction, rue d'Enfer-Saint-Michel n° 18.

Prix : 53 fr., pour les départemens, et 60 fr. pour l'étranger.

La *Revue encyclopédique* paraît tous les mois par cahiers de 14 à 18 feuilles d'impression.

4. PRÉCIS DES LEÇONS DE CHIMIE *données à la faculté des sciences de l'académie, affiché précédemment à chaque leçon, en forme de tableaux, particulièrement pendant la première partie du cours, par M. Branthome, professeur. Seconde édition, revue, corrigé et augmentée. Prix 3 fr.*

A Strasbourg, chez Février, libraire, rue des Hallebardes n° 23.

5. LETTRES SUR LA GRÈCE, *notes et chants populaires extraits du portefeuille du colonel Voutier. Avec cette épigraphe : Je ferais monnaier mon cœur pour secourir la malheureuse Grèce. Se vend au profit des Grecs. Prix 4 fr.*

A Strasbourg, chez Février, libraire, rue des Hallebardes n° 23.

6. LES PARISIENNES ou le SACRIFICE AUX GRECS. *Nouvelle historique en vers. Dediée à Monsieur le Vicomte de CHATEAUBRIAND et aux DAMES qui quêtent pour les Grecs. Prix. 1 fr. 25 cent.*

A Strasbourg, chez les principaux libraires; et à Paris, chez Ponthieu, libraire, au Palais-Royal.

7. EXPLICATION DU PLAN TOPOGRAPHIQUE DE L'ENCEINTE ANTIQUE APPELÉE LE MUR PAYEN, *située autour de la montagne de Sainte-Odile, dans le département du Bas-Rhin, et des monumens environnans; dressé par M. Thommassin; contenant une notice abrégée de tous les monumens compris dans ce plan et des indications sur les chemins qui y conduisent; par J. G. SCHWEIGHÆUSER, professeur à l'académie royale et au séminaire protestant de Strasbourg, l'un des conservateurs de la bibliothèque publique de cette ville, correspondant de l'institut.*

A Strasbourg, chez Jean-Henri Heitz, et chez les principaux libraires

des départemens du Haut-et Bas-Rhin.

Ce même ouvrage a paru en langue allemande.

8. JOURNAL ASIATIQUE, ou Recueil de mémoires, d'Extraits et de Notices, relatifs à l'histoire, à la philosophie, aux sciences, à la littérature et aux langues des peuples orientaux, publié par la Société asiatique, paraissant en 12 cahiers par an. Prix de l'abonnement pour l'année.. 20 fr.

Pour six mois. . . . . 12 fr.

Ce journal paraît depuis trois ans.

9. MAGASIN ASIATIQUE, ou revue géographique et historique de l'Asie centrale et septentrionale; publié par M. *J. Klaproth*. Recueil trismetriel paraissant dans les premiers jours d'octobre, de janvier, d'avril et de juillet de chaque année, par cahier de 160 pages, il contiendra des planches et des cartes toutes les fois qu'on le jugera nécessaire. Le premier cahier a paru le premier octobre 1825.

Prix de l'abonnement pour l'année. . . . . 25 fr.

Pour les départemens. 27

Pour l'étranger. 29

10. REVUE PROTESTANTE, rédigée par M. *Ch. Coquerel* et une société de *Pasteurs protestans*. Il en paraît chaque année 12 cahiers, composés de trois feuilles d'impression chacun.

Prix de l'abonnement pour l'année ou 12 cahiers, formant 2 vol... 10 fr.

Il faut ajouter pour le port, dans les départemens, 2 fr.; à l'étranger, 4 fr.

DE L'IMPRIMERIE DE Mme Ve SILBERMANN, A STRASBOURG.

L'ECHO DU SOIR,

Journal consacré à l'industrie, aux lettres et aux arts.

Parmi la foule de journaux littéraires qui se publient à Paris, *L'Echo du soir* mérite une mention particulière. Rédigé avec esprit et impartialité, il ne remplit point ses colonnes d'articles futiles et insignifians, comme tant d'autres feuilles de ce genre, et l'on a pu remarquer dans les numéros qui en ont déjà paru, plusieurs articles très-remarquables.

On s'abonne à Paris aux bureaux du journal, rue Vivienne n° 8, et chez les principaux libraires. Prix de l'abonnement pour Paris: 6 fr. pour un mois; 15 fr. pour trois mois; 30 fr. pour six mois et 60 fr. pour l'année; pour les départemens: 1 fr. 80 c. en sus et 3 fr. 60 c. pour l'étranger.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

La Bibliothèque allemande paraît le quinze de chaque mois, par cahiers d'au moins quatre feuilles d'impression.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Strasbourg, 12 fr. par an, et 7 fr. pour six mois;
Pour Paris et les Départemens (franc de port), 15 fr. par an, et 8 fr. pour six mois;
Pour l'Étranger (franc de port), 18 fr. par an, et 10 fr. pour six mois.

ON S'ABONNE :

A STRASBOURG,

Au bureau du Journal, place St-Thomas n° 3;
Chez MM. Levrault, libraire;
Treuttel, et Würtz, libraires;
Févreir, libraire;
Pfæhler et Ce, libraires;
Alexandre, au Cabinet littéraire, rue Brûlée.

A PARIS,

Chez MM. Treuttel et Würtz, libraires, rue Bourbon;
Sautelet et Ce, place de la Bourse;
Mongie, libraire, Boulevard des Italiens.
Et chez les principaux libraires de la France et de l'Étranger.

MM. les auteurs et libraires allemands qui désireraient faire annoncer des ouvrages, sont priés de les envoyer *franc de port* au bureau de la Bibliothèque allemande.

Les lettres et envois d'argent devront être affranchis.



Imprimerie de Mad. Ve Silbermann.

Bibliothèque allemande.

JOURNAL DE LITTÉRATURE,

RÉDIGÉ PAR

MM. Barthélemy, Avocat; Bruch, Professeur à l'Académie de Strasbourg; Broussais, Avocat à la Cour royale de Paris; Jung; Liechtenberger, Avocat; Lortet, de Lyon, Docteur en Médecine; Massmann, Docteur, de Berlin; Matter, Professeur à l'Académie de Strasbourg; Matter, Avocat; Maud'heux, Avocat; G. Silbermann, Avocat; D. E. Stœber, Avocat; Strobel; Willm, etc.

TOME II.

N° 8.

STRASBOURG,
AU BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE ALLEMANDE,
PLACE SAINT-THOMAS N° 3.

PARIS,
CHEZ DONDEY-DUPRÉ, PÈRE ET FILS, IMPR.-LIBR., RUE RICHELIEU N° 67.

TABLE DES MATIÈRES
DU HUITIÈME CAHIER.

ANALYSES ET ANNONCES D'OUVRAGES.

LITTÉRATURE.

SCIENCES POLITIQUES.

BIBLIOGRAPHIE.

MÉLANGES ET VARIÉTÉS.

FIN DE LA TABLE.



I.

ANALYSES ET ANNONCES D'OUVRAGES.

LITTÉRATURE.

6. *Friedrich Heinrich Jacobi's auserlesener Briefwechsel, etc. — Correspondance choisie de Fréderic Henri Jacobi. Vol. I. Leipsic,* 1825.

Cette correspondance, dont le premier volume s'étend depuis 1762 jusqu'à 1789, nous ramène au milieu de l'époque la plus brillante de l'histoire littéraire de l'Allemagne. Pendant long-tems ce pays avait semblé être condamné à rester à jamais la patrie du mauvais goût; mais tout-à-coup, comme si le génie allemand n'avait fait jusque-là que développer en silence ses forces, on vit éclore au milieu de cette nation une foule de talens, qui s'efforçaient à l'envi de l'enrichir de chefs-d'œuvre en tout genre, et qui portèrent en peu d'années sa littérature, à peine naissante, à une hauteur, où elle peut disputer la supériorité à la littérature des pays les plus civilisés de l'Europe. Doué d'autant de goût que d'esprit philosophique, occupant d'ailleurs un rang distingué dans la société, Jacobi était en relation avec la plupart des hommes célèbres qui ont illustré cette époque. Ami intime de Wieland, de Lessing, de Lavater, de Herder, de Hamann, il entretenait une correspondance scientifique avec Mendelsohn, Jean de Müller, Kant et Fichte; et sans produire un seul livre volumineux, Jacobi contribua beaucoup à l'immense mouvement des esprits, qui ca-

ractérise en Allemagne la seconde moitié du dix-huitième siècle, et qui produisit tant d'ouvrages d'un mérite supérieur, et surtout à cette révolution philosophique, qui, en donnant une nouvelle impulsion à la spéculation, a fait naître tant de systèmes d'une profondeur étonnante, et a communiqué à toute la philosophie des Allemands un génie particulier, dont elle est restée animée jusqu'aujourd'hui. La correspondance, que nous annonçons, peut servir en quelque sorte de mémoires sur cette époque remarquable. En la parcourant, nous devenons, pour ainsi dire, les contemporains des grands hommes, qui y ont vécu; nous sommes témoins de leurs immenses travaux, nous assistons à leurs entretiens les plus secrets, nous apercevons avec admiration l'ardent amour pour les sciences dont ils étaient animés, et leur activité prodigieuse : mais malheureusement, les dissensions que nous voyons souvent régner entre eux, leurs démêlés d'amour-propre, leurs haines, ne nous fournissent que trop d'exemples propres à nous convaincre, que la grandeur du génie ne suppose pas nécessairement la grandeur du caractère, et que le savoir le plus vaste peut subsister à côté de sentimens peu élevés, et de toutes les petitesses de l'amour-propre le plus susceptible.

Mad. de Staël, dans son ouvrage sur l'Allemagne, a consacré un article entier à Jacobi, qu'elle met au rang des hommes de lettres les plus distingués des tems modernes; mais elle n'entre pas dans les détails de sa vie, et ne considère sa philosophie que sous le point de vue de la morale, dont cependant Jacobi s'est beaucoup moins occupé que de la métaphysique, sur laquelle il a exercé une influence marquée. Cet illustre écrivain, auquel les philosophes allemands assignent d'un commun accord un rang si élevé, mérite d'être mieux connu en

France. Peut-être qu'une esquisse de sa vie et de son système philosophique ne sera pas sans intérêt pour des lecteurs français; sa correspondance, qui est d'ailleurs enrichie d'une notice biographique très-bien faite, et ses œuvres, publiées à Leipsic depuis 1812 jusqu'à 1825, en 6 volumes in-8, seront les sources dans lesquelles nous puiserons nos matériaux.

Fréderic-Henri Jacobi naquit à Dusseldorf en 1749. Son père, qui était négociant, jouissait d'une fortune considérable et de la réputation d'un homme de bien. Il reçut sa première éducation dans la maison paternelle; malheureusement l'homme de lettres, auquel elle était confiée, était un pédant maussade, et peu propre à développer les talens de son jeune élève. Aussi les progrès que Jacobi fit sous un tel maître, n'étaient pas brillans; l'instituteur, ainsi que son père désespéraient de voir jamais en lui un homme distingué, et auguraient infiniment mieux de son frère aîné, Jean-Georges, qui devint célèbre dans la suite par ses poésies pleines de grâce et de sentiment. Mais tandis qu'il ne s'occupait qu'avec aversion des langues et des autres sciences, qui font l'objet de la première instruction, les leçons de religion seules lui inspiraient un vif intérêt et excitaient toute son attention. Dès sa tendre enfance, le sentiment religieux, qui resta prédominant dans son caractère, et qui, dans la suite, donna à tout son système philosophique la tournure particulière qui le distingue, éclatait en lui avec une force étonnante. Il cite lui-même à ce sujet un trait bien remarquable. (1)

Agé de 8 à 9 ans, en méditant un jour sur l'éternité, il fut saisi tout-à-coup de l'idée d'un avenir sans bornes, avec une

(1) Œuvres, vol. 4, sect. 2, p. 67 et suivantes.

telle violence, qu'après avoir poussé un haut cri, il tomba comme évanoui. Revenu à lui, il se sentit comme entraîné involontairement à renouveler en lui la même idée; et toutes les fois qu'elle se présentait à son esprit, elle le remplissait d'un sentiment de désespoir inexprimable. Long-tems il eut toute la peine possible à se défendre contre les impressions terribles de cette idée, qui, quoique dégagée des terreurs enfantines, avec lesquelles elle lui apparaissait dans son premier âge, n'a jamais cessé de faire sur lui un effet extrêmement violent, à tel point, qu'il était convaincu lui-même, qu'en la renouvelant plusieurs fois de suite, il aurait pu se donner la mort. (1)

Jacobi fut destiné par son père à l'état de négociant, et envoyé d'abord à Francfort, plus tard à Genève, pour en faire l'apprentissage. Mais il n'avait aucune inclination pour cet état. Peu à peu un goût décidé pour les études s'était emparé de son âme, et ne faisait qu'augmenter, à mesure que ses connaissances s'étendaient davantage. Les moyens d'instruction que Genève lui offrait en si grand nombre, les mœurs hospitalières des habitans de cette ville, et le bon ton qui y règne généralement dans la société, lui en rendirent le séjour très-agréable; et les leçons de Bonnet, de Lesage, professeur de mathématiques, et de plusieurs autres hommes de lettres très-distingués, qui d'ailleurs l'avaient admis dans leur intimité, et dirigeaient ses études par leurs conseils, le consolaient du dégoût que ne cessait de lui inspirer le travail du comptoir. Guidé, encouragé par de tels maîtres, Jacobi se livrait aux études avec une ardeur infatigable, et fit des progrès si rapides, que ses professeurs mêmes en furent étonnés. Lesage fut un

(1) Œuvres, vol. 4, sect. 2, p. 69.

des premiers qui reconnurent le génie dont son jeune élève était doué. Il lui écrivit en 1763 (1) : « Si j'ai à me plaindre du ciel, c'est de ne vous avoir pas laissé libre de donner essor à vos grands talens. O quels succès n'auriez vous pas eus dans la poésie et l'éloquence, comme dans la morale délicate et sublime, sans laquelle les beaux-arts ne sont qu'une vaine harmonie ! Non, je ne crois point trop hasarder en présumant que vous nous eussiez consolé de la perte de Shaftesbury ou de Rousseau. » On voit par ce passage que, quoique Jacobi se fût livré, à Genève, avec prédilection à l'étude de la philosophie, il n'avait pas négligé pour cela de former son goût par la lecture assidue des meilleurs écrivains. En effet, c'est à l'étude approfondie des auteurs français, les plus distingués par la beauté du style, qu'il devait non-seulement la pureté avec laquelle il écrivait le français, mais c'est peut-être encore à la même cause qu'il faut attribuer, du moins en grande partie, le goût et l'élégance, qui distinguent tous ses écrits, et le charme qu'il savait répandre sur les matières les plus abstraites.

Après être resté trois ans à Genève, Jacobi fut rappelé par son père, pour se charger des affaires de son commerce. Ce fut avec une véritable douleur qu'il quitta une ville qui lui offrait tant de moyens pour satisfaire son goût pour les études, et dans laquelle il avait vécu dans des relations si agréables. Pendant long-tems il avait bien de la peine à s'accoutumer à sa nouvelle position et aux occupations qu'elle lui imposait ; et il n'a jamais cessé de compter les années qu'il avait passées à Genève parmi les plus heureuses de sa vie.

(1) Voy. Corresp. p. 9.

Quoiqu'au milieu des affaires du commerce, il sut toujours se ménager des loisirs, pour continuer ses études, qui prenaient de plus en plus une direction décidée vers la philosophie, il est cependant probable que son génie ne se serait jamais développé dans toute sa force, s'il n'eut trouvé bientôt le moyen d'entrer dans une autre carrière, plus appropriée à ses talens et à ses goûts. Sur la recommandation du comte de Goltstein, alors gouverneur de Dusseldorf, qui avait reconnu les connaissances approfondies que Jacobi s'était acquises en économie politique, il fut placé, peu d'années après son retour de Genève, dans le conseil des finances de l'administration du duché de Berg, et reçut quelque tems après le titre de conseiller intime. Quoique les services signalés qu'il rendit dans cette place ne fussent pas appréciés et récompensés comme ils l'auraient mérité, l'idée du bien qu'elle lui offrait l'occasion de faire, et le loisir qu'elle lui procurait, l'engageaient à la conserver jusqu'en 1794, où les événemens de la guerre, dont les environs de Dusseldorf furent pendant quelque tems le théâtre, le déterminèrent à quitter sa patrie et à se retirer dans le Holstein, où il était appelé par les vœux de plusieurs de ses amis les plus intimes.

La situation de Jacobi pendant cette époque de sa vie, fut en général douce et heureuse. Il jouissait d'une fortune indépendante; il occupait un rang distingué dans la société; les affaires de sa place ne l'empêchaient pas de se livrer à des travaux littéraires; il se trouvait en relation avec les hommes les plus distingués de l'Allemagne; et sa belle campagne de Pempelfort près de Dusseldorf, qui lui offrait un séjour délicieux pendant la plus grande partie de l'année, était le rendez-vous ordinaire de la meilleure société des environs, et souvent pour ses illustres amis un lieu de refuge, où ils venaient se re-

poser de leurs travaux et oublier les malheurs qu'ils avaient éprouvés, et l'ingratitude des hommes, dont ils avaient fait l'expérience.

Parmi les hommes qui ont exercé le plus d'influence sur Jacobi, il faut compter Wieland et Gœthe. Le premier, dont il fit la connaissance dès 1770, lui inspira d'abord une estime sans bornes. Plein d'admiration pour le génie de cet auteur fécond et élégant, Jacobi était encore enthousiasmé de son caractère, et presque porté à le considérer comme un être idéal. Voici le portrait qu'il en fait dans une lettre datée de l'année 1771 (1): « Wieland, auquel le ciel a confié non-seulement la lyre d'Apollon, mais encore la bonté sublime de ce Dieu, Wieland, qui est la franchise même, et ennemi de toute dissimulation, est d'une taille moyenne; ses formes sont maigres et délicates. A la première vue, sa figure n'annonce pas un homme éminent; ses yeux sont petits et sans éclat; ses traits, altérés par les traces profondes de la petite vérole, ne sont pas assez saillans pour exciter l'attention. Mais tous ses gestes annoncent d'une manière toute particulière le feu de son génie et l'originalité de ses sentimens. Quand il est fortement ému, tout son corps entre dans un tressaillement qui est presque imperceptible; ses muscles s'étendent, ses yeux deviennent plus brillans, sa bouche s'ouvre tant soit peu; il reste ainsi dans une espèce de stupeur, jusqu'à ce qu'il ait prononcé quelques paroles, ou serré la main de son ami. Wieland passe subitement d'un objet à un autre, parce qu'il ne lui faut qu'un clin-d'œil pour embrasser de son esprit ou de son cœur toute une suite de pensées, ou une situation toute entière; il perdrait son

(1) Correspond. p. 35 et 42.

tems s'il voulait s'y arrêter plus long-tems. Depuis que je le connais personnellement, je m'estime infiniment plus heureux d'être son ami, qu'auparavant. Ses sentimens naturels et mâles, son amour ardent et désintéressé pour ce qui est beau et vrai, son éloignement pour toute espèce d'envie et de jalousie, sa modestie sincère, sa franchise extrême, et beaucoup d'autres qualités excellentes, font aimer et respecter son caractère autant que son génie. Notre amitié alla en peu de jours jusqu'à la familiarité la plus intime. Wieland m'a souvent dit qu'il se retrouvait si bien dans mon esprit et dans mon cœur, qu'il pourrait dire de moi, comme la Galathée de Rousseau en touchant la main de Pygmalion : C'est moi. »

En effet, Wieland, de son côté, avait conçu pour Jacobi la plus haute estime et un attachement extraordinaire. Mais il y avait trop d'enthousiasme dans l'amitié de l'un et de l'autre, pour qu'elle pût être bien solide. Wieland qui, malgré toute la modestie que lui attribuait Jacobi n'était pas sans amour-propre, fut blessé par les observations franches et sévères que ce dernier s'était permis de faire sur plusieurs de ses ouvrages, notamment sur *Agathon* (1). Jacobi, de son côté, fut vivement indigné des éloges que Wieland avait prodigués dans le journal qu'il publiait alors, intitulé *le Mercure allemand*, à un roman de Nicolaï, éditeur de la *Bibliothèque allemande universelle*, dans lequel Jacobi avait cru reconnaître (peut-être à tort) une satire contre son frère. La froideur avait remplacé l'enthousiasme dont ils s'étaient sentis animés l'un pour l'autre. Peu de temps après, Wieland ayant inséré dans le même journal un article, dans lequel il défendait le droit divin des princes, Jacobi, tout outré, lui écrivit : « Il

(1) Voy. Corresp. p. 69, etc.

y a inimitié décidée entre l'esprit qui a dicté cet article et le mien ;» et il rompit entièrement avec lui.

Cette liaison avec Wieland, quoique de peu de durée, avait été pour Jacobi d'une haute importance. Wieland avait enrichi son esprit d'une foule d'idées ; c'était encore lui qui l'avait engagé à rédiger plusieurs articles qui furent insérés dans le *Mercure allemand*, et qui, quoique les premiers essais de Jacobi, firent voir de quoi il serait capable, dès qu'il aurait l'ambition de devenir auteur.

Il le devint, encouragé par Gœthe, dont il fit la connaissance en 1774, et qui, comme il s'exprimait lui-même, lui communiqua bientôt une âme nouvelle. Gœthe avait conçu une haute idée des talens de Jacobi, et ne cessait de lui répéter, qu'au lieu de se contenter de jouir seulement des productions des autres, il devait essayer de produire lui-même, et de faire usage du génie dont Dieu l'avait doué (1). Cédant aux instances d'un tel ami, Jacobi publia dans un journal, intitulé *Iris*, les premières lettres d'*Alwill*, et le commencement de *Woldemar* dans le *Mercure allemand*. Ces deux ouvrages, que Jacobi continua dans la suite, mais qu'il n'a jamais achevés, doivent être considérés plutôt comme des livres philosophiques, que comme des romans. On pourra leur reprocher, que les événemens, qui en composent la fable sont en général sans intérêt, que la sensibilité des personnages qui y figurent au premier rang, est souvent exagérée et bizarre. Mais on avouera que les idées philosophiques que l'auteur y a déposées sont presque toujours originales et profondes, et constamment exprimées avec un goût et une éloquence admirables.

---

(1) Voy. la Dédicace de Woldemar à Gœthe, Œuvres, T. 3.

En 1785 il publia ses *Lettres à Mendelsohn sur le système de Spinoza.* Cet ouvrage fut reçu avec défaveur. Il est vrai qu'on rendit justice à la persévérance avec laquelle Jacobi avait pénétré dans les profondeurs du système de Spinoza, et à la sagacité avec laquelle il en avait saisi le véritable sens; mais on trouva bien étrange son assertion, que la philosophie de la démonstration, comme il l'appelait, c'est-à-dire la philosophie qui prétend que le raisonnement logique seul suffit pour nous élever aux vérités les plus sublimes et pour les démontrer d'une manière indubitable, conduit nécessairement au Spinozisme et parconséquent au fatalisme; qu'il y a des vérités qui ne sont pas le résultat du raisonnement, qui ne peuvent pas être démontrées, qui sont vraies par elles-mêmes, et doivent être embrassées par la *foi*, et que cette *foi* constitue le premier principe de toute philosophie. Bientôt des voix s'élevèrent de tous côtés contre ces assertions; on alla même jusqu'à dire que leur auteur était un mystique, un homme superstitieux, un enthousiaste insensé.

Jacobi defendit et développa ses principes dans son *Dialogue sur le Réalisme et l'Idéalisme*, publié en 1787, dans son *Epître à Fichte*, publiée en 1799; plus tard dans son ouvrage sur les choses divines et leur révélation, et dans son *Introduction à ses œuvres philosophiques.* (1)

Dans l'état où se trouvait alors la philosophie, surtout la métaphysique, les principes de Jacobi durent nécessairement paraître étranges, et trouver des adversaires nombreux, d'autant plus que dans le commencement on ne les comprenait pas bien, et que peu à peu seulement, et à mesure que l'au-

(1) Œuvres, T. 2.

teur lui-même les présentait avec plus de développement, on en saisissait le vrai sens. Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, la philosophie dominante en Allemagne avait été celle de Wolf, dogmatisme achevé, qui, en considérant les sensations et le raisonnement logique comme la source unique de toute vérité, prétendait démontrer, par les syllogismes, d'une manière indubitable les vérités les plus sublimes, qui, de tout tems, ont été l'objet des spéculations philosophiques: la spiritualité et l'immortalité de l'âme, la liberté de la volonté, l'existence d'un Dieu tout-parfait, et d'un monde invisible. Il est vrai que peu après le commencement de la seconde moitié de ce siècle, les philosophes allemands, pour imiter le goût et l'élégance, qu'ils voyaient régner dans la littérature philosophique des Français et des Anglais, abondonnèrent presque tous la méthode mathématique de Wolf, dont la sécheresse rebutait tous les lecteurs; mais ses principes n'en continuaient pas moins de dominer la philosophie; on songeait d'autant moins à les soumettre à un nouvel examen, que pendant longtems la psycologie était à la mode, et occupait presque exclusivement les philosophes allemands. Peu à peu cependant quelques têtes pensantes avaient commencé à sentir confusément, que les raisonnemens de l'école de Wolf reposaient quelques fois sur des bases bien peu solides. Les ouvrages des encyclopédistes français, de Voltaire, de Helvétius, le fameux Système de la Nature, qui se répandirent rapidement en Allemagne et y furent lus avec avidité, ébranlèrent encore d'avantage la considération dont le dogmatisme de Wolf avait joui jusqu'alors; les *Essais* de Hume, qui par un raisonnement serré et profond attaquaient les bases les plus solides de la philosophie du raisonnement, notamment ce principe de la causalité

qu'on avait considéré jusqu'àlors comme indubitable, achevèrent de porter la confusion et l'anarchie dans la philosophie allemande; le scepticisme gagna de jour en jour plus de terrein; la morale même fut atteinte de cet ébranlement général; et en se relâchant de sa sévérité sublime, elle finit par dégénérer en science de l'intérêt bien entendu, et devint incapable d'inspirer l'enthousiasme des belles actions et du dévoûment désintéressé.

Cet état de la philosophie fixa l'attention de Kant, et détermina les recherches auxquelles il a consacré sa vie. La sagacité de son esprit lui avait fait découvrir facilement la faute capitale que la philosophie avait commise jusqu'alors, de s'en tenir avec une aveugle confiance au raisonnement et de le considérer comme un moyen, qui, joint à l'observation, pouvait conduire à la connaissance de toutes les vérités, sans avoir préalablement soumis l'entendement même à une analyse rigoureuse, sans avoir déterminé avec précision les lois auxquelles il est attaché dans toutes ses opérations et les limites qu'il ne lui est pas permis de franchir, et au-delà desquelles commence pour lui la région de l'inconnu. Kant declara par conséquent, que le dogmatisme, et le scepticisme ne menaient à rien, que pour arriver dans la philosophie à des principes solides et inébranlables, il fallait suivre une méthode toute différente qu'il appela le *criticisme*, et qui, selon lui, consistait précisément dans cette analyse des lois de l'entendement, et dans la recherche des bornes, où toute son activité doit nécessairement s'arrêter. Kant, plein d'un courage sublime, entreprit cette réforme de la philosophie; il publia sa *Critique de la raison pure* en 1781; il compléta son système par la *Critique de la raison pratique* et celle du *jugement*, qui parurent en 1787 et 1790. (*La suite au prochain numéro.*) B.

7. *Hamann's Schriften, etc.* — *Œuvres de Hamann, publiées par Roth*, 8 *volumes. Berlin*, *chez Reimer*, 1821 — 1826.

Hamann est un des esprits les plus originaux et les plus profonds de l'Allemagne. Long-tems méconnu de sa nation, apprécié seulement par un petit nombre d'esprits du premier ordre, tels que Kant, Herder, Lavater, Gœthe, Jean-Paul, Jacobi, il resta long-tems inaperçu et sans influence directe sur son siècle, qui ne le comprenait pas. On trouve sur lui une notice assez exacte dans la *Biographie universelle* à laquelle nous renvoyons nos lecteurs. Depuis long-tems on recherchait avec soin ses ouvrages qui ne se trouvaient plus dans la librairie. Le philosophe Jacobi avait promis de les recueillir et d'en publier une édition complète. L'éditeur actuel avait été le collaborateur de Jacobi; il vient de remplir avec zèle l'engagement que celui-ci avait contracté, et dont différentes circonstances l'avaient empêché de s'acquitter lui-même. Ainsi se trouve justifiée l'espérance que nourrissait Hamann, que la postérité rendrait plus de justice à ses travaux. « On se console facilement, dit-il dans la préface d'un recueil qu'il publia en 1762, sous le titre de *Croisades du philologue*, du double malheur de n'être pas compris de ses contemporains, et d'en être maltraité, par le pressentiment qu'une génération meilleure aura plus de lumières et de capacité. »

Gœthe, qui n'a pas peu contribué à faire réhabiliter sa mémoire, le comparait, il y a trente ans, à Vico, qui eut un sort semblable, et qu'on traduit aujourd'hui dans plusieurs langues. Herder qui fut un des premiers à lui rendre justice, en parlant d'un écrit de Hamann publié en 1762, sous le titre de *Croisades du philologue*, s'exprime ainsi dans ses fragmens sur la lit-

térature allemande, » le noyau de ses écrits renferme beaucoup de semences de grandes vérités, des observations neuves et une érudition remarquable; l'écorce en est un pénible tissu d'expressions énergiques, d'allusions et de métaphores. Le *philologue* a beaucoup lu, il a lu longuement et avec goût, *multa et multum.* Mais les parfums embaumés de la table éthérée des anciens, mêlés à des vapeurs gauloises, et à des émanations de l'*humeur* britannique, ont formé autour de lui un nuage qui l'enveloppe toujours soit qu'il châtie, comme Junon lorsqu'elle épie son époux adultère, soit qu'il prophétise comme la Pythonisse, lorsque du haut du trépied, elle profère en murmurant les inspirations d'Apollon. » Herder en jugeant ainsi Hamann, imite son style. Hamann est en général obscur comme les prophètes. Gœthe a comparé ses écrits aux livres sibyllins qu'on ne pouvait pas considérer en eux-mêmes, et que l'on ne consultait que lorsqu'on avait besoin d'oracles. Toutes les fois qu'on les ouvre, dit-il (1), on croit y trouver quelque chose de nouveau, parce que le sens de chaque passage nous frappe et nous excite de plusieurs manières. Hamann n'a composé aucun grand ouvrage : ses nombreuses brochures ne dépassaient jamais cinq ou six feuilles. Jamais il ne se fit un métier de l'art d'écrire, à peine soupçonnait-il que ce fût un art. Il écrivait pour agir, il n'appartenait à aucune école, à aucun parti; à peine était-il de son siècle, avec lequel il se met constamment en opposition. Ses écrits ne sont point susceptibles d'analyse, parce que le plus souvent, ils manquent de plan et de disposition. La meilleure manière de le faire apprécier nous a paru d'extraire de ses ouvrages quelques-unes de ses pensées les plus remarquables, et, autant qu'il est possible de les traduire, les plus originales.

---

(1) *Wahrheit und Dichtung.* T. III.

Homo sum, humani nihil me alienum puto (je suis homme, tout ce qui est humain m'intéresse); telle est la devise de Hamann, et en la citant, il ajoute: « Il ne faut pas chercher bien loin la cause de la grandeur d'un peuple, qui reçut ces paroles, prononcées par la bouche d'un acteur, avec de vives acclamations. On sait qu'au rapport d'un ancien, lorsque ce vers fut récité sur la scène romaine, tous les spectateurs, romains et barbares, se levèrent spontanément et firent retentir le théâtre d'unanimes applaudissemens.

« La première occupation de ma raison a été d'observer les sots et les méchans, comme les jeunes Spartiates regardaient leurs esclaves ivres. »

« Il y a une espèce de misanthropie qui n'est point l'effet d'une maladie ou de l'imagination, mais de la mélancolie de la raison, qui nous dispose autant à la vertu, que la mélancolie du tempérament nous dispose à certains arts et à certaines sciences. »

« L'état cessa d'être la *chose publique* alors que les citoyens devinrent des vassaux. Le souverain féodal était dans l'impossibilité d'être le père de la patrie, ou n'avait plus besoin de l'être. Alors le prince devint tantôt un Hobbès armé, tantôt le modèle de Machiavel, tantôt un Vespasien gouvernant par des publicains et des vampires, tantôt enfin l'esclave des prêtres. »

« On peut dire avec vérité que pour mépriser les honneurs et les richesses, on n'a qu'à regarder la plupart de ceux qui les possèdent. »

« La société et l'inégalité parmi les hommes ne sont pas l'ouvrage de la politique: ce sont les effets des dispositions de la nature, que nous avons mal entendues et dont nous avons abusé. »

« Par le commerce, tout ce qui est quelque part, se trouve

transporte partout. Il est la vraie corne d'abondance pour les peuples. Il réconcilie l'économie avec le luxe et la prodigalité. Son exerciee consiste dans une exacte justice, et c'est de ses profits que le patriotisme distribue ses prix et s'acquitte de ses vœux. »

« Que d'heureuses améliorations le monde pourrait se promettre de l'esprit commercial qui commence maintenant à dominer (ceci est écrit en 1756), s'il était ennobli par des lumières et de nobles sentimens ! Peut-être alors pourrions-nous espérer avec confiance de voir renaître de leurs cendres et revivre dans toute leur force l'esprit public et les vertus civiles. Le commerce hâtera l'heureux retour de la liberté, de cette liberté qui consiste dans la faculté de pouvoir faire tout ce qui n'est point contraire au bien public, et qui bannira insensiblement cette licence effrénée avec laquelle aujourd'hui chacun se permet tout et cherche à réaliser tout ce qui lui semble utile à lui seul. Trésor inestimable, sans lequel l'homme ne saurait ni penser ni agir, dont la perte le prive de tous les avantages, c'est par toi que doit fleurir le commerce, et se répandre sur toutes les conditions. Que par toi chacun rentre dans ses droits antiques et naturels, que nous avons abdiqués pour des passions serviles et de misérables préjugés ! »

« C'est en faveur de son commerce que la Hollande abolit la tyrannie qui prétendait contraindre les consciences, et qu'elle a établi, comme loi de l'état, la liberté religieuse non moins utile que raisonnable. »

« L'esprit de commerce finira par abolir l'inégalité des conditions; il nivellera ces éminences et ces sommités que la vanité et la cupidité ont élevées. L'impuissance de l'oisiveté cessera d'être une marque de distinction pour l'orgueil, alors que la

peine et le travail donneront seuls des jouissances, de la considération et des faveurs. Les lauriers des ancêtres se flétrissent avec leurs ossemens. »

« On savait autrefois très-peu des principes du commerce. Il se faisait d'une manière grossière, et était si méprisable qu'on l'abandonnait presque exclusivement aux Juifs. Aujourd'hui on en fait une science exacte. On ne peut plus appliquer aux rois actuels le vers du satirique Regnier :

« Les fous sont aux echecs les plus proches des rois. »

« Grâces aux progrès du commerce et de l'industrie, les rois ont mieux appris à connaître le prix et l'usage de leurs sujets. Ils savent maintenant qu'un état n'est grand qu'autant qu'ils s'appliquent à multiplier leurs peuples, qu'ils regardent l'oisiveté comme un crime de lèse-majesté, et qu'ils la punissent par la faim et le mépris. »

« Les sujets ont appris à mieux apprécier les fruits de leur sol et de leurs sueurs. La philosophie n'est plus de la sculpture. Le savant est sorti des *Châteaux espagnols* du monde intellectuel et de la poussière des bibliothèques, et s'est rendu sur le grand théâtre de la nature et de ses phénomènes, de l'art et de ses instrumens, de la vie sociale et de ses ressorts ; il est devenu le spectateur attentif, le disciple, le confident du laboureur, de l'artisan, du commerçant, et par ses observations et ses recherches, il s'est fait leur aide et leur maître. » Ceci est une allusion aux travaux des encyclopédistes relativement aux arts mécaniques et industriels. (1)

(1) Ces passages sont extraits des notes que Hamann publia avec une traduction de l'ouvrage intitulé : *Remarques sur les avantages et les*

Un second ouvrage de Hamann, daté de Londres 1758, est intitulé : *Méditations bibliques d'un chrétien*; il est rempli d'un mysticisme élevé et souvent uni à une haute philosophie. En voici quelques fragmens :

«L'incrédulité et la superstition sont également fondées sur une physique et une histoire superficielles. Un Newton et un grand historien seront également frappés de la sagesse divine. »

« On ne devrait pas oublier dans la critique qu'on fait de la révélation, que Dieu a voulu se révéler à des hommes et par des hommes. Il ne s'agit pas d'une révélation qu'eût pu agréer Voltaire ou Bolingbroke ou Shaftesbury, qui eût satisfait le mieux leurs préjugés, leur esprit, leurs vues morales, politiques ou épiques, mais de la révélation des vérités qui intéressent tout le genre humain. Des gens qui se croient assez de lumières pour pouvoir se passer d'une instruction d'en haut, eussent trouvé des défauts dans toute autre révélation, et n'en ont pas besoin. Ils sont des sains qui n'ont pas besoin du médecin. »

« Plus la vue de la raison s'étend, plus aussi s'agrandit le labyrinthe où elle s'égare. Ainsi, lorsque les yeux sont armés d'un microscope, la peau la plus douce devient désagréable, les mets les plus appétissans, un tas de vers, et l'ouvrage de l'art le plus délicat, une œuvre grossière. »

Le troisième fragment est intitulé *Brocken;* c'est ainsi qu'on appelle en allemand les restes des mets d'un festin. Ce morceau porte ce titre par allusion à la multiplication miraculeuse des pains, (Évangile selon St-Jean, VI, 12); il est daté de 1758.

---

désavantages de la France et de la Grande-Bretagne, par rapport au commerce, traduites de l'anglais de Nickols, ouvrage pseudonyme attribué à Dangueil.

L'auteur y compare aux cinq petits pains de l'évangile, les cinq sens qui fournissent les matériaux de la pensée. « Notre raison, dit-il, est semblable au devin aveugle de Thèbes, auquel sa fille décrivait le vol des oiseaux et qui prophétisait sur ses rapports. »

Viennent ensuite des pensées détachées suggérées par la lecture. Nous transcrivons le fragment sur la liberté : il peut être curieux de voir comme un philosophe prussien, âgé de 28 ans, pensait sur ce grave sujet au milieu du dix-huitième siècle.

« On s'accorde à dire qu'il n'y a point de liberté sans loi, et l'on appelle états libres ceux où le prince aussi bien que les sujets sont soumis aux lois. Une loi n'est jamais si inquiétante et si offensante qu'une sentence arbitraire, quelque équitable que puisse être cette dernière. Le juge, dans un pays libre, obéit tout aussi bien à la loi en prononçant un jugement, que celui qui s'y soumet. Les lois ne bornent pas la liberté; elles déterminent seulement quelles seront les suites bonnes ou mauvaises de nos actions, et par cette prévision elles modifient nos volontés sans les détruire. »

Hamann a lui-même écrit l'histoire des trente premières années de sa vie. Ce mémoire est suivi de lettres souvent intéressantes, adressées à ses parens et à ses plus anciens amis, entre autres à Kant et à Emanuel Lindner (1). Dans sa vingtième lettre, au baron de W., il examine la question, alors agitée en France, si la noblesse pouvait se livrer au commerce sans déroger. Un abbé Coyer avait publié un ouvrage sous le titre :

---

(1) G. Em. Lindner, philosophe distingué, mort en 1817, a laissé un ouvrage remarquable, qui vient d'être publié par son neveu, sous le titre: *Philosophie der religiœsen Ideen*, Philosophie des idées religieuses, Strasbourg chez Treuttel et Würtz. 1825.

De la Noblesse commerçante, dans lequel il invitait les nobles, et surtout les cadets de famille, à préférer les dangers des entreprises maritimes aux périls de la guerre, et l'activité du comptoir aux loisirs stériles du cloître. « L'esprit des conquêtes, dit Hamann à cette occasion, est passé; la détestable et ténébreuse politique de Machiavel s'est trahie elle-même; le tems montrera ce que pourra la politique actuelle, avec ses nouveaux principes d'économie et de finances. Le meilleur gouvernement, ainsi que la véritable éloquence, est fondé sur la morale. Tous les projets de l'ambition ont leur source dans un désir de fruits défendus, qui portent en eux la semence de la ruine. »

Hamann avait, avant Rousseau, des idées très-saines sur l'éducation, et ce fut parce que dans ses places de précepteur il ne voulait pas suivre la routine, qu'il ne put réussir auprès des barons et baronnes de la Livonie. « Tous ces artifices, écrit-il à son ami Lindner, qu'on a inventés pour enseigner les enfans, ne servent de rien. Vous trouverez de plus en plus que les enfans sont nos maîtres, et que nous devons apprendre d'eux. Lorsqu'ils n'apprennent rien de nous, c'est toujours notre faute. »

Dans une autre lettre au même, il compare le public littéraire à « un officier blessé qui, pour se désennuyer, lit je ne sais quoi. »

Ce qu'il dit de ses lettres peut s'appliquer à tous ses ouvrages. « Mes épîtres sont peut-être difficiles à comprendre parce que j'écris en ellipses, comme un Grec, et en allégories comme un Oriental. Le laïque et l'incrédule ne peuvent que trouver mon style absurde, parce que je m'exprime en plusieurs langues, que je parle tour-à-tour le langage des sophistes, des jeux de mots, des Crétois et des Arabes, des Blancs, des Noirs et des Créoles, et que je mêle ensemble critique,

mythologie, *rebus* et principes, tantôt *ad hominem* et tantôt selon la vérité. »

Ailleurs il communique à son ami Lindner le projet ou le squelette, comme il l'appelle, d'un écrit intitulé : *Choses mémorables de Socrate, compilées pour désennuyer le public, par un amateur de l'ennui,* avec une double dédicace, à *Personne* et à *Deux*.

« Si vous avez honte d'être fier, écrit-il à Kant, avec qui il voulait alors publier un grand ouvrage de philosophie, laissez dormir votre plume. Dans ce cas votre projet serait au-dessus de vos moyens. Ne craignez pas votre fierté, elle sera assez humiliée dans l'exécution. Comment sans cette noble passion ne reculeriez-vous pas devant les périls et les peines de votre entreprise Il faut de la fierté pour *prier* et pour *travailler*. Un homme qui n'est que vain, ne peut ni l'un ni l'autre. »

« Il faut plus que de la physique pour interprêter la nature. La physique n'est que l'*A. B. C.* La nature est une équation d'une grandeur inconnue; un mot hébreu, composé seulement de consonnes, auxquelles la raison doit ajouter des voyelles. »

W.

9. *Die schweizerische Amazone etc. — L'Amazône suisse; aventures, voyages et campagnes d'une Suisse en France, dans les Pays-Bas, l'Egypte, l'Espagne, le Portugal et l'Allemagne, écrits par elle-même et publiés par un de ses parens. Seconde édition corrigée. St.-Gall, chez Huber et Comp.*[e] 322 *pages in-8°. Prix* 1 *Rthlr.* 16 *gr.*

Ce petit volume renferme l'histoire de l'épouse d'un officier. Cette femme, douée des qualités physiques et morales des plus

agréables, de beaucoup de naïveté et d'ingénuité, a su gagner l'affection des personnages les plus marquans. Elle a pris part à presque tous les événemens remarquables des dernières guerres, et a éprouvé toutes les inconstances d'un sort capricieux. Zuric la vit naître ; son père, nommé Egli, servait en qualité d'officier dans les grenadiers de Potsdam, et sa haute taille lui avait valu le surnom de *Grand Egli*; il donna sa démission pendant la guerre de sept ans. Quelque tems après il se sépara de sa femme à la suite de querelles de ménages, et contracta de nouvaux liens. Sa fille resta d'abord auprès de lui ; mais les mauvais traitemens de sa belle-mère la forcèrent à chercher un refuge chez sa propre mère. A l'âge de 17 ans, elle se maria avec un jeune sergent-major, nommé Engel, qui servait dans la garde suisse au service de France, et chaque année vit accroître le nombre de ses enfans. La révolution fit de son époux un citoyen, de défenseur de la royauté qu'il était; peu après il devint officier dans l'armée de Bonaparte. Elle le suivit dans les guerres d'Italie, où ce général cueillit ses premiers lauriers, et en Egypte, où elle sut se concilier son amitié, en se mêlant, le sabre à la main, aux patrouilles et aux avant-postes. Aussi le général daigna baptiser de ses propres mains les deux enfans qu'elle eut au Caire, où il ne se trouvait aucun ecclésiastique. La franchise avec laquelle elle raconte et excuse l'empoisonnement des 600 blessés français, à St-Jean-d'Acre, est vraiment remarquable. Après la triste fin de Kléber, la courageuse amazône retourna en Europe avec Desaix, et prit part, avec son mari qui avait été nommé colonel, à de nouvelles guerres. A Marengo périt un de ses fils. La guerre de Prusse la conduisit à Berlin, où elle trouva mille souvenirs qui lui rappelèrent son père. Moins

heureuse que son protecteur impérial, elle fut faite prisonnière avec son époux à la guerre d'Autriche en 1809, et accoucha à Semlin. Lorsque Napoléon obtint la main de Marie-Louise, elle fut du nombre des dames françaises qui furent chargées d'aller au-devant de la nouvelle impératrice, et elle sut s'en faire chérir par les soins délicats qu'elle lui prodigua. Son mari ne fut pas de l'expédition de Russie, mais il fut envoyé en Espagne, où il remplit une mission importante. Ici une maladie obligea notre héroïne à se séparer de lui pendant quelque tems. Deux autres de ses fils lui furent encore enlevés par les guerres d'Espagne. Après la grande catastrophe (à Leipsic elle perdit son gendre, le général Perrino), les deux époux accompagnèrent l'ex-empereur à l'île d'Elbe, et revinrent avec lui à l'époque des cent jours. Mais leur bonheur s'évanouit avec celui de leur protecteur. A la bataille de Waterloo, elle vit périr à ses côtés son époux et deux de ses fils, et fut couverte du sang de l'un d'eux. Elle-même reçut une blessure dangereuse. Transportée à l'Hôtel-Dieu à Paris, elle fut honorée des visites des monarques russe et prussien. Ce n'est cependant que du moment de sa guérison que datent ses plus grands malheurs. Sa petite campagne à Versailles était dévastée, et, malgré ses instances réitérées, elle ne put rien obtenir du gouvernement. Pendant un voyage dans le midi de la France, au moment des persécutions qu'on exerçait contre les protestans, elle fut arrêtée et retenue assez long-tems en prison. Enfin elle se décida à aller en Amérique, où se trouvait un de ses fils, auprès de Joseph Bonaparte. Mais, hélas! elle n'arriva que pour le voir expirer des suites de la fièvre jaune. Elle revint en Europe et sollicita en vain à Londres la permission de joindre deux de ses fils, qui avaient suivi Napoléon

à Sainte-Hélène. Sur le champ de bataille de Waterloo, où elle cherchait la tombe de son époux et de ses fils, elle fut saisie d'une maladie grave, et ce ne fut que grâce aux secours des officiers suisses qui se trouvaient en Belgique, et des loges maçonniques françaises, qu'elle revint à la vie, et qu'elle parvint à rentrer dans sa patrie, mais faible, vieille, pauvre et abandonnée; car son dernier espoir fut trompé : sa fille, la veuve du général Perrino, qu'elle croyait trouver auprès de Marie-Louise de Parme, n'était plus; et des vingt-un enfans qu'elle avait mis au monde, il ne lui en restait que trois qui vivaient loin d'elle.

Après son retour à Zuric, elle s'occupa à retracer les événemens de sa vie; on ne lira sans doute pas ces mémoires sans s'intéresser beaucoup à l'auteur, qui dans les momens les plus critiques, n'a jamais perdu ni son courage, ni sa gaîté. On peut à la vérité lui reprocher un peu de légèreté et trop d'attachement pour Napoléon; mais cet attachement s'explique et nous paraît excusable. Son style est agréable, et, pour une femme qui a parcouru une carrière pareille à la sienne, elle écrit assez bien. Puisse-t-elle avoir réussi à retrouver un de ses enfans, pour passer auprès de lui, une tranquille vieillesse!

G. S.

10. *Allgemeine Encyclopédie der Wissenschaften und Künste etc. — Encyclopédie universelle, publiée par MM. Ersch et Gruber. Leipsic, chez Gleditsch.*

Cet ouvrage, dont la publication fera époque dans l'histoire de la littérature allemande, est, sinon le premier qui ait paru dans ce genre en Allemagne, du moins le premier qui puisse être comparé aux grandes Encyclopédies de la France et de

l'Angleterre. Le *Lexique universel* de Zedler ne méritait guère ce nom, il était d'ailleurs à-peu-près inconnu à la génération actuelle. Le dictionnaire appelé *de Conversation* (*Conversations-Lexikon*), publié par M. Brockhaus à Leipsic, travail utile, mais fait à la hâte et plus destiné aux gens du monde qu'aux savans, ne pouvait satisfaire au besoin généralement senti d'une *Encyclopédie universelle.*

Trop long-tems l'Allemagne, agitée par des guerres continuelles, découragée par l'occupation étrangère, ne pouvait songer à se livrer à ces grandes entreprises littéraires, qui exigent le concours d'un grand nombre de savans, une liberté entière de penser et d'écrire, et qui ne peuvent réussir que soutenues par les suffrages d'un grand public. Mais à peine se vit-elle délivrée du joug de l'étranger, qu'une vie nouvelle se manifesta dans les sciences et les lettres. L'idée de l'ouvrage que nous annonçons fut conçu dès 1813; le libraire Gleditsch de Leipsic osa se charger de son exécution. Il s'adressa pour la diriger à l'un des savans de l'Allemagne qui, par la variété et la solidité de ses connaissances, par son activité infatigable, et par l'estime bien méritée, dont ils jouit, était le plus propres à présider à l'édification d'un pareil monument. M. Ersch, professeur à Halle, de ce qu'on appelle aux universités allemandes *Connaissance des sciences* (*Wissenschaftskunde*), était déjà célèbre par de nombreux ouvrages encyclopédiques et bibliographiques. Plusieurs années furent employées par lui à préparer les matétiaux de l'immense édifice, à organiser la correspondance avec les collaborateurs, à intéresser le public à l'entreprise. Il s'associa pour la direction M. le professeur Gruber, nouvellement appelé à Halle, et connu par plusieurs ouvrages estimés. Le premier volume parut enfin en 1818: il

répondit assez à l'attende du public pour qu'il se plaignit de la lenteur avec laquelle les volumes se succédèrent. Chaque volume a près de 500 pages in-4°, et est accompagné de planches et cartes géographiques d'une exécution soignée.

Le plan suivi dans l'*Encyclopédie universelle*, est assez semblable à celui des ouvrages du même genre : cependant il s'en distingue à plusieurs égards, et quelquefois avec avantage.

L'objet de la vaste entreprise de MM. Ersch et Gruber est d'exposer, avec une certaine étendue, par ordre alphabétique, et pour un public éclairé, toutes les sciences et tous les arts, tels que les a faits le demi-siècle qui vient de s'écouler. L'*Encyclopédie universelle* embrassera toutes les branches du savoir, toutes les parties de l'industrie humaine, elle expliquera tous les termes techniques; elle traitera tous les sujets avec exactitude et précision, et en indiquant les ouvrages particuliers écrits sur la matière, et surtout les sources où les auteurs auront puisé. Tous les sujets seront approfondis, mais les sciences et les arts qui exercent une influence plus directe sur la vie pratique, et qui intéressent un public plus nombreux, seront plus développés que les sciences purement spéculatives, et celles qui ne sont cultivées que par un petit nombre de personnes. C'est pour cette raison qu'on traitera avec le plus d'étendue les articles d'histoire. En général tous les sujets seront autant que possible envisagés sous le point de vue historique. La méthode historique rend non seulement intéressantes, pour un plus grand nombre de lecteurs, les matières naturellement les plus arides et les plus abstraites, mais encore elle jette une grande lumière sur les choses, et peut seule garantir de l'esprit de secte et de parti.

Quant au style, les auteurs s'appliqueront avec d'autant plus

de soin à s'exprimer avec toute la clarté et toute la simplicité que comportera la matière, qu'une *Encyclopédie* est particulièrement destinée à être consultée par les savans sur les branches qui ne font pas l'objet habituel de leurs études, et par les hommes du monde qui n'ont pas le loisir de remonter aux sources même des connaissances dont ils peuvent avoir momentanément besoin.

Les savans éditeurs de l'*Encyclopédie universelle* ont pris des mesures pour éviter les deux écueils qui sont le plus à redouter dans de pareilles entreprises.

Le premier danger, qu'ils ont pris soin d'écarter, c'est celui de trop grossir leur ouvrage, de lui donner une étendue démesurée, en y admettant trop de topographies et des biographies trop détaillées. Autant les descriptions des lieux célèbres et les biographies des hommes vraiment remarquables sont nécessaires et intéressantes, autant les descriptions de localités vulgaires et les vies de tant d'hommes obscurs, qui grossissent les dictionnaires biographiques, sont fastidieuses et inutiles. Une justice sévère présidera au choix des hommes et des lieux qui seront traités avec quelque détail dans l'*Encyclopédie universelle.*

Quant à l'histoire naturelle, qui présente une abondance inépuisable, on n'admettra en général que les *genres* et les *espèces* les plus remarquables.

Un autre écueil non moins dangereux était la diversité des opinions spéculatives et religieuses qui divisent le public auquel l'*Encyclopédie* est destinée. N'admettre que des opinions uniformes, si cela avait été possible, eût été en faire un ouvrage de parti, et non le dépôt des connaissances actuellement acquises, le rapport fidèle et circonstancié des progrès et de

l'état actuel de l'esprit humain. Pour arriver à ce but, les éditeurs ont prié ceux de leurs collaborateurs, auxquels cette partie a été confiée, de la traiter, autant que possible, sous le point de vue historique ; les différens systèmes de théologie en particulier, sont exposés avec modération par des théologiens des différentes confessions.

Il y avait un troisième écueil à éviter; et il nous semble que les éditeurs ne songent pas assez à s'en garantir : c'est la lenteur de l'exécution. Il y a huit ans que l'ouvrage est commencé; quinze parties seulement en ont paru, et la lettre *C* est à peine entamée. Si la publication se continuait sur ce pied, il faudrait trente ans au moins pour l'achever : ce délai serait mortel pour l'entreprise, et déjà la crainte de ne pas en voir la fin, a refroidi le zèle et des souscripteurs et des collaborateurs. Nous dirons tout à l'heure quelles mesures viennent d'être prises par les éditeurs, pour hâter leur entreprise, qui semblait languir surtout dans les dernières années.

Nous avons parcouru les premiers volumes, et lu un assez grand nombre d'articles ; il nous a semblé qu'il y en avait beaucoup d'inutiles, et qu'on s'est surtout trop appesanti sur les détails de technologie. A ces défauts près (comment une aussi vaste entreprise en serait-elle exempte ?) l'exécution, autant que nous en avons pu juger, répond assez aux promesses du prospectus. Les noms des savans les plus illustres et les plus laborieux qui concourent à la rédaction de l'*Encyclopédie universelle*, sont une garantie suffisante du mérite de cet important ouvrage; mais que les éditeurs se hâtent, qu'ils redoublent de zèle, s'ils veulent que leur immense recueil soit réellement l'expression scientifique et littéraire de la même époque, et que la même génération qui l'a vu commencer, la voie terminer.

La seconde livraison est accompagnée d'une dissertation sur l'étude encyclopédique, considérée comme un besoin de notre tems, avec un essai sur le meilleur système des sciences par M. Gruber, pour servir d'introduction à l'*Encyclopédie universelle.* Il divise toutes les sciences en trois grandes classes : sciences de la nature, sciences de l'homme et sciences transcendantes.

Cette division ne nous paraît pas exacte, quoiqu'elle soit beaucoup plus juste que celle de d'Alembert et de Bâcon ; mais il nous semble qu'on donne trop d'importance à ces arbres généalogiques de la science, en tête d'une Encyclopédie distribuée alphabétiquement. La plûpart des mots, qui servent de rubriques aux différens articles, sont donnés d'avance, et le petit nombre de ceux qui sont fournis par les systèmes, dépendent moins de la division générale des sciences, que des divisions particulières.

La librairie Gleditsch vient de publier avec le quinzième volume un nouveau *prospectus,* qui fera beaucoup de plaisir à tous ceux qui s'intéressent à cette haute entreprise. MM. Ersch et Gruber, effrayés de la grandeur de leur tâche, renoncent à la direction exclusive de l'ouvrage, et se sont adjoint des collaborateurs dignes d'être associés par eux au gouvernement littéraire de l'Encyclopédie allemande.

Elle sera divisée en trois sections : la première comprendra les lettres A — G, et continuera à paraître sous la surveillance immédiate des premiers éditeurs; la seconde, de H — N, est confiée aux soins de MM. Hassel, professeur à Weimar, et Guill. Müller, bibliothécaire à Dessau, et les livraisons de cette section paraîtront concurremment avec celles de la première. On a pris des mesures pour empêcher que l'unité des principes

et de rédaction ne soit point détruite par cette double rédaction. Les directeurs de la troisième section ne sont pas encore désignés. La librairie s'engage à faire paraître désormais quatre volumes par an, de sorte que dans peu d'années tout sera terminé. Nous reviendrons prochainement sur cette œuvre monumentale; nous indiquerons les parties les plus importantes, et nous profiterons de cette occasion pour faire connaître à nos lecteurs les littératures, les savans et les professeurs les plus illustres de l'Allemagne, qui presque tous y ont pris une part plus ou moins grande. W.

11. *Addrich im Moos.* — *Addrich im Moos, par Henri Zschokke* 2 *v. in*-18. *Aarau, chez Sauerlænder.* 1826.

Le célèbre auteur de l'histoire populaire de la Suisse, et de tant d'autres écrits aimés du public, a entrepris de faire sur l'histoire de la Suisse l'opération que Walter Scott a faite avec tant de succès sur l'histoire de la Grande-Bretagne. Il se montre un des plus heureux imitateurs de l'illustre auteur de Waverley. C'est la même fidélité dans les tableaux de mœurs et de caractères, le même art de rendre l'action dramatique, sans en ralentir la marche, le même mélange de sensibilité et d'*humeur*, de plaisanterie et de pathétique. Nous donnerons dans une prochaine livraison l'analyse de ce roman.

SCIENCES POLITIQUES.

12. *Diplomatischer Bericht über die revolutionnairen Drohbriefe, etc.* — *Rapport diplomatique sur les lettres menaçantes et révolutionnaires, adressées à l'électeur de Hesse-Cassel, par Jean de Horn. Zerbst,* 1826. *in*-12.

Toute l'Europe a retenti des lettres menaçantes, adressées au souverain de Hesse-Cassel, qui seul a conservé le titre d'é-

lecteur, dans un tems où il n'y a plus d'empereur à élire. On sait comment, par suite de ces lettres, qu'on regardait comme l'ouvrage d'une faction puissante, tout le pays fut mis en prévention, et comment on découvrit enfin qu'elles étaient parties de la police même qui était chargée de veiller à la sûreté de l'état.

L'ouvrage que nous annonçons jette une vive lumière sur cette affaire ténébreuse. C'est en grande partie à l'auteur que fut due la découverte des auteurs de cette criminelle et absurde machination. Il donne tous les détails possibles sur un événement qui n'est pas un des moins remarquables de l'histoire contemporaine. W.

13. *Von Staats-Schulden, deren Tilgungs-Anstalten, und vom Handel mit Staatspapieren, etc. — Des dettes de l'Etat, de la manière de les amortir, et du commerce des effets publics, par le chevalier N. Ch. de Gœnner, conseiller d'état du roi de Bavière. Tom. I, in-8, de* 312 *pages. Munich chez Fleischmann, libraire.* (1)

Le premier chapitre de cet important ouvrage contient un aperçu historique du commerce des effets publics en général et de l'agiotage en particulier, tels qu'il se fait en Angleterre, en Hollande, en France et en Allemagne. Dans le second, l'auteur entre dans des détails sur les dettes publiques et sur les moyens de les amortir. Dans le troisième enfin, il traite de la nature des effets publics et de la législation qui les concerne.

(1) A Strasbourg, chez Levrault, libraire, rue des Juifs n° 33.

Nous nous proposons de donner une analyse de cet ouvrage dès que le second volume en aura paru.

BIBLIOGRAPHIE.

14. *Allgemeines bibliographisches Lexicon. — Lexique bibliographique universel, par Fréd. Adolphe Ebert, bibliothécaire du roi de Saxe. Leipsic chez Brockhaus, deux vol. in-4to.* 1821 — 1826.

Voici sans contredit le travail à la fois le plus vaste et le plus exact de ce genre, et un des livres qui font le plus d'honneur à l'Allemagne savante. Nous avons déjà fait connaître M. Ebert à nos lecteurs (1); personne plus que lui n'était propre à entreprendre un tel ouvrage. La principale difficulté de cette entreprise, d'une si haute utilité pour le savant comme pour le littérateur, était de faire un choix raisonné. La plupart des ouvrages bibliographiques sont grossis par une foule d'articles et de titres de livres que personne n'y cherche, et le plus souvent on leur demande vainement les renseignemens dont on a réellement besoin. M. Ebert a exclu du sien: 1° tous les livres qui, quel que soit leur mérite scientifique, ne sont pas généralement recherchés, et à quelques exceptions près, tous ceux qui se trouvent encore actuellement dans la librairie; 2° toute cette foule de curiosités et de livres prétendus rares qui ne présentent aucune espèce d'utilité ou d'intérêt. Il y a admis au contraire: 1° pour les sciences dites de *faculté*, la théologie, la médecine, le droit, les sciences physiques et

(1) Voyez tome I. pages 63 et 391.

mathématiques, les meilleures éditions des *sources* avec les commentaires les plus recherchés, les ouvrages les plus importans sur l'histoire de ces sciences; ceux des livres dogmatiques qui, ayant influé sur la marche de quelque partie du savoir, sont d'un intérêt historique; ceux enfin qui se recommandent par leur prix élevé, par une rareté véritable, ou par un mérite éminent; 2° tous les ouvrages anciens et modernes, qui font partie de ce qu'on appelle en France *Littérature*; 3° toutes les éditions des auteurs grecs et latins qui intéressent la critique ou l'amateur; 4° tous les ouvrages de philologie, d'histoire, de philosophie, etc., qui sont d'un intérêt général et durable et qui sont réellement recherchés; 5° toutes les éditions dites *incunables*, jusqu'en 1470 inclusivement; 6° les livres vraiment rares et d'un intérêt général; 7° les éditions de luxe; 8° les ouvrages avec planches; 9° les ouvrages précieux par la difficulté de l'impression et la rareté des types; 10° des livres qui se distinguent par quelque singularité influant sur le prix; 11° les ouvrages qui forment collection; 12° les suites d'ouvrages d'un même auteur; 13° les ouvrages d'un grand nombre de volumes; 14° les ouvrages composés de différentes pièces indépendantes les unes des autres, mais réunies dans le même volume et sous le même titre général.

Tels sont les matériaux du *Lexique bibliographique universel.* En voici la forme : l'indication la plus exacte possible du titre d'un ouvrage est suivie de notices bibliographiques et typographiques, avec les prix ordinaires. Dans un *Appendice* l'auteur donnera les catalogues complets des ouvrages sortis de presses célèbres, et des collections les plus recherchées.

Cette grande entreprise annoncée en 1817, est sur le point

d'être terminée. Dès douze livraisons dont tout l'ouvrage se composera, il n'en reste plus que deux à publier.

M. Ebert s'occupait depuis plusieurs années de la haute bibliographie, lorsqu'en 1817 le libraire Brockhaus de Leipsic vint lui proposer de refondre pour l'Allemagne le *Manuel du libraire de Brunet*. Mais tout en rendant justice à ce travail qu'il regarde comme la meilleure bibliographie pratique, M. Ebert avait trop de science pour se traîner servilement sur les traces d'un autre. Il avait d'ailleurs conçu l'idée de concilier, autant que possible, les besoins du libraire, du bibliophile et du savant, tandis que Brunet n'a eu guère égard qu'à ceux des deux premiers. Il convient que Brunet a été son maître pour la méthode et la forme, qu'il lui a emprunté une grande partie de ses notices; mais il a de beaucoup étendu son plan, et il revendique comme sa propriété plus de la moitié de son ouvrage. Tous les critiques et tous ceux qui se sont servi de ce lexique, s'accordent jusqu'ici à rendre témoignage à son exactitude. Il était impossible qu'il ne s'y glissât quelques fautes, mais du moins elles ne sont pas de nature à en diminuer l'utilité.

W.

MÉLANGES ET VARIÉTÉS.

De l'Étude des hiéroglyphes en Allemagne.

Pendant que le savant anglais Young dispute à M. Champollion jeune la priorité des découvertes faites dans le domaine des sciences de l'ancienne Egypte, il s'est également formé en Allemagne un parti qui, quoique très-faible, s'attribue néanmoins quelques rayons de la lumière que l'on est parvenu à jeter sur les inscriptions mystérieuses qui couvrent les anciens monumens égyptiens. Spohn, professeur à Leipsic, commença en 1819 à s'occuper de l'inscription de Rosette (1), et après de longues rcherches le hasard lui fit découvrir la clef de l'écriture démotique. Les premiers documens qui tombèrent entre ses mains, furent des rouleaux trouvés sur des momies, et écrits en caractères hiératiques. Il parvint à trouver aussi la clef de cette espèce d'écriture, et s'exerça de plus en plus à lire les anciens manuscrits et les inscriptions antiques. Lorsqu'en 1822 le gouvernement prussien eut acheté la collection des Papyrus du baron de Minutoli, Spohn fut invité à venir à Berlin et il obtint l'autorisation de publier toutes les pièces de cette collection

(1) Le mémoire dans lequel il rend compte de ses recherches, se trouve dans l'*Amalthéa*, collection de mémoires relatifs aux antiquités, et publiée par M. Bœttiger à Dresde.

qu'il jugerait dignes d'être connues. Il préparait un grand ouvrage sur la littérature de l'ancienne Egypte, lorsqu'en 1824 la mort vint le surprendre au milieu de ses travaux. Son ami et disciple M. Seiffarth, professeur à la même université, fut chargé de ses manuscrits relatifs aux hiéroglyphes, mais il n'y a trouvé que des fragmens et le texte de quelques inscriptions, transcrit en lettres latines, avec des explications incohérentes. Il lui fut dès-lors impossible de publier ces manuscrits ; mais ce savant se propose, en se vouant aux mêmes études, de continuer et de complèter les découvertes de son maître. Il a déjà commencé la publication d'un premier volume intitulé:

Fried. Aug. Guil. Spohn, de Linguâ et Litteris veterum Ægyptiorum cum permultis lithographicis tabulis etc. Leips. 1825. in-4°.

Cette partie contient outre la vie de Spohn: 1° l'Inscription de Rosette, avec une traduction latine, qui diffère beaucoup du texte grec. Cependant il est impossible d'en juger, parce qu'il ne se trouve encore dans ce volume aucune explication sur les principes que M. Spohn a adoptés pour déchiffrer les hiéroglyphes ; 2° et 3° deux documens de Colchites, appartenant à la collection de Minutoli, dont Spohn n'a pu déchiffrer que la date ; 4° enfin, un manuscrit de la collection de Cassati de Paris, qui existe aussi en égyptien à Berlin et en grec en Angleterre. L'existence des deux derniers manuscrits n'était pas connue de Spohn, et l'on peut dès-lors voir jusqu'à quel point il faut ajouter foi aux principes qu'il a émis. Le commencement du 2d répond à l'inscription de Rosette, et la traduction de M. Spohn s'est par-là très-facilitée. Mais la fin contient une série de mots, dont M. Spohn n'en a déchiffré que deux ou trois qui appartiennent à la langue

grecque, en se trompant sur tous les autres, qui sont égyptiens. Le texte égyptien est divisé en 15 lignes très-courtes. Voici comment M. Spohn les a lues :

	Texte égyptien, transcrit par M. Spohn.	Traduction de M. Spohn.	Traduction grecque.
1.	*npene nhmthrue uee.*	Statuti testes.	Μάρτυρες.
2.	*ner oebôin neô enerneô*	. . . .	Ερμιος Φανρέους.
3.	*nearnteo*	. . . .	Πετεάρτρης, Πατευτήμεως.
4.	*nearntschneoe hne.*	. . . .	Πετεαρποχράτης Ωρου.
5.	*te —*	. . . .	Σναχομνεὺς Πετεύριος.
6.	*ten — neneo neoschno*	Templi.	Σναχόμης Ψενχώνσιος.
7.	— —	. . . .	Τοτόης Φίβιος.
8.	*nschô met plonieseme*	. . . .	Πόρτις Απολλώνιον.
9.	*— etoe nehoschnô.*	. . . .	Ζμῖνις Πετεμεστουτος.
10.	*ischre pepo eepô nenee.*	. . . .	Πετεύτημις Ἀρσίηκος.
11.	*hô nneô mntemo*	. . . .	Ἀμονορύτιος, Πακήμιος.
12.	*beusjhoesjme.*	. . . .	Ωρος Χιμνάραυτος.
13.	*nbime nchschischô*	. . . .	Ἀρμήνις Ζθεναήτιος.
14.	*eumolme nnelleme.*	. . . .	Μάνσις Μίρσιος.
15.	*anetimeaôesme* / *mantikneesme*	Antimaus / Antigones	Ἀντίμαχος Ἀντιγενους.

Les principes que l'éditeur de ces fragmens promet de publier dans les volumes suivans, avec l'explication des inscriptions, une grammaire et un glossaire, paraissent, d'après cet essai, être évidemment faux. On ne peut donc pas dire que ce savant soit en état de lire l'écriture démotique, et la *Bibliotheca aegyptiaca* que M. Seyffarth promet de publier, est anticipée.

Au lieu de continuer la publication des manuscrits de M. Spohn, M. Seiffarth nous donne maintenant un ouvrage tout nouveau, un système qui n'appartient plus à son maître, mais qu'il a

développé peut-être en se fondant sur quelques principes de M. Spohn, qu'il paraît adopter comme vrais et incontestables. Cet ouvrage est intitulé: *Rudimenta hieroglyphices. Accedunt explicationes speciminum hieroglyphicorum, glossarium atque alphabeta cum* 36 *tabulis lithographicis.* Leips. 1826. 97 p. in-4°.

L'auteur soutient que les hiéroglyphes ne sont que le résultat d'une transfiguration calligraphique des caractères hiératiques, qui eux-mêmes sont des transformations de l'alphabet démotique, dérivé à son tour de l'écriture phénicienne. Quelques tableaux servent à donner une idée de cette transfiguration depuis les lettres phéniciennes jusqu'aux signes hiéroglyphiques. Cette méthode jette dans une confusion qui ne peut qu'embrouiller les recherches et les rendre absolument vagues. La même figure se trouve être le résultat de plusieurs lettres différentes, et l'auteur établit même en règle, qu'il n'y a pas de signe hiéroglyphique qui n'ait qu'une seule signification, et qu'il y en a beaucoup qui représentent tour-à-tour six lettres et même plus. M. Seyffarth divise ensuite les hiéroglyphes en deux classes; les Emphoniques, qui représentent à eux seuls une lettre, et les Symphoniques, dans lesquelles la lettre est représentée par une combinaison de signes. Il ajoute que la faculté que les auteurs des inscriptions avaient, d'omettre plusieurs signes dans un mot, que les permutations des voyelles entre elles et avec des consonnes qui ont quelques rapports avec elles, de même que l'arrangement arbitraire des signes qui composent un hiéroglyphe symphonique, présentent autant de difficultés à ceux qui veulent déchiffrer les hiéroglyphes. Il établit en outre une troisième classe de signes aphoniques ou symboliques, dont la signification vague et indéfinie doit en avoir restreint l'usage. C'est ainsi qu'il dit que les signes kyriologiques

ou représentant quelque objet, se trouvent rarement; que les hiéroglyphes tropiques ne doivent avoir été employés que dans très-peu de cas, et que lui-même n'en a trouvé aucun où ils le fussent. M. Müller, professeur à Gœttingue, oppose à ces assertions, qu'il est peu vraisemblable que l'écriture que nous trouvons sur les anciens monumens ait été formée des alphabets découverts dans des documens dont l'origine remonte aux tems des Ptolémées. Il ne croit pas non plus qu'une nation ait commencé par avoir un alphabet simple, et qu'elle l'ait surchargé et transfiguré dans la suite jusqu'au point où nous trouvons les hiéroglyphes des Egyptiens. Les signes sont d'ailleurs dans un rapport si intime avec le culte religieux, l'industrie et la nature de leur pays, qu'il est difficile de se persuader qu'ils ne sont que des signes alphabétiques. Les opinions contraires émises par MM. Champollion et Young paraissent beaucoup plus naturelles. M. Seyffarth s'appuie d'ailleurs sur l'explication absolument fausse d'un passage de Clément d'Alexandrie, qui dit que les Egyptiens apprenaient d'abord l'écriture démotique, plus tard l'hiératique et en dernier lieu les hiéroglyphes. M. Seyffarth se trompe en croyant que Clément indique par-là les différentes époques de l'invention de ces signes.

Cette année, l'infatigable M. Seyffarth a commencé la publication d'une série de cahiers ayant pour titre : *Beytraege zur Kenntniss der Literatur des alten Egyptens.* — *Recueil sur la littérature, les arts, la mythologie et l'histoire de l'ancienne Egypte.* Leips. 1826. 41 p. avec des lithographies. Ce sont des remarques sur les Papyrus de la collection de Minutoli. Il y en a 57, parmi lesquels 26 sont en caractères démotiques. Les observations faites d'après ses propres principes, autorisent à douter de l'exactitude du résultat de ses recherches.

Le professeur Kosegarten, à Greifswalde, connu par ses recherches sur l'histoire ancienne des peuples et sur leurs rapports entre eux, a publié un essai sur un papyrus, intitulé: *Bemerkungen über den egyptischen Text eines Papyrus. — Remarques sur le texte égyptien d'un papyrus de la collection de Minutoli.* Greifswalde 1824. 35 pag. in-4to. On trouve sur ce papyrus un contrat de vente, que M. Kosegarten essaie d'expliquer selon les principes de M. Champollion. La science n'y a rien gagné, pas plus que du mémoire suivant de M. Buttmann, professeur à Berlin: *Erklaerung der griechischen Beischrift. etc. — Explication de l'inscription grecque qui se trouve sur un Papyrus égyptien de la collection de Minutoli.* Berlin, 1824. 27 pages. in-4to.

Nous ne nommons M. Pfaff, un autre écrivain sur les hiéroglyphes, qu'à cause des assertions singulières qu'il a débitées dans deux ouvrages publiés récemment à Erlangen. Le premier est intitulé: *Hieroglyphik. Ihr Wesen. etc. — L'hiéroglyphique (science des hiéroglyphes), sa nature et ses sources.* Nuremberg, 1824. 207 pages. in-8°. L'auteur s'élève contre les explications des hiéroglyphes données par MM. Champollion et Letronne, selon lesquelles l'origine des hiéroglyphes devrait être attribuée à des tems plus récens que ceux qu'on leur assigne ordinairement. Il appelle ces explications la découverte la plus malheureuse qu'on ait pu faire (*der aller unglücklichste Fund*), qui n'a conduit qu'à trouver à Thèbes aux cent portes, à Edfou, couverte de sable, à Philé, l'île sainte, les noms des Ptolémées et de quelques méprisables empereurs romains. M. Pfaff voit en celà une dégradation, un avilissement impardonnable de la science des anciens Egyptiens.

Le second écrit de M. Pfaff, a pour titre: *Die Weisheit*

der Ægypter, und die Gelehrsamkeit der Franzosen. etc. — *La science des anciens Egyptiens et le savoir des Français. Critique des recherches de M. Champollion sur les hiéroglyphes.* Nuremberg, 1825. 76 pages. in-8°. Cette brochure est rédigée dans un style peu digne de l'importance et de la gravité des études des hiéroglyphes. Sans connaissances suffisantes, l'auteur rejette le système entier du savant Français, et il croit même voir dans ces recherches qui bouleversent ses idées d'antiquité et de haute sagesse des anciens Egyptiens, un dernier fruit des principes révolutionnaires qui ont agité l'Europe. Les feuilles littéraires d'Allemagne se sont empressées de venger le bon sens outragé par M. Pfaff, et de rendre toute justice à M. Champollion. J.

La vallée du Missisippi.

La vallée qu'arrose le Missisippi et ses différentes ramifications, surpasse en étendue tous les autres pays dont les eaux ne se réunissent qu'en un seul fleuve pour se déverser dans l'océan. Le Missisippi partage les États-Unis, du nord au sud, en deux parties assez égales, l'une orientale et l'autre occidentale, d'où l'on voit que la vallée qu'il parcourt se trouve placée au centre de la République américaine. A l'est, elle s'étend vers les montagnes alléghaniques qui divisent l'Union en états atlantiques et occidentaux; à l'ouest, elle va jusqu'aux monts rocailleux (*rocki montains*) qui séparent les états et territoires à l'ouest du Missisippi des pays dont les côtes sont baignées par l'Océan pacifique. Cette vallée s'étend sur 19 degrés de latitude nord-est, sur 23 degrés de longitude, et embrasse une superficie de plus d'un million de milles quarrés anglais. Les

fleuves qui traversent cette immense région et finissent par se réunir au Missisipi, sont en grand nombre dans toutes les directions et d'une longueur extraordinaire. Ceux qui se jettent dans le Missisipi du côté de l'ouest sont : l'Arkansas, long de 2000 milles, dont 1000 sont navigables; le Missouri, long de 4400 milles, dont 2600 sont navigables. Il faut encore citer le fleuve Rouge, 500 m., le Des Moins, 800 m., et le fleuve Saint-Pierre, 200 m., navigables. Ceux qui se joignent au Missisippi du côté de l'est sont le Yazoo, 100 m., navigable; le Ohio, long de 945 m., navigable dans toute sa longueur; l'Illinois, 200 m.; le Ouisconsin, long de 350 m., dont 180 sont navigables.

Presque toutes les marchandises d'entrepôt, la canne à sucre, des Indes, le riz d'Ethiopie, les épiceries de Malaca, les ceps de France et les cotonniers des îles de la Mer pacifique, sont des produits naturels de ce sol riche et fertile. On trouve en outre dans cette contrée une nombreuse et rare variété de minéraux et de métaux du plus grand prix et de l'usage le plus général.

Depuis la révolution américaine des colonies se sont établies dans l'intérieur de cette vallée, des états et des territoires s'y sont organisés, et les lieux jadis les plus sauvages s'y sont transformés, dans l'espace de vingt ans, en des villes qui rivalisent par leurs richesses avec des cités qui ont employés des siècles à conquérir leur prospérité. Nouvelle-Orléans qui, par sa grandeur, est la sixième ville des Etats-Unis, compte actuellement 40,000 habitans; Cincinnati qui, en 1805, n'avait qu'une population de 500 habitans, en comptait 9600 en 1820; Lexington, dans le Kentucky, avait 5300 âmes à son dernier recensement; Nashville, dans le Tennesée, 6000; et Saint-

Louis, dans le Missouri, 4200. Toute la population de ce pays à l'ouest des montagnes alléghaniques, s'élève, sans compter les Indiens, à environ 2,300,000 habitans, ce qui fait un peu plus de deux individus par chaque mille quarré (anglais).

Mais la civilisation luit à peine sur cette belle et féconde partie du continent américain. Le peu que l'on a déjà fait se perd dans l'immensité de ses ressources, et le développement complet de la prospérité à laquelle peut atteindre cette contrée, sera pour les siècles avenir un problême digne d'occuper les efforts continuels de plusieurs milliers d'hommes. Un pays comme celui-là, dès que le tems aura fait connaître ses trésors et ses ressources, verra nécessairement sortir de son sein les cités et les états les plus riches et les plus peuplés de la terre.

(*Atlantis.*)

Aperçu géographique et statistique sur la province anglaise du Canada.

La partie du continent de l'Amérique du Nord, qui s'étend depuis les frontières septentrionales des États-Unis jusqu'aux régions du pôle, et depuis la mer atlantique jusqu'aux terres baignées par l'océan pacifique, appartient en entier à la couronne d'Angleterre, et se divise en différentes provinces, dont les plus importantes sont le Haut et le Bas-Canada. Les Français avaient commencé à établir des colonies dans ces provinces avant les Anglais; cependant ces derniers s'y multiplièrent bien plus rapidement que les Français. En 1820, leur population s'élevait à 500,000 âmes, et actuellement elle se trouve dans un tel état d'accroissement continuel que, d'après les règles de la progression, elle ne peut manquer, eu égard

d'ailleurs à la beauté du climat et aux arrivages multipliés d'une foule d'émigrés européens, de monter en peu d'années à quelques millions.

Aucune partie de l'Amérique du nord n'offre aux colons un meilleur sol et un climat plus sain que les déserts du Haut-Canada : ajoutons, que les productions indigènes des états, qui forment le centre de l'Union, trouvent dans ces vastes contrées un sol des plus favorables à leur culture. La nature dans ce pays est d'une beauté admirable; elle est remplie de variétés et offre un agréable assemblage de lacs, de fleuves et de montagnes.

Le commerce entre ces deux provinces et les États-Unis, qui avait été jusqu'ici une source de richesse et de prospérité pour les villes de Montréal et de Québeck, a soudain cessé presque entièrement par suite des droits élevés dont le parlement anglais l'a chargé. Mais ces mesures finiront par tourner au profit de l'agriculture et de l'industrie manufacturière, et par servir au développement des ressources du pays. Les principaux objets d'exportation du Canada, ont été, jusqu'ici, le bois de construction, la potasse et la pelleterie, qui joints au commerce à l'extérieur, se montent annuellement à environ 150,000 tonneaux.

La province du Bas-Canada est administrée par un gouverneur qui réside à Québec, par un lieutenant-gouverneur, un conseil exécutif, nommé par le roi, et par une assemblée législative (*house of assembly*), composée des représentans du peuple. Les deux provinces ont en outre un parlement. Le gouvernement du Mont-Canada est confié à un lieutenant-gouverneur et à un conseil législatif, dont le grand-juge de la province est président, et dans lequel siége l'évêque de Qué-

beck. Ces fonctionnaires sont nommés par le roi et sont inamovibles. Le conseil exécutif est composé de six membres et la chambre des représentans de vingt-cinq. La justice civile et criminelle est administrée par un grand-juge et par deux juges adjoints; il y a une cour du banc du roi, des plaies-communs et un tribunal d'appel. Les dépenses de la liste civile sont supportées par la couronne, qui entretient, en outre, une force armée de d'environ 30,000 hommes, pour la défense du Canada. (*Atlantis.*)

Universités allemandes.

Dans notre dernier numéro nous avons présenté un aperçu des universités d'Allemagne et des époques de leur fondation; quelques tableaux des cours donnés dans ces écoles célèbres et des professeurs qui y enseignent les différentes sciences, serviront peut-être à faire comprendre en France les avantages littéraires de ce pays.

Nous donnons aujourd'hui la liste des leçons et des professeurs de l'université de Berlin.

Université de Berlin. (Année scolaire de 1825 à 1826, semestre d'été.)

Théologie.

Professeurs.	Cours. (1)
Uhlemann :	Grammaire hébraïque. — Job. — Histoire ecclésiastique.

(1) Ces cours se donnent par semestre et régulièrement six fois par semaine.

Professeurs.	Cours.
Hengstenberg :	Introduction à l'Ancien-Testament. — La Genèse.
Bellermann :	Les Psaumes.
Bleek :	Les Prophètes. — Daniel et les fragmens en langue chaldéenne. — Epître aux Romains. — Exercices de disputation.
Bœhl :	L'Evangile de St Matthieu. — Introduction aux livres symboliques de l'église protestante.
Schleiermacher :	Epîtres de St Paul. — Théologie pratique.
Néander :	Epîtres de St Paul. — Histoire ecclésiastique.
Marheinecke :	Dogme. — Doctrine des Livres symboliques.
Strauss :	Catéchétique, Liturgie et théologie pastorale. — Pédagogie ecclésiastique. — Exercices d'éloquence sacrée.

Droit.

Schmalz :	Méthode de l'étude du droit. — Encyclopédie. — Droit canonique. — Droit public allemand. — Procédure civile avec exercices. — Droit public des nations européennes.
Rudorff :	Encyclopédie du droit positif. — Droit héréditaire civil. — Sur les fragmens d'Ulpien.
Klenze :	Histoire du droit romain jusqu'à Justinien. — Exercices et répétitions.
De Savigny :	Histoire et institutes du droit romain.
Backe :	Institutes du droit romain. — Droit hypothécaire. — Les Institutes de Gajus.
Bethmann-Hollweg :	Les Pandectes. — Le droit de tutelle.
De Reibnitz :	Droit héréditaire. — Procédure civile de Prusse.

Professeurs,	Cours.
Rossberger :	Droit héréditaire. — Droit féodal. — Procédure civile.
Sprickmann :	Droit public allemand avec son histoire.
Homeyer :	Le même. — Législation de l'Allemagne pendant le moyen-âge. — Droit féodal.
Lancizolle :	Droit privé allemand. — Droit public allemand. — Sur l'origine des droits seigneuriaux.
Jarcke :	Droit public de Prusse. — Droit criminel allemand et prussien. — Histoire du Droit criminel allemand.
Laspeyres :	Droit des princes. (*Fürstenrecht.*) — Droit féodal.
Biener :	Droit et procédure criminels. — Littérature du droit.
Gans :	Histoire, antiquités et institutes du droit anglais.

MÉDECINE.

Rudolphi :	Méthodologie et encyclopédie. — Anatomie comparée. — Physiologie.
Knape :	Ostéologie. — Art de formuler (*das Formulare*).
Horckel :	Physiologie générale.
Schultz :	Botanique médicale.
Hermbstædt :	Pharmaceutique.
Schubarth :	Chimie pharmaceutique ; avec un *examen.* — Pharmacopée prussienne.
Osann :	Matière médicale. — Traitement des noyés et asphyxiés.
Rose :	Chimie pharmaceutique.

Professeurs.	Cours.
Casper :	Matière médicale. — Art de formuler. — Médecine légale.
Link :	Toxicologie.
Hufeland, cadet :	Pathologie. — Sémiotiques. — Thérapie générale.
Reich :	Pathologie générale. — Thérapie générale et spéciale. — Maladies des enfans.
Naumann :	Pathologie générale. — Maladies cutanées. — Maladies du bas-ventre.
Eck :	Pathologie générale.
Horn :	Pathologie spéciale. — Pathologie et thérapie de l'aliénation mentale.
Hecker :	Thérapie générale. — Histoire moderne de la médecine. — Explication de l'ouvrage de Celsus.
Oppert :	Thérapie générale. — Maladies syphilitiques.
Wagner :	Médecine pratique. — Maladies des yeux. — Médecine légale.
Hufeland, aîné :	Thérapie spéciale. — Clinique dans l'institut royal polyclinique, conjointement avec MM. Osann et Busse.
Wolfart :	Thérapie spéciale. — Maladies cutanées fébriles. Médecine pratique.
Bérends :	Pyrétologie.
Rust :	Maladies syphilitiques. — Opérations chirurgicales dans l'institut clinique.
Græfe :	Chirurgie. — Traitement des maladies des yeux dans l'institut royal clinique.
Jüngken :	Chirurgie générale et spéciale. — Pansement.

Professeurs	Cours.
Kluge :	Akiurgie. — Pansement. — Fractures d'os. — Accouchement.
De Siebold :	Accouchement. — Emploi des instrumens.
Friedlœnder :	Accouchement. — Opérations dans l'institut clinique.
Berends :	Elémens de la clinique. — Explication des Aphorismes d'Hippocrate.
Barez :	Médecine légale.
Reckleben :	Art vétérinaire. — Maladies des animaux domestiques.

PHILOSOPHIE.

Ritter :	Logique. — Sur la vérité — Histoire de la philosophie parmi les peuples anciens.
Hegel :	Logique et métaphysique. — Philosophie des arts.
De Keyserlingk :	Logique et dialectique. — Droit naturel. — Anthropologie.
Stuhr :	Histoire de la philosophie.
Schleiermacher :	Principes de la pédagogie.
De Henning :	Histoire de la philosophie.

MATHÉMATIQUES.

Ideler :	Géométrie. — Trigonométrie.
Jacobi :	Analyse.
Ohm :	Algèbre. — Calcul intégral. — Elémens de la stéréométrie. — Astronomie.
Dirksen.	Calcul intégral. — Calcul différentiel appliqué à la géométrie. — Dynamique analytique. — Astronomie sphérique.

Professeurs.	Cours.
Lubbe :	Calcul.
Grüson :	Statique.
Oltmann :	Astronomie populaire. — Cosmographie. — Nautique.
Encke :	Astronomie sphérique.
	SCIENCES NATURELLES.
Link :	Encyclopédie des sciences naturelles. — Histoire générale de la nature. — Théorie de la Botanique.
Hermbstædt :	Physique expérimentale. — Introduction à la chimie.
Turte :	Physique expérimentale. — Chimie expérimentale. — Chimie forestière.
Ermann :	Sur la lumière et le calorique. — Atmosphérologie météorologique.
Fischer :	Electricité ; force magnétique ; lumière.
De Henning :	Sur les couleurs.
Schubarth :	Introduction à la chimie,
Mitscherlich :	Chimie expérimentale, et théorie générale.
Rose :	Théorie de la chimie. — Chimie pratique. — Chimie organique. — Minéralogie.
Schultz :	Philosophie de l'histoire naturelle.
Lichtenstein :	Zoologie générale.
Klug :	Entomologie.
Horckel :	Physiologie des plantes.
Hayne :	Botanique générale. — Botanique forestière, et excursions.
Weiss :	Géognosie. — Aperçu de la Minéralogie appliquée à la médecine. — Connaissance des terres pour la culture des forêts.

Sciences politiques.

Professeurs.	Cours.
De Raumer:	Développement historique des notions de droit, d'état, de politique et d'église. — Statistique.
Stein:	Statistique de l'Europe.
Hoffmann:	Economie politique. — Législation de la police. — Sur la Consommation publique.
De Henning:	Droit public prussien.
Hermbstædt:	Technologie générale.
Pfeil:	Culture des forêts. — Utilisation des forêts. — Police forestière. — Science et Règlement de la chasse.

Sciences historiques.

Leo:	Histoire des Grecs. — Histoire des Juifs.
Blum:	Histoire romaine.
Radlof:	Histoire ancienne des Germains:
De Raumer:	Histoire du moyen âge.
Van der Hagen:	Antiquités du moyen âge.
Rauke:	Histoire générale moderne. — Histoire de 1789 jusqu'en 1815.
Ritter:	Géographie d'Europe. — Histoire des voyages.

Beaux-Arts.

Schmidt:	Histoire de la poésie dramatique.
Hirt:	Théorie des arts plastiques. — Histoire de l'Architecture chez les Egyptiens.
Tœlken:	Archéologie de l'Architecture et de la Peinture

Professeurs.	Cours.
	parmi les Egyptiens, les Orientaux, les Grecs et les Romains. — Explication des œuvres de Vitruve. — Sur la Peinture des Anciens.

PHILOLOGIE.

Bopp :	Histoire générale des langues. — Grammaire de la langue sanscrite. — La langue arabe.
Radloff :	Connaissances générales des langues et des peuples.
Hengstenberg :	Elémens de la langue syriaque.
Ideler :	Explication du recueil de la littérature persane, par Wilken.
Bekker :	Elémens de la langue grecque. — Eschine contre Ctésiphon.
Bœckh :	Histoire de la littérature grecque.— Démosthène *pro Coronâ.*
Lange :	Hésiode, Eschyle, les Sept devant Thèbes.
Bernhardy :	Eschyle, Agamemnon. — Horace, odes.
Rœtscher :	Aristophane. — Platon, Theædet.
Lachmann :	Horace, épîtres. — Poésies de Hartmann *von der Aue.*
Klenze :	Cicéron, *de causâ verrinâ.*
Zeune :	Langue des Goths.
Van der Hagen :	Grammaire allemande historique et comparée. — Explication des *Niebelungen.*
Stuhr :	Mythologie des anciens Scandinaves.
Uhden :	Dante, *divina commedia.*
Schmidt :	Explications de quelques apologues du poëme

Professeurs.	Cours.
	français : *Le chatoiement d'un père à son fils.*
Franceson :	Caldéron. — Grammaire italienne et espagnole.
De Seymour :	Langue anglaise. Shakespeare.

La Bibliothèque est ouverte tous les jours. L'Observatoire, les Musées anatomique, zootomique et zoologique, le Cabinet de minéralogie, la Collection d'instrumens de chirurgie, les Galeries des antiques sont ouverts pour les cours publics. Les exercices dans le séminaire théologique sont dirigés par M. *Néander*; ceux du séminaire philologique par MM. *Bœckh* et *Buttmann*. J.

Nécrologies.

Dans le courant de cette année, l'Allemagne a perdu plusieurs savans qui pendant long-tems avaient brillé d'un grand éclat. Tous étaient sortis de l'école de Semler et de ses contemporains, qui, en introduisant dans les études des méthodes plus libérales, s'étaient affranchi des anciennes formes scolastiques.

Outre Voss et Jean-Paul, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (1) deux autres littérateurs distingués ont été enlevés aux sciences et à leurs nombreux admirateurs, ce sont Manso et Vater.

J. C. Fréd. Manso était né en 1759. A l'âge de dix-sept ans il avait déjà lu tous les auteurs classiques latins, et c'est sous les yeux de son père que des maîtres distingués le dirigeaient dans ses études. Ainsi préparé, il se rendit au gym-

(1) Voyez Tome I, Pages 67 et 345.

nase de Gotha, où, quelques années après, à son retour de l'université, il revint en qualité de professeur. En 1790, il fut nommé aux mêmes fonctions au gymnase de Breslau, et, trois ans plus tard, il reçut du gouvernement la direction de cet établissement célèbre. Peu de tems après il commença aussi à donner des cours à l'université de cette ville. C'est à cette époque qu'il publia ses premiers ouvrages auxquels il doit une partie de sa réputation. Ils consistent en biographies de poètes anciens et modernes qu'il fit paraître successivement dans un recueil intitulé: *Charaktere der vornehmsten Dichter, etc. — Caractères des principaux poètes de toutes les nations.* Leipsic, 1792. in-8. 5 vol. Chaque volume est divisé en deux parties.

Manso publia dans ce recueil : un mémoire sur la différence entre la tragédie grecque et la tragédie allemande ; un autre mémoire sur les poètes élégiaques des Romains ; des notices sur Hésiode, Pierre-Joseph Bernard, Pétrarque, sur les poètes provençaux, sur les poètes satyriques des Romains, et enfin, un traité sur la poésie historique.

Poète lui-même, il prouva par ses productions qu'il possédait autant de goût que de sentiment. Parmi les traductions en vers qu'il publia, se distinguent celles des Géorgiques de Virgile, de Bion et Moschus, de l'Œdipe de Sophocle et de quelques chants de la Jérusalem délivrée. Manso était philologue profond, et ses travaux historiques lui assignent une place parmi les historiens les plus célèbres. Ses *Essais sur quelques parties de la mythologie des Grecs et des Romains*, quoique antérieurs aux recherches de Creuzer, prouvent néanmoins la profondeur de ses connaissances et la justesse de ses observations. Ses écrits sur Sparte et sur Constantin, sont les véritables monumens de sa gloire. Le premier est intitulé : *Essai sur l'histoire et*

la législation de Sparte. Leipsic, 1800. 5 volumes in-8°, et le second : *Vie de l'empereur Constantin-le-Grand.* Breslau, 1817.

J. Severin Vater, né en 1771, d'abord professeur à Jéna, ensuite à Halle et à Kœnigsberg, s'était fixé depuis plusieurs années à Halle, et y enseignait les langues orientales. Dès sa jeunesse il s'était appliqué à l'étude des langues anciennes et modernes, et s'y était acquis des connaissances aussi vastes que profondes. Il termina l'ouvrage commencé par Adeglun' intitulé: *Mithridate,* ou *de la Science générale des langues* (en 1806 — 1817. 4 volumes). Ce travail fut suivi d'un autre qui devait lui servir de complément, c'est : *La Littérature des grammaires, dictionnaires et collections de mots de toutes les langues de la terre, avec un aperçu sur leur histoire et leurs liaisons.* Berlin, 1815. 1 vol. in-8°. Sa *Grammaire hébraïque* à laquelle il joignit une critique des *Systèmes antérieurs* (1797 et 1814), fraya le chemin aux recherches philosophiques de M. Gesenius sur cette langue. Plus tard, il publia un *Commentaire sur le Pentateuque* (1802. 3 vol.). Cet ouvrage est rempli de vues profondes sur les monumens de la plus haute antiquité, et les principes qu'il y émet sont tout-à-fait indépendans des systèmes théologiques. Vater fit encore paraître en 1810, une *Traduction avec des Commentaires du prophète Amos;* en 1819, des *Eclaircissemens sur le droit canonique et politique concernant les rapports des princes catholiques avec le pape*; et en 1823, un écrit *sur le Rationalisme, la Religion du sentiment et la Religion chrétienne.* Dans ce dernier ouvrage, son but était de tâcher se concilier les différens partis existant entre les théologiens. Déjà en 1812 il avait publié un travail

sur le *Mysticisme et le Protestantisme.* Il rédigea, d'abord seul et ensuite conjointement avec MM. Stæudlin et Tzschirner, les *Archives de l'histoire ecclésiastique,* ouvrage périodique consacré à la publication de pièces intéressantes sur l'histoire et la littérature ecclésiastiques anciennes et modernes. Cette collection importante pour les Protestans, a été prohibée en France. Vater était aussi l'un des éditeurs du *Journal des Prédicateurs* qui paraît depuis 1770.

J.

Nouvelles diverses.

Le célèbre orientaliste, M. Fræhn, à Saint-Pétersbourg, vient d'achever le catalogue de la collection de médailles orientales, appartenant à M. le chancelier Romanzoff (1). Il y a maintenant huit ans que cette riche collection a commencé; à l'exception des doubles, elle compte sept cents pièces, parmi lesquelles il se trouve des monnaies très-rares des différentes dynasties orientales. M. Fræhn les a divisées en dix-neuf classes : 1° Califes de la dynastie des Ommiades. 2° Abassides. 3° Princes de la maison d'Edris à Maroque. 4° Tabirides à Khorasan. 5. Samanides dans la grande Bucharie. 6. Tulunides en Egypte. 7° Buides. 8° Schahs de Coresmie. 9° Khans de Turkestan. 10° Seldjouks de l'Asie mineure. 11° Atabecks. 12° Khans à Kaptschak de la famille des Dschoudes, ou de la tribu d'or. 13° Khans tartares de la Crimée. 14° Khans de Persie de la famille mongole de Hulagu. 15° Khans de la famille de Timour, de Dschagatai dans la grande Bucharie. 16° Sultans ottomans. 17° Sophis de Perse. 18° Rois de Géorgie. 19° Mé-

(1) M. le comte Romanzoff, chancelier de l'empire, est mort dans les premiers jours de 1826, à Homel, campagne qu'il possédait dans l'Ukraine. Il était ami des sciences et consacrait à leur développement son tems et sa fortune. C'est surtout à ses instances et à ses sacrifices que les sciences doivent l'expédition de Krusenstern.

dailles qui ne sont pas encore déterminées. Parmi ces classes, les plus riches sont celles des Samanides et de la tribu d'or, qui représentent presque une série complète de princes. Toutes ces médailles ont été trouvées sur le territoire russe, et en grande partie dans les domaines de M. le chancelier. Des paysans ont découverts à Homel à peu près 80 médailles des Lamanides, de l'époque de 896 à 942, et frappées dans la grande Bucharie.

— L'université de Kasan, en Russie, qu'un incendie avait forcé de suspendre ses travaux, a été réorganisée. Les nouveaux bâtimens construits avec beaucoup de magnificence, et la nouvelle église, ont été inaugurés, les étudians examinés de nouveau, et toutes ces cérémonies ont été terminées le 15 septembre, anniversaire du couronnement de Sa Maj. par un acte solennel, et un discours de M. le chancelier (*curator*) de l'université, qui a témoigné sa satisfaction à tous les membres. Les instrumens, les collections et tous les cabinets ont été entièrement renouvelés ou du moins très-complétés. Les cabinets d'astronomie et de physique ont coûté 40,000 roubles de réparation, le cabinet de médailles 20,000, et celui de zoologie 10,000. Le zèle du gouvernement fait encore espérer l'augmentation de la bibliothèque et la fondation d'un institut clinique.

— Nous avons déjà parlé des voyages que le professeur François Erdmann a faits dans le but d'examiner quels sont les anciens édifices qui se trouvent sur les bords de la Kama dans les gouvernemens de Wætka et d'Orenbourg. Il a de nouveau visité ces lieux pendant les mois d'avril et de mai, et a fait deux découvertes très-intéressantes. La première est le château du diable (*Teufelsburg*) près de

Jélabuga, dont l'histoire se perd dans les têms fabuleux, et la seconde est une ancienne Metsched tartare, très-bien conservée et entourée d'un grand nombre de pierres sépulcrales. Elle se trouve dans le village de Kalmasch, à cinquante werstes d'Ufa; elle est habitée de Metschéræedes et de Teptères. Les Tartares des ces contrées la regardent comme un lieu saint, et y font des pélerinages. Une des tombes qui l'entourent, semble au milieu des inscriptions kufiques dont elle est chargée, porter le nom de Mustapha, Khan de la tribu d'or, et la date de 824 de l'égire. Les questions que M. Erdmann a adressées aux habitans du village de Kalmasch, sur l'antiquité et l'histoire de ce monument, n'ont pas été résolues d'une manière précise et satisfaisante. M. Erdmann a eu à combattre un grand nombre de difficultés résultant du manque absolu de communication entre ces provinces ; cependant il est parvenu à recueillir un assez grand nombre de manuscrits précieux qu'il a déposés à la bibliothèque de Kasan. C'est un *Schachnaméh* de Ferdusi, un *Chamsé* de *Nigami*, orné de beaucoup de figures; l'ouvrage de *Hamdullah* sur la géographie; les poésies d'*Hafiz* ; les biographies des poëtes persans par *Dewletschah* ; le roman de *Joussouf* et *Zoleikha* par *Dschami* (*Gianei*) ; la biographie de *Schach Abbas* par *Iskender Munschi*; les œuvres philosophiques et médicales d'*Ibn Sina* ; l'ouvrage d'*Abdurrahma* sur la grammaire, etc.

— M. J. Voigt, professeur d'histoire et directeur des archives à Kœnigsberg, annonce que son ouvrage sur l'*Histoire de Prusse depuis les tems les plus reculés jusqu'à la fin de la domination de l'ordre teutonique*, va paraître en sept volumes. Le gouvernement a accordé à ce savant auteur les mêmes avantages

que M. de Kotzebue avait autrefois obtenus pour composer son *Histoire de Prusse*. Le nom de l'auteur de ce nouvel ouvrage, déjà connu par plusieurs écrits historiques très-distingués, fait espérer que la faveur du gouvernement prussien produira cette fois un ouvrage plus profond et plus utile que celui de M. de Kotzebue.

— M. Berggren, ancien prédicateur de l'ambassade suédoise à Constantinople, a recueilli pendant ses voyages en Orient, des matériaux pour composer un *Dictionnaire arabe-français*, et dans ce moment il le fait imprimer à Saint-Pétersbourg. Il fera aussi imprimer la *Bible des Druses* qu'il a reçue d'un évêque maronite. (*Gaz. litt. de Halle.*)

— Le consul général suédois à Stralsund, M. de Lundbladd, auteur du *Plutarque suédois* et de quelques autres ouvrages, a publié, il y a peu de tems, une *Histoire de Charles X, roi de Suède*. On y trouve des détails très-curieux sur quelques événemens, qui précédèrent la guerre de 30 ans, et plusieurs anectodes très-intéressantes sur la reine Christine. L'auteur s'occupe d'une traduction française de son ouvrage, qui doit paraître sous peu à Paris. (*Idem.*)

— Le royaume de Bavière possède déjà une *Collection des documens relatifs à son histoire*, publiée par l'académie de Munich (1760. 22 volumes in-4[to]). Cependant cette collection, malgré son étendue, est loin d'être complète : les actes qui la composent ne se suivent pas d'après l'ordre chronologique et l'on y rencontre une foule de pièces insignifiantes qui rendent difficultueuses et embarassantes les recherches que l'on y fait. Les savans désiraient depuis long-tems qu'on en fit

une nouvelle revue. Un littérateur distingué, M. C. H. de Lang s'en est chargé et a commencé la publication de : *Regesta, sive rerum boicarum autographa ad annum usque* 1300. Munich. 1822-1825. 3 vol. in-4to. Non seulement l'éditeur a rangé tous ces documens d'après l'ordre chronologique, mais il les a encore classés, d'après les tribus allemandes auxquelles ils se rapportent, en Bavaroises, Alémaniques et Franconiques. Le premier volume contient 1342 pièces, depuis l'année 773 jusqu'en 1200; le second 1570 jusqu'en 1250; et le troisième 1760, jusqu'en 1275.

— L'université d'Erlangen, en Bavière, a clos définitivement ses cours le 31 juillet dernier. De tous les savans auxquels le roi s'est adressé, pour les inviter à entrer dans la nouvelle université de Munich, on ne connaît jusqu'à présent que le baron de Hormayr, historiographe de la maison impériale d'Autriche, qui ait accepté; il doit arriver sous peu à Munich. Ce savant est connu par un grand nombre d'ouvrages très-estimés.

— La société qui s'est formée à Wiesbaden pour encourager l'étude des antiquités trouvées en Nassau et pour l'histoire de ce duché, a tenu sa quatrième séance annuelle le 29 mai de cette année. Le directeur, M. de Rœsler, a lu un rapport sur les travaux de la commission, les achats de l'institut, et sur la mesure salutaire qu'a prise le gouvernement en défendant de vendre des antiquités à l'étranger. M. de Gerning a communiqué un mémoire sur les deux temples de Mithras, découverts il y a peu de tems à Hædernheim, et sur la colonie romaine qui y était établie, et qui, selon Vopiscus doit avoir été une des plus considérables de la Germanie. Il a ajouté quelques notices sur le

fort de Drusus, près de Hombourg, en exprimant le vœu de le voir retablir comme celui près d'Erbach. M. Habel a présenté des dessins exacts des autels, des inscriptions et d'autres objets trouvés dans les deux temples de Mithras, et M. le pasteur Luja a donné lecture d'un mémoire sur les habitations des Cattes et des Mattiaques et sur le passage du Rhin par César. L'auteur de ce mémoire, M. Kraus, inspecteur ecclésiastique, est mort il y a quelques années. La séance a été terminée par la nouvelle nomination des six membres de la commission directrice: les membres qui en ont fait partie l'année dernière ont été maintenus, de même que le directeur M. de Rœsler.

— Depuis quelques années les amis des sciences naturelles en Allemagne, se réunissent annuellement pour se communiquer les découvertes nouvelles que chacun d'eux a pu faire, et pour former ainsi entre eux des relations plus intimes. S. M. le roi de Saxe a offert sa capitale pour tenir l'assemblée de 1826. En conséquence, MM. Seiler, directeur, et Carus, secrétaire de la société, ont invité par des circulaires les médecins et les naturalistes membres de la société, à se réunir le 18 septembre, à Dresde, et à annoncer à l'avance les mémoires qu'ils ont l'intention de communiquer à la société, afin que la direction puisse prendre les arrangemens nécessaires.

— Le nombre des étudians de l'université de Berlin se monte cette année à 1642, parmi lesquels il y a 1241 Prussiens (dont 217 de Berlin) et 401 étrangers. La faculté de théologie en compte 441, celle de droit 641, celle de médecine 389 et celle de philosophie 171.

L'université de Breslau compte 853 étudians.

— Le 24 Janvier, l'académie de Berlin a tenu une séance publique en mémoire de Fréderic II. M. Schleiermacher, secrétaire de la classe philosophique, a ouvert la séance. M. Uhden a donné lecture d'un mémoire sur une mosaïque antique qui se trouve dans la collection royale, et M. Schleiermacher a communiqué un autre mémoire dans lequel il a traité de l'opinion de Platon sur la médecine pratique.

— MM. d'Ammon, prédicateur ordinaire du roi de Saxe et Drumann, surintendant de l'église de Darmstadt, ont reçu l'ordre de l'aigle rouge, troisième classe.

— *Statistique des langues parlées en Amérique.* 11,647,000 habitans parlent l'anglais; 10,584,000 l'espagnol; 7,593,000 l'indien; 3,740,000 le portugais; 1,242,000 le français; 216,000 le hollandais, le danois, et le suédois.

— *Librairie allemande.* Nous avons sous les yeux le catalogue des livres qui ont été publiés en Allemagne dans la première moitié de l'année 1826. Il en résulte qu'il a paru en six mois plus de 260 livres de théologie, dont un tiers de théologie catholique; plus de 70 ouvrages de jurisprudence et 150 d'économie politique; plus de 120 de médecine ou de chirurgie; 21 de chimie et de pharmacie; 92 de physique et d'histoire naturelle; 107 de mathématiques; 63 sur le commerce et la technologie; 104 sur l'économie rurale et forestière; 38 de philosophie; plus de 150 écrits sur l'instruction publique et l'éducation; 180 de philologie; 165 d'histoire et de biographie; 22 de mythologie et d'antiquités; 112 de géographie et de statistique; plus de 200 ouvrages sur la belle-littérature et sur les beaux-arts; enfin 110 de mélanges : en tout près de 2000 ouvrages, sans compter les journaux ordinaires

et une foule de romans, de pièces de théâtre, de contrefaçons, de réimpressions, d'atlas, etc.

— *Attala, Réné et le dernier des Abencérages.* (1) Ces trois romans de M. de Chateaubriand viennent d'être traduits en allemand par M. Ehrenfried Stœber. Si c'est un malheur pour un grand écrivain que ses ouvrages tombent entre les mains de ces traducteurs à gages, qui font du génie étranger métier et marchandise, M. de Chateaubriant a lieu de se féliciter d'avoir trouvé un aussi fidèle interprète que M. Stœber. Poète lui-même, et également maître des deux langues, il sent vivement les beautés de l'ouvrage original, et sait les rendre en termes équivalents. Il a surtout rendu avec bonheur la romance du *Captif* et celle du *Cid*, dans le dernier des Abencérages.

— La librairie Cotta à Stoutgard, annonce une nouvelle édition des œuvres complètes de Herder, dont les soixante volumes ne coûteront aux souscripteurs que 53 fr. 50 centimes. Jusqu'à ce jour on n'avait que l'édition originale des œuvres de ce spirituel écrivain, et une contrefaçon publiée à Vienne, mais les prix excessifs de ces deux éditions ne permettait qu'à bien peu de personnes d'en orner leur bibliothèque. Nous ne pouvons donc qu'applaudir à cette entreprise ; elle mérite tous les suffrages et ne manquera pas de succès.

La même librairie s'occupe aussi de la publication de deux éditions des œuvres de Gœthe. La première, en petit format, paraîtra en huit livraisons, composée chacune de cinq volumes de dix-huit à vingt-trois feuilles imprimées sur papier d'impression, et coûtera 42 francs pour ceux qui souscriront

(1) *Atala, Réné, der letzte der Abenceragen*, etc. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, in-12. 1826.

avant la Saint-Michel prochaine ; les exemplaires sur papier vélin reviendront à 72 fr. La seconde, en format in-8°, formant également quarante volume, paraîtra aussi par livraisons de cinq volumes, et sera des prix suivants : sur papier d'impression ordinaire 16 fr. la livraison; sur papier blanc 20 fr. la livraison, et 25 fr. 50 cent. sur papier vélin. Les volumes supplémentaires qu'on pourrait ajouter, seront du même prix. (1)

— La gazette littéraire de Leipsic annonce une seconde traduction de l'*Histoire de la révolution française*, par M. Mignet. Cet important ouvrage est fort estimé en Allemagne, où l'on n'hésite pas à le déclarer classique. Le critique fait néanmoins une observation que nous soumettons à M. Mignet ; il lui reproche de s'être trompé souvent dans la rédaction des dates républicaines. Il sera facile de corriger ces méprises dans une nouvelle édition.

— M. Wilken, bibliothécaire en chef et professeur à Berlin, un des savans les plus distingués, que l'on avait craint de voir enlever aux lettres allemandes, par une affection mentale qui l'affligeait depuis long-tems, a enfin heureusement échappé à cette affreuse maladie. A peine avons-nous eu le plaisir d'être instruits de son rétablissement, que nous avons reçu le quatrième volume de son *Histoire des croisades*. « Une maladie longue et pénible, dit l'auteur, m'a empèché pendant plusieurs années de continuer mes travaux : mais maintenant que j'ai recouvré la santé, je promets la fin de cet ouvrage pour un terme très prochain. » Cette histoire, dont les matériaux ont été recueillis en grande partie à Paris, mériterait d'être comparée à celle de M. Michaud.

(1) On souscrit, pour ces deux ouvrages, à Strasbourg, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue des Serruriers, n° 30.

ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

11. **MANUEL DE L'AVOCAT STAGIAIRE**, ou Recueil de Lois d'un usage journalier et non contenues dans les cinq codes, annoté et publié par M. *Matter*, avocat.

Prospectus.

Depuis que je me livre à l'étude des lois, j'ai vu publier, à côté des ouvrages de nos grands jurisconsultes, des Manuels de tout genre; ceux des avoués, des notaires, des juges de paix et de leurs greffiers, des huissiers, des conseils de Préfecture, des conseils de prud'hommes, des maires, des agents de change, des courtiers, des commissaires-priseurs, des officiers de l'état civil, des contribuables, des experts, des arbitres, des praticiens, des jurés, des architectes, etc. On a même publié un tarif des frais de services religieux et jusqu'à un code des femmes, sans que, dans cette nomenclature nombreuse d'ouvrages utiles, j'aie pu trouver le MANUEL DE L'AVOCAT STAGIAIRE.

J'ai vainement désiré trouver réuni, s'il était possible, en un seul volume, le contenu de tous les Manuels divers qu'on vient de désigner. Il fallait non des extraits des cinq Codes, mais, rassemblées en un seul livre, toutes les lois diverses, non contenues dans ces Codes, et dont la connaissance particulière est presqu'aussi indispensable au jeune avocat, que l'étude de celles que naguère on lui a expliquées sur les bancs de l'école.

En effet, après avoir été entretenu longtems de *confarréation* et de *coëmption*, de *res mancipi nec mancipi*; après avoir été gradué par la faculté, quel est l'avocat stagiaire assez adepte pour savoir se retrouver dans le dédale de nos lois actuelles, ou choisir dans l'immensité de leurs collections ! Tous, d'ailleurs, n'ont pas l'avantage de posséder de suite une bibliothèque complète, ou, ce qui la vaut souvent, un ami instruit pour les guider dans leur nouvelle carrière.

Pour rendre toute ma pensée, il suffira de dire que, quand je fus consulté, par mon premier client, sur une reprise de terre, ma première idée ne fut pas de chercher la réponse à donner dans une loi de 1791, mais j'avais dû croire, qu'une question qui se présente tous les jours, devait être résolue par le Code de procédure civile ou par le Code pénal.

Déjà j'ai indiqué la raison qui me porte à offrir à mes confrères et au public le MANUEL DE L'AVOCAT STAGIAIRE, Il fut composé, comme on le voit, pour mon propre usage, au fur et à mesure que le désir de m'instruire m'obligeait à faire des recherches et d'ajouter de nouvelles découvertes aux trésors, j'ose le dire. précédemment extraits de nos grands recueils. J'ai ainsi successivement compilé et annoté celles de nos lois qui ne se trouvent pas dans les cinq Codes, mais dont la connaissance m'était d'autant plus nécessaire, qu'elle m'est encore d'une utilité journalière. Aujourd'hui ma seule ambition se borne à éviter le même travail à ceux qui, déjà familiarisés avec nos Codes, voudraient trouver réunies en *un volume portatif* les lois qui n'y figurent pas, quoiqu'elles soient d'un usage quotidien.

Au moment enfin où plusieurs grandes villes de France ont traité de gré-à-gré avec la régie des contributions indirectes pour la perception de leurs octrois, où d'autres les ont donnés à ferme par adjudication publique à de simples particuliers, à l'époque où la régie et les adjudicataires exercent une surveillance si active pour réprimer les contraventions aux lois sur cette matière, il sera peut-être agréable aussi aux citoyens intéressés, par état,

de connaître ces lois spéciales, de pouvoir se procurer le recueil que nous annonçons, afin d'être à même de distinguer ce qui est légal d'avec ce qui ne serait que vexatoire et arbitraire.

Pour faciliter les recherches, on a classé les matières du MANUEL d'après l'ordre alphabétique; il contient les lois principales sur les architectes, les avocats, les avoués, les biens communaux, les biens des fabriques des églises et des hospices la célébration des fêtes et dimanches, les chefs d'ateliers et de fabriques, la coalition des ouvriers, les commissaires de police, les commissaires-priseurs, les conseils généraux de département, les conseils de préfecture, les conseils municipaux, les conseils de guerre et de révision, les conseils de prud'hommes, les contributions directes et indirectes (droits réunis, comme droits de circulation, d'entrée, de détail et de consommation sur les boissons, de fabrication de cartes, droit du dixième du prix des places et du transport des marchandises dans les voitures publiques, droits de licence, de navigation, droits sur les bacs et bateaux, péages, passages de ponts, écluses, canaux, pêche, francs-bords, matières d'or et d'argent, poudres, salpêtres, sels, octrois, fabrication et vente exclusives des tabacs, etc. etc.), les courtiers de change et de marchandises, les douanes, la diffamation et les injures, les églises chrétiennes de France, les huissiers, l'indemnité aux émigrés et aux colons de Saint-Domingue, l'instruction publique, les jeux de hazard, les juges de paix, les libraires, les loteries royales et clandestines, les maires, les médecins, les militaires absens, les notaires, les officiers de l'état civil, les pharmaciens, les poids et mesures, la police rurale et municipale, les postes, les préfets, les propriétés littéraires, les propriétés particulières à céder à l'état pour cause d'intérêt public, le rachat des rentes, le recrutement et l'usure.

Conditions de la souscription.

Il paraîtra tous les mois une livraison du MANUEL, contenant au moins huit feuilles in-8°.

Le prix sera de 2 fr. par livraison, et on ne payera qu'à la réception du dernier envoi : le prix du Recueil entier n'excédera pas la somme de 10 à 12 francs.

Pour les non-souscripteurs le prix du MANUEL sera de 15 fr.

On souscrit à Strasbourg, à l'imprimerie de Mme Ve Silbermann, place St-Thomas n° 3; à Paris, chez MM. Dondey-Dupré, père et fils, imprimeurs-libraires, rue Richelieu n° 67, et chez les principaux libraires.

12. LES **PRÉLUDES POÉTIQUES,** par M. de L**, un des rédacteurs de l'INDÉPENDANT, précédées d'un essai sur l'état de la poésie en France, par M. Alp. Rastoul, rédacteur en chef de l'INDÉPENDANT; 1 vol. in-18, pap. vélin. Prix 3 fr.

Cet ouvrage, orné d'une charmante lithoprahie, sera composé des pièces dont voici les titres:

1. Ode à M. de Châteaubriand; 2. la Prière; 3. la Résignation; 4. la Liberté, à l'empereur don Pédro; 5. les Vergers de Choully, à M. Claparède, juge à la cour suprême de Genève; 6. la Germandrée; 7. Ode à Lamartine; 8. les Açores; 9. la Gloire, à Antonin de Sigoyer; 10. l'Eglantine; 11. l'Exil, à Charles Froment; 12. les Vœux; 13. à Delphine Gay; 14. la Terre de Lusus, à Marie de la Gloire, reine du Portugal et des Algarves; 15. Ode à Charles Nodier; 16. le Sentiment religieux, épître à M. J. L. C., pasteur de l'église réformée, à Lyon; 17. une belle Journée; 18. l'Amitié, à M. Vernay-Girardet, avocat à la Cour royale de Lyon; 19. la Méditation; 20. le Brésil, à M. l'abbé Boiret, grand-aumônier de l'empire; 21. le Léman, Ode à Mme la marquise d'Ericy; 22. l'Eglise du hameau; 23. l'Infirmerie Marie-Thérèse, à Mme la vicomtesse de Châteaubriand; 24. Mélodie du soir; 25. le Poète;

26. Elle; 27. l'Invocation; 28. l'Hymne du Barde, à S. M. le roi de Suède et de Norwège; 29. les vallons de St-Point, à Mme de Lamartine; 30. Rochecardon.

Conditions de la souscription.

On souscrit, sans rien payer d'avance, à Lyon, au bureau de l'Indépendant, et chez les libraires Millon, Laurent, Targe et Favério; à Paris, chez Ladvocat; à Genève, chez Paschoud.

La souscription sera fermée au premier septembre prochain. Il ne sera tiré d'exemplaires que pour les souscripteurs, et la liste de leurs noms sera placée en tête du volume.

13. REVUE BRITANNIQUE ou choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne sur la littérature, les beaux-arts, les arts industriels, le commerce, l'économie politique, la géographie, etc.

Un des caractères de notre époque, c'est ce mouvement qui porte tous les peuples à étudier leurs mœurs, leurs institutions et leurs littératures respectives, sans rien perdre pour cela de leurs nationalités. MM. les éditeurs de la Revue britannique ont saisi ce besoin, et l'entreprise qu'ils ont conçue et qu'ils exécutent avec une zèle toujours croissant, est digne des succès qu'elle a obtenus. Ce succès, il faut en convenir, était bien dû aux sacrifices qu'ils se sont imposés pour atteindre complètement leur but. De nombreux recueils arrivés à grands frais, non-seulement du territoire européen des trois royaumes, mais de tous les points du globe où la domination britannique a porté sa langue et ses mœurs, sont les sources où ils puisent pour enrichir, chaque mois, nos arts et nos sciences de tout ce que ces feuilles présentent d'utile ou d'intéressant. La civilisation naissante de l'Australasie, ou du cap de Bonne-Espérance, et la civilisation jeune et vigoureuse des Etats-Unis, s'y montrent ainsi à côté des arts et de la vieille civilisation de l'Angleterre. On conçoit quel intérêt doit présenter un pareil choix fait avec discernement; ajoutons que les extraits dont se compose la Revue britannique sont traduits par des littérateurs distingués et se font lire avec autant de plaisir que de fruit.

La Revue britannique paraît par livraison de 200 pages environ, chaque mois. Les prix est de 30 francs par semestre, et 56 francs par an, pour les départemens, franc de port.

On souscrit, à Paris, chez MM. Dondey-Dupré père et fils, imprimeurs-libraires, rue St-Louis, n° 46, au Marais, et rue de Richelieu, n° 67.

14. BIBLIOGRAPHIE MOD.ne DE LA FRANCE, contenant la nomenclature, par noms d'auteurs, de tous les ouvrages publiés en France, ainsi que de ceux écrits en français et imprimés à l'étranger, depuis le commencement du XVIIIe siècle jusqu'à ce jour; accompagnée de Notices nécrologiques et de notes bibliographiques, historiques et littéraires, tirées de nos meilleurs bibliographes, par *J. M. Quérard.*

Cet ouvrage formera cinq volumes in-8° d'environ 600 pages chacun, imprimés en petit-texte et nompareille, à deux colonnes et qui contiendront ensembles 80 à 100,000 articles, avec les noms des éditeurs et les prix de tous les ouvrages imprimés depuis le commencement du XIXe siècle.

Le prix de la souscription, pour chaque volume, est de 12 fr. pour les Souscripteurs, et de 15 fr, pour les non Souscripteurs.

15. TRAITÉ COMPLET DE L'ANATOMIE DE L'HOMME, comparée, dans ses points les plus importans, à celle des animaux, et considérée sous le double rapport de l'histologie et de la morphologie; par M. *Hippolyte Cloquet*, Docteur

en Médecine et Professeur agrégé à la Faculté de Paris; membre titulaire de l'Académie royale de Médecine; des Sociétés Philomatique, Médicale, d'Emulation, d'Instruction Médicale et d'Histoire Naturelle de Paris; etc., etc.

L'ouvrage de M. le Docteur *H. Cloquet* sera composé d'environ 400 planches in-4to, et de 100 ou 120 feuilles de texte, même format.

Il est tiré sur papier cavalier, pour le texte, et grand-raisin vélin pour les planches lithographiées. Les caractères sont en cicéro neuf.

16. VOYAGE A PÉKING, à travers la Mongolie, en 1820 et 1821 par M. *Timkowski*. Traduit du russe par M. N***, revu par M. Eyriès; publié avec des corrections et des Notes, par M. *J. Klaproth*. 2 vol. in-8°, pap. fin satiné, avec un Atlas grand in 4to, composé de douze estampes, et d'un texte par M. *Klaproth*, Prix: 25 fr. Pap. vélin, 36 fr.

17. REVUE ENCYCLOPÉDIQUE. Cet excellent Journal, dont la France doit l'établissement aux soins de M. Jullien de Paris, continue le cours de ses succès, et se rend chaque jour plus recommandable aux amis des sciences et des lettres. Ce vaste recueil tient ses abonnés au courant de tous les progrès de l'esprit humain aussi loin que les lumières ont pu porter leurs bienfaits; tous les ouvrages nouveaux y sont analysés avec détail, esprit, et surtout avec une rare impartialité.

On s'abonne à Paris au Bureau de la Rédaction, rue d'Enfer-Saint-Michel n° 18.

Prix: 53 fr., pour les départemens, et 60 fr. pour l'étranger.

La *Revue encyclopédique* paraît tous les mois par cahiers de 14 à 18 feuilles d'impression.

Les libraires et auteurs qui désireraient faire annoncer des ouvrages dans ce Bulletin bibliographique, devront envoyer un exemplaire, *franc-de-port*, de l'ouvrage qu'ils désirent faire connaître au public, au bureau de la Bibliothèque allemande, place Saint-Thomas n° 3, et à Paris chez MM. Dondey-Dupré, père et fils, impr.-libr. rue Richelieu n° 67.

DE L'IMPRIMERIE DE Mme Ve SILBERMANN, A STRASBOURG.

Ouvrages allemands qui viennent d'arriver à la librairie Levrault, rue des Juifs n° 33, à Strasbourg :

Vom Leben der menschlichen Seele, etc. — *De la vie de l'âme humaine*, par F. G. Heidenreich. Erlangen 1826. 1 vol. in-8°. Prix 3 fr. 75 cent.

Bibliographische und biographische Analekten zu der Litteratur der alten griechischen und lateinischen Schriftsteller, etc. — *Fragmens bibliographiques et biographiques de l'ancienne littérature grecque et romaine*, par M. G. Veesenmeyer. Ulm 1826. 1 vol. in-8°. Prix 2 fr.

Die Lehren der reinen Logik, etc. — *La Logique expliquée par des exemples*, par C. L. Roesling. 1 vol. in-8°. Ulm 1826. Prix 12 fr.

Kritische Bemerkungen über mancherlei Lehren der Logiker mit manchen neuen Lehren, etc. — *Observations critiques sur plusieurs systêmes logiques*, par C. L. Roesling. 1 vol. in-8°. Ulm 1826. Prix 7 fr.

Imprimerie de Mad. V[e] Silbermann.